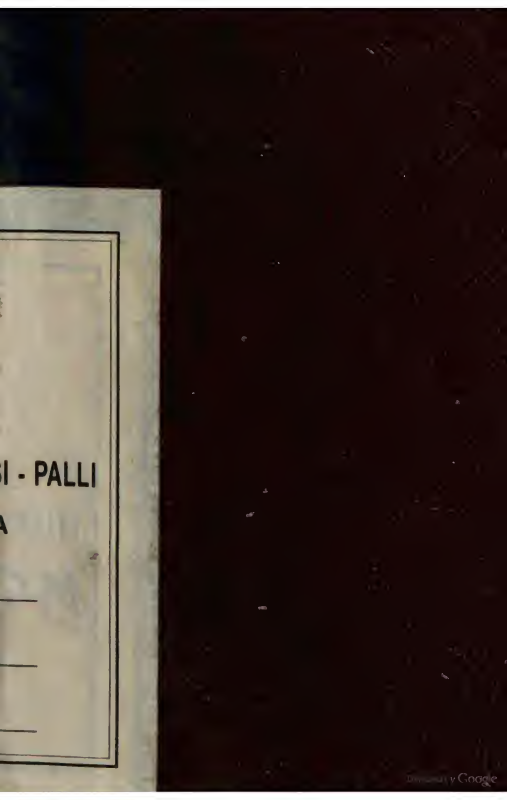

SI - PALLI
A




43 . I . 20

Bibliothèque

PORTATIVE

de

L'OFFICIER.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE
de l'Officier, format in-32.
Sur papier vélin, imprimée par F. Didot et Rignoux.

Commentaires de César, édition de Wailly entièrement revue et corrigée, avec une carte des Gaules présentant les noms anciens et modernes, 2 vol. in 32. 5 f.

CLASSIQUES DE L'HISTOIRE;
ils contiendront les ouvrages suivants:

BOSSUET.	Discours sur l'Histoire Universelle. 2 vol.	5
VERTOT.	Révolutions Romaines. 4 vol.	9
———	Révolutions de Suède. 2 vol.	4
———	Révolutions de Portugal. 1 vol.	1 50
MONTESQUIEU.	De la Grandeur et de la Décadence des Romains. 1 vol.	2
SAINT-RÉAL.	Conjuration des Espagnols contre Venise. 1 vol.	2
VOLTAIRE.	Siècles de Louis XIV et Louis XV, 5 vol.	12
———	Histoire de Charles XII. 1 vol.	2 50
———	Histoire de Pierre-le-Grand. 2 vol.	4

Ces volumes sont brochés avec une belle couverture imprimée; pour les avoir reliés il faut ajouter 50 cent. par vol.

Les classiques seront aussi imprimés en un seul vol. in-8°, lequel se publie par livraison de huit demi-feuilles.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.



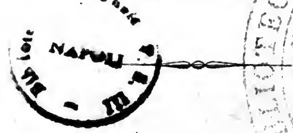
STRATAGÈMES MILITAIRES ET RUSES DE GUERRE,

TIRÉS DES AUTEURS GRECS, LATINS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, TANT ANCIENS QUE MODERNES;

AUXQUELS ON A JOINT

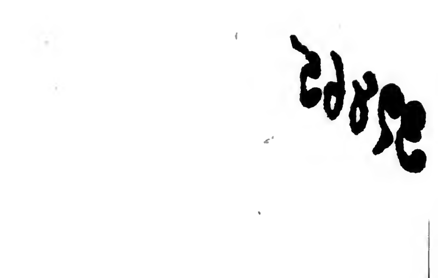
DES HARANGUES, DES DISCOURS MÉMORABLES, DES MOTS HEUREUX, DES TRAITS DE GRANDEUR D'AME, DE BRAVOURE, ETC.

TOME PREMIER.



A PARIS.
CHEZ ANSELIN ET POCHARD,
SUCCESSEURS DE MAGIMEL,
LIBRAIRES POUR L'ART-MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1826.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quand on considère le nombre infini d'ouvrages de toute espèce qui ont été composés sur chacune des parties de l'art de la guerre, ne doit-il pas paraître étonnant que, chez la nation la plus militaire de l'Europe, il n'en existe aucun qui fasse connaître, avec quelque étendue, tous les moyens dont on peut se servir pour surprendre l'ennemi, pour l'attirer dans des embuscades, pour tourner contre lui les piéges qu'il aurait tendus, ainsi que toutes les manœuvres par lesquelles on peut se procurer des succès à la guerre, soit en cachant à l'ennemi ce qui est, soit en lui faisant croire vraisemblable une chose qui n'est pas, etc., etc., c'est-à-dire un *Recueil de Stratagèmes et de Ruses militaires, appuyés sur les faits?* Car on ne saurait donner ce titre à ce qui a été écrit jusqu'ici sur cette matière, et dont on a toutefois tiré parti pour la composition de

celui-ci. On peut donc avancer, sans crainte d'être démenti, qu'on n'a encore, en ce genre, aucun ouvrage bien fait.

Cependant l'art de la guerre, dit le célèbre commentateur de Polybe, est l'art de *ruser* et de tromper par principes et par méthodes. Aussi, ajoute Folard, le général qui sait rendre inutiles tous les desseins de l'ennemi par la force de son esprit et par l'artifice de ses mouvements, est-il un homme du premier ordre, et digne de la plus grande confiance. Les victoires, en effet, de la plupart des conquérants, d'un Attila, d'un Gengis-Kan, d'un Timurbec, ont été le résultat du nombre; tandis que celles d'Annibal, par exemple, furent le prix de la ruse et de la sagesse audacieuse de ce grand homme.

De là, l'utilité bien sentie, et même l'indispensabilité des ouvrages qui traitent des stratagèmes ou ruses militaires; ouvrages, d'ailleurs, dont la lecture est aussi amusante qu'instructive et nécessaire, puisque, sous ce dernier rapport, ils enseignent, à la fois, et à

rendre inutiles, si on les emploie contre nous, et à les employer nous-mêmes dans l'occasion, ces stratagèmes ou moyens toujours nouveaux, parce qu'ils n'ont jamais manqué leurs effets, bien qu'ils aient été pratiqués un grand nombre de fois.

C'est donc pour commencer à remplir cette lacune étonnante et généralement aperçue dans notre littérature militaire, que nous donnons entrée à ce nouveau recueil dans notre BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DE L'OFFICIER. Nous épargnerons par-là beaucoup de temps à ceux de nos lecteurs qui auraient besoin d'aller chercher dans une foule d'ouvrages didactiques et historiques ce que nous avons eu tant de peine à recueillir et à rassembler ici. Nous espérons aussi qu'on nous saura gré des efforts que nous avons faits pour répandre la plus grande variété dans ce traité des ruses, nommées *Ruses de guerre.*

Une des meilleures est sans doute la fausse retraite, mais il y a bien des mesures à prendre pour cacher à son ennemi une ruse ou un

stratagème; la principale est le secret avec ses troupes, parce qu'un déserteur peut vous faire perdre le fruit que vous comptez tirer de votre entreprise.

Un bon général doit cacher ses marches à l'ennemi, et prévenir les siennes; c'est le moyen de le fatiguer et de le dérouter dans ses projets.

Un habile général doit dresser des embûches à l'ennemi aux passages des rivières, aux gorges des montagnes, aux défilés des bois, près des marais, et sur les chemins propres à ces sortes d'entreprises.

Il doit encore chercher à fondre sur l'ennemi, aux heures qu'il mange ou qu'il dort; quand il est fatigué d'une longue marche, etc.

Une foule de places ont été prises par surprise. Tantôt des troupes se sont introduites par des égouts: d'autres, par des intelligences dans la place, par des disputes feintes à la porte de la ville, par des déguisements de toute espèce; par des roues ou essieux qui sont brisés à dessein, aux portes principales, ou sur le pont-levis: d'autres, par de fausses attaques.



Il est impossible de détailler toutes les ruses et stratagèmes employés pour surprendre une place. Avant tout, le plus grand secret est nécessaire au chef qui médite une ruse ou une surprise.

Il faut aussi savoir ce que c'est que donner des *haraux*.

Selon le maréchal de Saxe, donner des *haraux*, est une manière plaisante d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture ou au fourrage. L'on se mêle, déguisé, à cheval, parmi les fourrageurs ou les pâtureurs du côté où l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups de carabine : ceux qui doivent serrer la queue, y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou fourrage; puis l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant et en tirant; tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arrachant les piquets, jetant en bas les cavaliers et les trousses, et fussent-ils mille, on les amène ainsi plusieurs lieues en courant : on a eu soin de placer, sur la route où l'on doit

passer, des détachements d'infanterie ou de cavalerie, et quelquefois des deux armes suivant le terrain, pour soutenir la retraite; on entre dans un endroit (que l'on a eu soin de reconnaître auparavant) entouré de haies ou de fossés; puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. D'ailleurs, le désordre est à un tel point dans l'endroit où pâturaient les chevaux ennemis, que la plupart des cavaliers se trouvant démontés ne peuvent poursuivre; et ceux qui forment le peloton de réserve, trouvant quelques troupes en bataille, et craignant une embuscade, n'osent avancer.

M. le maréchal de Saxe qui a fourni ces détails (car on ne connaît pas de militaires qui aient vu exécuter cette manœuvre), dit l'avoir vu faire une fois. Il approuve fort cette ruse de guerre et la rapporte dans ses ouvrages. Toutefois, pour qu'on ne l'oublie pas, on en fait ici mention, afin que, la connaissant, on puisse se mettre à l'abri d'une telle surprise, dans le cas où l'ennemi l'entreprendrait.

Mais il faut bien prendre garde de regarder

comme ruse de guerre de l'ennemi ce qui servait d'indice autrefois, parce qu'en suivant la vieille routine, vous verriez souvent l'ennemi profiter de votre crédulité pour vous tromper.

Par exemple :

1° M. le maréchal de Saxe dit que lorsqu'on entend beaucoup tirer, dans le camp ennemi, c'est un signe que les soldats nettoient leurs armes et les déchargent, et que c'est un indice que l'on doit être attaqué le lendemain. Cet indice n'a certainement rien de certain; car on nettoie ses armes quand on croit pouvoir le faire avec sécurité, etc.

2° D'autres prétendent que si on fait cuire beaucoup de rations dans un village qui ne cuit pas ordinairement, c'est un signe certain que l'on attend des renforts, et que les fours ordinaires n'ont pu faire le service. Fausse conjecture : il arrive souvent au contraire qu'on emploie cette ruse pour faire croire à l'ennemi que l'on a plus de monde qu'il n'y en a réellement. (M. Lemière de Corvey l'a employée dans ce sens.)

3° Enfin, plusieurs anciens militaires tirent des indices du nombre de feux de l'ennemi; c'est le plus faux de tous : car lorsque, la nuit, on veut quitter sa position, sans courir le risque d'être poursuivi, on peut multiplier à l'infini les feux des bivouacs, et y mettre force bois, afin de faire croire à l'ennemi que l'on y est.

4° etc., etc.

Tous ces indices sont de la vieille tactique; on ne donne plus dans de pareilles ruses, et il n'y a pas dans les armées françaises un sous-officier, ayant fait la guerre, qui s'y laisse prendre.

On voit donc par tout ce qui précède ce que les militaires entendent en général et ordinairement par *Ruses* et par *Stratagèmes.*

Mais, de plus, comme parmi les Ruses de guerre, ou plutôt parmi les Stratagèmes militaires, doivent nécessairement entrer tous les moyens qui peuvent ranimer, exalter même le courage des troupes, et leur inspirer toutes les vertus guerrières, on ne sera pas surpris de

trouver dans ce recueil un choix de proclamations, harangues et discours prononcés à l'ouverture et à la fin des campagnes;

Avant, pendant et après l'action;

Au sujet de l'attaque et de la défense des places;

A l'occasion des séditions, révoltes, etc.;

Ainsi que des paroles mémorables, dictées par l'amour de la gloire et de la patrie; par le désintéressement, la bravoure et le dévouement; ou qui peignent la grandeur d'ame, la bonté, les sentiments élevés, la générosité envers les vaincus, et l'attachement du soldat pour le général et du général pour le soldat.

On y rappellera aussi quelques traits capables de former l'expérience des jeunes guerriers, et de charmer les souvenirs des vieux militaires.

On y trouvera enfin un bon nombre de mots heureux, une foule de saillies belliqueuses, propres à électriser les courages, et qui peuvent être considérés comme autant de proverbes militaires. On n'ignore pas sans doute

qu'une partie de ces paroles mémorables sont déja dans presque toutes les bouches; on croit néanmoins que leur insertion ici cessera de paraître déplacée, si on veut bien se rappeler qu'on pourrait citer beaucoup d'exemples où une courte harangue, une simple apostrophe, et même un mot heureux, a suffi pour faire tourner la chance. Mais, pour que ces moyens (on veut dire, par extension, ces stratagèmes) réussissent, il faut que ce que dit le chef ait un tel rapport avec l'esprit du soldat qu'il commande, qu'il soit enlevé presque malgré lui et comme à son insu.

Il faut, en un mot, que ce chef possède l'art d'enflammer les soldats, auxiliaire indispensable de la tactique et de la stratégie, cet art qui constitue la *métaphysique de la guerre*, et dont le principal ressort est l'éloquence: non cette éloquence académique qui s'adresse à l'esprit; mais celle qui parle à l'imagination, qui frappe la multitude par la grandeur des pensées et la hardiesse des expressions, et dont enfin la tâche sublime est d'apprendre le cou-

rage, d'enseigner la bravoure et de communiquer l'héroïsme.

Ces moyens sont donc autant de stratagèmes, mais d'un genre particulier, auxquels on ne pouvait se dispenser de donner place dans ce petit ouvrage.

Du reste, on n'a exprès suivi dans ce recueil aucune classification générale, soit par ordre chronologique, ou par noms, ou par campagnes, soit même par ordre de matières ou de peuples. Loin aussi d'adopter une division hiérarchique, on a préféré de confondre les guerriers de tous les rangs. Ainsi, temps, lieux, actions, hommes, tout y est mêlé. De sorte que souvent, à côté du général, on verra figurer le grenadier, le chasseur, le tambour et le fusilier; nous espérons qu'on approuvera, et même qu'on nous tiendra compte de cette association de gloire.

Seulement, pour faciliter les recherches, et donner une idée du contenu de notre travail, nous y avons ajouté deux espèces de répertoires : l'un est une table alphabétique des personnes qui y figurent à un titre quelconque;

l'autre, est une indication sommaire, et qu'on n'a pas la prétention de donner comme méthodique, de tous les objets qui y sont traités, avec renvois, pour les deux, à la série unique des numéros, à laquelle tout est soumis.

On aurait tort de croire cependant que le désordre apparent qui résulte de cette liberté dans la disposition des articles, soit sans quelque avantage : il produit des contrastes assez piquants et inattendus qui diversifient la lecture : on a même recherché quelques curieuses oppositions; et l'espèce d'intérêt qu'elles réveillent, nous a paru préférable à toute classification didactique.

On sent bien qu'il serait trop long de donner ici la nomenclature de tous les ouvrages qui ont fourni des matériaux à un recueil de ce genre, c'est-à-dire où tout est citations.

TABLE DES MATIÈRES

DES

DEUX VOLUMES DES STRATAGÈMES MILITAIRES.

On a suivi pour les deux volumes un seul ordre de numéros; c'est à ces numéros et non aux pages que se rapportent les chiffres de cette table.

Voyez au second volume la table alphabétique des noms cités dans l'ouvrage.

DE CE QUI SE FAIT

§ I.

Avant, pour et après l'ouverture des Campagnes. — Opérations stratégiques.

§ II.

Avant et pendant la Bataille. — Tactique.

§ III.

Après l'action et à la fin des campagnes.

§ IV.

Des siéges, en particulier.

Attaque des places.



Défenses des Places.

§ V.

Mélanges.

STRATAGÈMES MILITAIRES

ET

RUSES DE GUERRE.

1. Espagnols ou Tello. En 1597, le 10 mars, les Espagnols se rendirent maîtres d'Amiens par un singulier stratagème.

Le gouverneur de Doulens, Fernand Tello, envoya dans Amiens un chariot chargé de paille et de noix, conduit par des soldats déguisés en paysans. Lorsque les portes furent ouvertes, on laissa tomber les noix, et les bourgeois qui formaient la garde des portes se mirent à les ramasser. Aussitôt les soldats déguisés tombent sur eux, les massacrent, et, suivis bientôt de l'armée espagnole, ils s'emparent de cette place.

2. Luxembourg. En 1708, le chevalier de Luxembourg introduisit des secours dans Lille à travers les lignes de circonvallation du prince Eugène; et il se servit, pour cela, de la langue des assiégeants. En effet, aussitôt que le maréchal de Boufflers, qui était enfer-

mé dans la place, eut trouvé le moyen de lui faire savoir le besoin qu'il avait de poudre, il fit choix de 2600 cavaliers, carabiniers et dragons des mieux montés, des plus braves et des plus déterminés, dont les uns portaient en croupe un sac de poudre de cinquante livres, et les autres avaient chacun trois fusils et quantité de pierres à feu. Il partit ensuite, par une nuit fort obscure, à la tête de sa troupe, et après avoir fait avertir le maréchal de Boufflers qu'il entrerait par la porte Notre-Dame. Étant donc arrivés au camps des assiégeants, la sentinelle avancée cria en hollandais *qui va là;* mais un officier français qui parlait parfaitement cette langue ayant répondu convenablement au cri de la sentinelle, elle les laissa avancer jusqu'à la barrière où le capitaine de garde, après leur avoir fait de nouvelles questions, leur permit aussi de la franchir. Ce qu'ils firent avec toute la promptitude possible, et déja la moitié de la troupe était passée, lorsque quelqu'un cria *serre*, *serre*. A ce mot, ils furent reconnus; on ferma la barrière; on tira sur les uns et on arrêta les autres.

3. Thiébault. Le général Dumonceau chargé en 1794 d'attaquer les lignes de Bréda, s'en empara par ruse et presque sans coup férir. Sa brigade était composée d'un bataillon de tirailleurs belges, et de huit autres bataillons français. Quelques carabiniers du bataillon belge s'approchèrent d'une des batteries des lignes, et lièrent conversation avec les sentinelles et les canonniers hollandais. Ils se plaignaient, dans cette conversation, du service pénible qu'on leur faisait faire, témoignaient l'envie de déserter, en annonçant que leur exemple serait suivi par beaucoup d'autres de leurs camarades; en même temps ils glissaient sur la glace, comme pour s'échauffer, et se rapprochaient de plus en plus.

Toute la compagnie se trouva bientôt réunie et fit le même manége. Les Hollandais commençant à concevoir des soupçons, se disposaient à éloigner ces indiscrets en tirant sur eux, lorsqu'un coup de canon donna le signal de l'attaque générale des lignes.

Les carabiniers se précipitent alors sur les pièces de la batterie qu'ils entouraient, et ne

laissent point aux canonniers le temps de tirer. Le chef de bataillon Thiébault, qui avait disposé la ruse dont nous venons de parler, à la tête de son corps, et les compagnies d'élite des autres bataillons, que le général Dumonceau avait fait embusquer dans un grand fossé, courent sur les lignes, pendant que les bataillons placés plus en arrière soutiennent cette attaque, en marchant eux-mêmes au pas de charge. Le succès fut rapide et complet; et c'est ainsi que les lignes de Bréda furent enlevées sans le secours des colonnes d'attaque, qui n'arrivèrent qu'après que les retranchements furent forcés par les troupes d'avant-garde.

4. Mathieu. Après la défaite du corps du général Jellachich, au combat de San-Michele, en 1809, le capitaine d'état-major Mathieu, fut envoyé par le prince Eugène en reconnaissance dans la direction de Salzburg. Cet officier, accompagné d'un seul dragon, était parvenu, à la nuit, jusqu'aux positions de Rottenmann, lorsqu'il tomba dans un poste ennemi, et fut fait prisonnier; mais, par une présence d'esprit admirable, il se

donna pour parlementaire, se dit envoyé par le vice-roi à l'effet d'annoncer au corps ennemi entre les mains duquel il se trouve l'entière défaite du général Jellachich, et réussit à faire déposer les armes à 3,000 hommes sous les ordres du général-major Plunkett, qui avait avec lui plusieurs pièces d'artillerie, des caissons et des fourgons.

Le capitaine Mathieu fut nommé peu de temps après baron de Rottenmann, ville sous les murs de laquelle il avait vu défiler les nombreux prisonniers que son audacieuse sommation avait mis entre les mains du prince Eugène.

5. Musnier. L'adjudant-général Musnier la Converserie, qui commandait le détachement spécialement dirigé sur Novarre, s'empara de cette place par ruse, le 6 décembre 1798. 15 grenadiers, ayant à leur tête un officier d'état-major, placés dans des voitures en forme de convoi, demandèrent à entrer dans la place, dont la porte leur fut ouverte sans défiance. Arrivés en face du corps de garde, les grenadiers se jettent hors des voitures, s'emparent du faisceau d'armes

et constituent la garde prisonnière. Le porte-consigne voulut refermer précipitamment la porte, mais il n'était plus temps. Déja les Français s'en étaient saisis, et, à un signal convenu, le 15e régiment de chasseurs à cheval, qui avait suivi les grenadiers à quelque distance, entra ventre à terre dans la ville, et s'empara de la place d'armes et de ses principales issues. Une nombreuse infanterie vint ensuite cerner les casernes, et força la garnison, forte de 1,200 hommes, à mettre bas les armes et à se rendre prisonnière de guerre.

6. Ventidius. Pendant la guerre que Ventidius faisait aux Parthes, il eut avis qu'il y avait parmi ses troupes un étranger qui découvrait ses desseins à l'ennemi. Voulant donc en profiter, il feignit de desirer ce qu'il craignait, et de craindre ce qu'il desirait. Car il fit courir le bruit qu'il n'appréhendait rien tant que les Parthes ne vinssent l'investir avec toute leur cavalerie par le chemin de la plaine, au lieu que s'ils prenaient celui des montagnes, il se servirait de l'avantage du lieu pour placer son infanterie. Sur ce rapport qui leur fut fait par l'étranger, les Parthes prirent

le chemin de la plaine qui était le plus long; ce qui donna à Ventidius le temps de rassembler ses troupes, et le moyen de les défaire.

7. Bavière. En 1702, l'Électeur de Bavière s'empara d'Ulm, en introduisant dans la ville quelques officiers déguisés, les uns en paysans, et les plus jeunes en femmes. Ils étaient armés de poignards et de pistolets : à une heure désignée ils se trouvèrent auprès d'une porte, où ayant fait un signal convenu, 40 autres officiers, aussi travestis, vinrent se joindre aux premiers. Tous ensemble se rendirent alors maîtres de la garde, qui fut désarmée et renfermée dans le corps-de-garde. Pendant ce temps 600 dragons, embusqués dans un petit bois voisin, s'emparèrent des bastions les plus proches, d'une tour et de l'arsenal. Ils s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée de deux régiments de cavalerie, dont chaque homme avait un fantassin en croupe. On occupa ensuite les principaux postes, et l'Électeur devint ainsi maître de la place, malgré les efforts de la garnison et de la bourgeoisie qui avaient pris les armes au premier moment de la surprise.

8. Guise. Lorsque le duc de Guise alla prendre, en 1647, le commandement des troupes napolitaines, pour chasser les Espagnols du royaume de Naples, ses soldats, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas payés, se révoltèrent et ne voulurent pas marcher : « Quels sont ceux qui refusent de m'obéir ? dit fièrement le duc aux mutins. — « C'est « moi et tous les autres, » lui répondit l'un d'eux. Le duc court à lui et le perce de son épée. « Y en a-t-il quelque autre qui « veuille mourir de ma main ? » s'écrie le duc. — « C'est moi, répond un autre. — Tu ne le « mérites pas, reprit-il, mais tu mourras de « la main du bourreau; » et il le fait pendre à l'instant. Cette fermeté fait rentrer les mutins dans le devoir, et ils demandent leur pardon au duc de Guise.

9. Eugène. Peu s'en est fallu que le prince Eugène ne se soit emparé de Mantoue, en 1701, par le moyen d'un moine. Il gagna, en effet, un franciscain, du couvent de Saint-Sébastien, et celui-ci eut bientôt gagné ses confrères, ainsi que le gardien lui-même. Tous ceux qui étaient entrés dans ce complot,

venaient au camp des Impériaux, sous prétexte de les confesser, et en rapportaient, sous leurs robes, des armes dans leur couvent dont ils ne tardèrent pas à faire une espèce d'arsenal. Or, voici ce qui avait été convenu et arrêté : le prince Eugène devait s'approcher de la ville, comme pour entendre la messe à Notre Dame-de-Graces, qui n'en est qu'à cinq milles : qu'il serait accompagné de plusieurs officiers chargés de poster en différents endroits des soldats déguisés et ayant des armes cachées : enfin, qu'à un certain signal, les moines feraient une sortie sur le corps-de-garde de la porte voisine, dont ils devaient d'abord tuer les soldats, en même temps que les Impériaux s'empareraient de la porte, et que les habitants, gagnés aussi par les moines, prendraient les armes pour arrêter la garnison. Mais ce projet ne réussit pas, parce que les Français en ayant été avertis, désarmèrent les moines, et se tinrent si bien sur leurs gardes qu'il fut impossible de les surprendre.

10. Notgère. En l'an 1005, le seigneur de Chiévremont faisait de fréquentes incursions sur les terres de ses voisins, et l'on

désespérait de le forcer dans le château qu'il occupait. Un fils lui étant né, il pria Notgère, évêque de Liège, de venir le baptiser. Le prélat promit d'y aller avec tout son clergé. Il fit habiller en ecclésiastiques les meilleurs soldats de ses troupes, et se rendit avec eux à Chiévremont. Le maître de ce fort sortit avec tout son monde au-devant de Notgère : alors, le prétendu clergé jette les chapes dont il était couvert, tire les armes qu'il tenait cachées, se saisit des portes et s'empare de la place. L'évêque la fit démolir pour la sûreté du pays.

11. César. César, sur le point de donner bataille à Pompée, auprès de Pharsale, remarqua que la plupart des ennemis étaient des jeunes gens, esclaves de leur beauté. Il ordonna en conséquence à ses soldats de diriger leurs coups et leurs attaques vers leurs visages. Et ces beaux garçons, dans la crainte d'être défigurés, prirent honteusement la fuite.

12. Bonaparte. Dans le moment même que Bonaparte s'occupait (en 1796) à Lonato des dispositions de la bataille générale qu'il

méditait pour le lendemain, on lui annonce tout-à-coup un parlementaire, qui se présente pour le sommer de se rendre : il apprend, en même temps, qu'en effet des avant-gardes ennemies s'approchaient de la ville, et que la route de Brescia était déja interceptée. Le parlementaire, introduit auprès de Bonaparte, lui dit que Lonato étant cerné de tous côtés, il ne restait d'autre parti à prendre pour les Français qui se trouvaient dans la ville, que de mettre bas les armes, et de se rendre à discrétion. Le général en chef n'avait avec lui à Lonato que 1,000 à 1,200 hommes. La situation était éminemment critique : mais bientôt revenu d'un moment de surprise, sa présence d'esprit le tira, par un trait d'audace, habilement de ce pas dangereux. Il demanda donc au parlementaire, avec un mélange de colère et de dignité, par quel motif il osait venir sommer un général en chef vainqueur, au milieu de son quartier-général et entouré de son armée. — « Allez, ajouta-t-il, allez « dire au général qui vous a envoyé, que s'il « a prétendu faire une insulte à l'armée fran« çaise, je suis ici pour la venger : qu'il est

« lui-même mon prisonnier, ainsi que ses « soldats : je sais que sa troupe n'est qu'une « des colonnes coupées par des divisions de « mon armée qui occupent Salo et la route « de Brescia à Trente. Dites-lui que si, dans « huit minutes, il n'a pas mis bas les armes, « et si une seule amorce est brûlée, je le fais « fusiller, lui et ses gens ». Puis, s'adressant aux officiers qui avaient amené le parlementaire : « Qu'on ôte le bandeau qui couvre les yeux de monsieur »; et continuant de parler à ce dernier : « Voyez le général Bonaparte, « au milieu de son état-major et de l'armée « républicaine. Rapportez à votre général qu'il « lui est loisible de faire une bonne capture. » L'officier retourne vers le chef qui l'avait envoyé, et Bonaparte ordonna sur-le-champ, au général Berthier, de faire avancer les grenadiers qui gardaient le quartier-général, ce qu'il y avait de guides et d'autres troupes dans Lonato, et quelques pièces d'artillerie. Le chef de la colonne, fort surpris d'apprendre que Bonaparte et son état-major étaient dans Lonato, demanda à son tour à capituler. « Non, » répondit Bonaparte, avec une fierté

qu'augmentait encore la demande de l'ennemi, « je ne puis capituler avec des hommes « qui sont mes prisonniers. » L'Autrichien insistait, alors Bonaparte ordonna une démonstration d'attaque. Le commandant ennemi n'en attendit pas les effets, et se rendit sans condition. Trois bataillons autrichiens, forts d'à-peu-près 3,000 hommes, 20 hulans, mirent bas les armes, en livrant trois drapeaux et quatre pièces de canon.

13. *Servius* TULLIUS. Dans une bataille que Tarquin livrait aux Sabins (ou Gabiens), *Servius* Tullius, encore jeune, voyant que le soldat romain commençait à faiblir, prit un drapeau, et le jetant du côté de l'ennemi, il fit faire pour le ravoir un nouvel effort qui fut la cause de la victoire.

14. GOUVION-SAINT-CYR. L'histoire de la campagne de 1800 en Italie, a laissé un grand exemple de ce que peut produire sur le cœur des vieux soldats la maladie connue aux armées sous le nom de Nostalgie, ou regret des foyers. Le corps d'armée aux ordres du général Gouvion-Saint-Cyr occupait Gènes et les défilés des Apennins. Le blocus rigoureux

de Gènes empêchait les arrivages; les grains manquaient, et la famine était prochaine. Les soldats, après de longues souffrances, supportées avec une courageuse résignation, s'irritèrent enfin de l'état d'inertie où ils se voyaient condamnés, et soupirant après la patrie, ils arrachèrent les drapeaux des mains de leurs officiers, abandonnèrent les retranchemens de la Bochetta, et se répandirent confusément dans Gènes. « Nous allons tous « périr de faim et de misère, s'écriaient-ils. « Que faisons-nous ici? On nous abandonne, « on nous sacrifie. Marchons vers *la France!* « *la France! la France!* » Rien n'était plus effrayant que le spectacle de ces vétérans redemandant d'une commune voix le retour dans la patrie, brisant leurs armes, profanant leurs drapeaux, et insultant à leurs officiers; un général audacieux eût pu en être ébranlé: Gouvion-Saint-Cyr, calme au milieu de cette scène de désordre, se présente à cette multitude rebelle; « Où courez-vous, soldats? » leur dit-il. « En France! en France! » répète-t-on de toutes parts. « Eh bien, reprend vi- « vement le général, si votre devoir ne vous

« retient plus, si la voix de l'honneur n'est « plus entendue; malheureux, écoutez celle de « la raison et de votre propre intérêt, car « votre perte est certaine. Voyez le chemin « qu'il vous faut prendre, l'espace que « vous avez à parcourir, les périls qui « vous attendent. Doutez-vous que l'en- « nemi qui vous suit ne vous atteigne dans « le désordre de votre marche? avez-vous « oublié que vous avez fait un désert entre « la France et vous? Qui vous nourrira dans « ces montagnes? que trouverez-vous dans « ces vallées? Allez-vous, comme des sau- « vages, dévorer les habitants, les femmes, « les enfants, dont vous avez déja dévoré les « subsistances? Que les fuyards aillent cher- « cher cette mort honteuse, mais qu'ils ne « profanent pas leurs drapeaux et les laissent « du moins aux mains des braves qui préfè- « rent de tomber avec eux sur le champ de « bataille. Non, vous n'avez de salut que « dans vos baïonnettes! Si vous voulez vivre « et revoir la patrie, repoussez l'ennemi loin « de ces murailles et du port, où le premier « vent favorable va faire aborder nos convois,

« nos vivres, nos habits et nos munitions, « que votre lâcheté livre à l'ennemi. » A ces mots, les soldats rentrent dans le devoir et redemandent à marcher. Le général reprenant alors ses avantages. « Retournez, continua-« t-il, à vos postes que vos officiers ont « gardés; mais je ne vous rendrai vos dra-« peaux que lorsque vous aurez réparé votre « faute, et que vous l'aurez fait retomber sur « l'ennemi. »

C'est ainsi que l'éloquence militaire triomphe des affections du soldat, et les fait tourner au profit de la victoire.

15. Cléomène. Pendant que Cléomène était campé devant Argos, il remarqua que les Argiens l'observaient avec une attention particulière, et qu'ils exécutaient tous les mouvements et toutes les fonctions qu'il ordonnait à ses soldats d'exécuter : s'il s'armait, les ennemis s'armaient; quand il marchait, ils marchaient contre lui; et ils se reposaient, aussitôt qu'ils le voyaient se livrer au repos. Cléomène ordonna en conséquence secrètement qu'on s'armât, quand il ferait crier le dîner par ses hérauts. Le cri fut fait, et les

Argiens se mirent à dîner. Profitant de leur erreur, Cléomène fondit sur eux; et les trouvant sans armes, il les défit entièrement.

16. JEAN. Quoiqu'en mai 1809, les Autrichiens occupassent sur la rive gauche de la Piave les positions les plus avantageuses pour recevoir l'attaque de leurs adversaires, et défendre long-temps le passage de cette rivière, toute l'avant-garde de l'armée française passa, sans opposition, de quatre à sept heures du matin, le 8 mai, sur ladite rive gauche. L'archiduc Jean, en effet, desirant sans doute que l'armée ennemie combattît ayant la rivière à dos, ne fit faire aucun mouvement à ses troupes pour s'opposer à ce hardi passage; les grand'gardes autrichiennes se replièrent même assez précipitamment sur leur ligne, dans le dessein d'attirer de plus en plus les premières troupes françaises sous le feu des batteries : mais cette ruse profita peu à l'ennemi, qui, comme on sait, fut complètement vaincu dans cette mémorable bataille de la Piave.

17. AGÉSILAS. Agésilas ayant mis son armée en ordre de bataille, s'aperçut que les

alliés n'étaient pas dans de bonnes dispositions; il jugea donc à propos de se retirer. Mais comme il fallait effectuer la retraite par des défilés, où il s'attendait à être attaqué par les troupes de Béotie, il plaça les Lacédémoniens à l'avant-garde, et les alliés à l'arrière-garde, afin que si les Béotiens venaient à attaquer la queue, les alliés fussent dans la nécessité de combattre courageusement.

18. Romains. Dans le temps même qu'Annibal était campé sous les murs de Rome, les Romains, pour montrer plus de sécurité, firent sortir par une autre porte des recrues qu'ils envoyaient en Espagne.

Il arriva aussi alors que le propriétaire du champ où Annibal était campé vint à mourir; on le vendit donc de suite, et il monta aussi haut qu'il avait été vendu avant la guerre.

19. Souwarow ou Souvorow. Après la victoire remportée, en 1799, à Zurich, par Masséna, sur le général Korsakow et Hotze, le général Souwarow adressa à ses officiers ces paroles remarquables: « Messieurs, vous répondrez sur votre tête d'un pas de plus

« que vous feriez en arrière; je viens réparer « vos fautes. Point de grace; ainsi tenez « fermes comme des murailles. »

20. Triwulce. A la bataille du Taro, Jean-Jacques Triwulce, général de l'amée de Charles VIII, roi de France, feignit de faire retraite, et plaça son bagage dans un endroit où les ennemis pussent le prendre, afin qu'ils se débandassent pour le pillage. Ce qui arriva comme Triwulce l'avait prévu; et les Français taillèrent en pièces une grande partie de l'armée ennemie.

21. Tauriens. Quand les Tauriens, nation de Scythie, veulent combattre, ils ont coutume de détruire tous les chemins qu'ils laissent derrière eux, et de les rendre ainsi impraticables; afin que n'ayant plus aucun moyen de fuir, ils se trouvent dans la nécessité de vaincre ou de mourir.

22. Moreau. Dès son arrivée à l'armée, en juin 1796, Moreau avait fait reconnaître les bords du Rhin, aux environs de Strasbourg, afin de déterminer les différents points d'attaque pour le passage du fleuve, et pour en préparer le projet. Mais dans la crainte de

donner l'éveil sur ses desseins, et voulant faire croire qu'il avait l'envie de porter la guerre dans le Palatinat, il avait d'abord transporté son quartier-général à Landau; et ensuite, dans l'intention de masquer son projet de passer le Rhin à Kehl, le général Moreau crut devoir faire une tentative sur les positions que Wurmser avait établies sur la rive gauche du Rhin, et dans lesquelles ce maréchal avait la plus grande confiance. Les dispositions furent faites en conséquence le 14 juin, et les attaques qui eurent lieu alors se bornèrent à des escarmouches de cavalerie de peu d'importance; car si Moreau ne poussa pas plus loin les avantages qu'il venait de remporter sur la Rehbach, c'est que son but était alors atteint, n'en ayant pas eu d'autre que celui de donner le change aux ennemis sur ses intentions. Il les avait attaqués sans doute assez vigoureusement pour qu'ils pussent croire que la tentative était sérieuse: c'était tout ce qu'il voulait. On peut donc dire que Moreau ne négligea rien, jusqu'au dernier moment, pour tromper l'ennemi et garder dans son entier le mystère de son en-

treprise. En effet, on chercha quatre endroits au-dessus et au-dessous de Kehl pour y faire, en temps utile, des débarquements peu nombreux dont les mouvements et l'artillerie inquiétassent l'ennemi et le missent dans l'incertitude du point où il devait diriger ses forces. On convint même d'en chercher encore d'autres intermédiaires entre ceux-ci et Kehl, d'où l'on pût encore faire diversion par des attaques moins importantes. De plus, quand on mit en réquisition et qu'on rassembla les bâtiments de transport, on prit toutes les mesures capables de persuader qu'ils allaient être employés pour le service des vivres et des fourrages de l'armée. Enfin, Moreau était tellement convaincu que du secret le plus inviolable dépendait essentiellement tout le succès d'une entreprise de ce genre, que les chefs et les généraux eux-mêmes ignoraient le but véritable de tous ses mouvements; au point, et toujours afin de donner le change à l'ennemi, que les troupes destinées aux premiers embarquements qui devaient opérer le passage du Rhin, ces troupes avaient, en apparence, l'ordre de se rendre

en Italie; et, pour rendre cette nouvelle plus vraisemblable, on avait eu soin de faire préparer leurs vivres sur la route de Besançon, etc., etc.

23. Caton. Caton le censeur craignant que les villes qu'il avait conquises en Espagne ne se révoltassent à la première occasion, sentit la nécessité de les démanteler; mais, pour le faire sans danger, il envoya à toutes en même temps l'ordre d'abattre leurs murailles, sous peine de désobéissance. Chacune obéit aussitôt, persuadée que cet ordre n'avait été donné qu'à elle seule : car, si elles eussent su qu'il était général, elles se fussent liguées toutes ensemble pour s'y opposer.

24. Pierre-le-Grand. A la bataille de Lesno, en 1708, Pierre-le-Grand attaqua avec 50,000 hommes le général suédois Lewenhaupt, qui conduisait à Charles XII un convoi de vivres et de munitions. Les Russes, vigoureusement repoussés par les Suédois, et ayant perdu 1,500 hommes, battaient en retraite, lorsque le czar courant aux Calmouks et aux Cosaques qui formaient son arrière-garde, leur cria : « Je vous or-

« donne de tirer sur quiconque fuira, et de « me tuer moi-même si j'étais assez lâche pour « me retirer. » Les Russes remportèrent la victoire, mais elle leur coûta 20,000 hommes.

25. Siméoni. En 1506, Camali, corsaire du grand Seigneur, fit une descente dans l'île de Léro, avec le dessein de s'en emparer. Il mit donc à terre 500 Turcs, qui commencèrent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le gouverneur de cette petite place étant alors malade à l'extrémité, avait laissé le soin de la défense à un jeune chevalier piémontais, à peine âgé de dix-huit ans, appelé Paul Siméoni. Celui-ci n'ayant pour garnison et pour secours que quelques pauvres habitants qui cultivaient les endroits de l'île les moins gardés, ne laissa pas de faire bonne contenance et de répondre avec tout le feu de la place à celui des infidèles; mais comme il vit que leur artillerie avait abattu un grand pan de muraille de son château, afin d'intimider l'ennemi, et l'empêcher de monter à l'assaut, il fit habiller en chevaliers, et avec la croix, les habitants de l'île et même leurs femmes : cette nouvelle milice, par son

ordre, bordait en foule la brèche. Les Turcs les prenant donc pour autant de chevaliers, et croyant que c'était un secours qui, au bruit du canon, était arrivé de nuit dans l'île, levèrent le siége avec précipitation, dans la crainte d'être surpris par les galères de l'Ordre; et la religion fut redevable de la conservation de cette place à la fermeté et à l'adresse du jeune Siméoni.

26. Démosthène. Il y avait à Pyle une garnison lacédémonienne. Démosthène mena la flotte du côté du Cap, qui était peu éloigné de Pyle. Alors les Lacédémoniens quittèrent cette place, dans l'espérance de surprendre Démosthène occupé à effectuer sa descente. Mais celui-ci voyant les ennemis près du Cap, cingla vivement du côté de Pyle, et la trouvant sans défenseurs, il s'en rendit maître.

27. Pie vi. En 1796, le pape Pie VI envoya à Paris des plénipotentiaires pour changer, en traité de paix définitif, l'armistice qui venait d'être conclu et signé à Bologne; et le gouvernement français d'alors avait exigé qu'on ne choisît aucun ecclésiastique

pour négociateur. Cependant le Saint Père, qui, par le mode même de son gouvernement, ne croyait pas pouvoir employer d'autres hommes que des ministres du culte catholique dans une négociation où il s'agissait des intérêts temporels de l'église romaine, ne trouva pas d'autre expédient que de masquer en laïques les deux abbés Petrarchi et Vangelisti, et de les envoyer sous le titre de comtes. Mais cette ruse ultramontaine fut découverte, et les deux envoyés furent éconduits assez brusquement par le Directoire irrité d'être pris pour dupe. Ce ne fut même que long-temps après que le pape put enfin obtenir une paix entière avec la république.

28. Asdrubal. Asdrubal étant venu mettre le siége devant Palerme, la garnison romaine fit paraître à dessein fort peu de défenseurs. Espérant donc pouvoir l'emporter d'emblée, le général carthaginois ne tarda pas à donner l'assaut; mais les assiégés firent alors avec le reste des troupes une sortie si vigoureuse, qu'une grande partie des siennes fut détruite.

29. Valence. En 1792, le général Cyrus

Valence renouvela sous les murs de Menin ce que fit autrefois *Clausen* pendant la guerre de sept ans. Il fit faire à sa réserve le maniement d'armes et le simulacre de tous les feux, tandis qu'une troupe nombreuse de tirailleurs ennemis tiraient sur lui et sur ses grenadiers, qui recevaient une leçon dont ils devaient si bien profiter. Son cheval fut blessé, et lui-même il reçut une contusion; il continua de commander à pied; et cette journée, si utile pour la discipline, se termina par la destruction complète de ce corps qui avait tenté d'interrompre les manœuvres instructives données sur un champ de bataille.

30. Bonaparte. Lorsqu'en 1805 Bonaparte fut déterminé à renverser la dynastie de Naples et à placer son frère sur ce trône, il adressa à l'armée qui devait opérer l'invasion de ce royaume une proclamation où il chercha à communiquer aux troupes l'esprit de vengeance dont l'avait animé la conduite de la cour de Palerme. Ainsi, après avoir exposé les griefs de la France contre cette puissance tout anglaise, il s'écrie : « Soldats! « marchez, précipitez dans les flots, si tant

« est qu'ils vous attendent, ces débiles ba-« taillons des tyrans des mers. Montrez au « monde de quelle manière nous punissons « les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre « que l'Italie tout entière est soumise à mes « lois ou à celles de nos alliés; que le plus « beau pays de la terre est enfin affranchi « du joug des hommes les plus perfides; que « la sainteté des traités est vengée, et que les « mânes de mes braves soldats égorgés dans « les ports de la Sicile à leur retour d'Égypte, « après avoir échappé à tous les périls des » naufrages, des déserts et de cent combats, « sont enfin apaisés. Soldats, mon frère marche « à votre tête, il connaît mes projets; il est « dépositaire de mon autorité. Il a toute ma « confiance; honorez-le de la vôtre. »

31. Poggibrace. George Poggibrace, roi de Bohême, voyant que plusieurs princes de l'empire s'étaient ligués contre lui, para ce coup en suscitant des dissensions parmi les princes, qui se déclarèrent les uns contre les autres.

32. Phocéens. Pour détruire la cavalerie des Thessaliens, les Phocéens firent une

tranchée auprès de leur ville, la remplirent de cruches vides, et couvrirent le tout d'un peu de terre. Les ennemis ayant donné dans ce piége, y perdirent hommes et chevaux.

33. Tuncq. Le 13 août 1793, 35,000 royalistes commandés par d'Elbée, Royrand et Charette, marchent sur Luçon défendue par une garnison composée seulement de 9,000 hommes, sous les ordres du général Tuncq. Ce général ne pouvant donc présenter un front étendu, et voulant d'ailleurs cacher sa faiblesse, fit ranger son armée sur deux lignes, et ordonna à une de ses divisions de se tenir couchée dans les sillons du terrain. Il fit ensuite marcher au-devant des ennemis deux bataillons avec deux pièces d'artillerie volante, et leur donna ordre de s'avancer à demi-portée de fusil. Poursuivis courageusement par les Vendéens, ces deux bataillons sont bientôt obligés de se replier sur leur ligne. Ce qu'ils firent en bon ordre et en continuant leur feu; mais tandis que les ennemis s'élancent avec impétuosité pour les atteindre, la division couchée dans la plaine se lève et semble sortir de dessous

terre, à un roulement d'un grand nombre de tambours qui devait lui servir de signal. Son feu de file, bien ajusté, augmente la terreur qu'a faite à l'ennemi son apparition subite. Jamais, depuis la guerre, les Vendéens n'avaient éprouvé une défaite aussi sanglante; et il reste avéré que 35,000 royalistes furent, dans cette mémorable journée, complètement défaits par 9,000 républicains. Ce qu'il faut attribuer à la ruse de Tuncq, et à l'emploi que les républicains faisaient alors, pour la première fois dans la Vendée, de l'artillerie légère.

34. Quintius. Le consul Titus *Quintius* Capitolinus s'étant aperçu que l'aile qu'il commandait était sur le point de lâcher pied, fit courir le bruit que l'autre était victorieuse. Ce qui lui rendit le courage et fut cause de la victoire.

35. Anglais. En 1702, lorsque les Anglais attaquaient Cadix, le général des assaillants adressa à ses soldats un discours où l'honneur et la gloire sont mesurés par la différence du *beefsteak* au *citron :* « Anglais, » leur dit-il, qui mangez tous les jours du

« bon bœuf et de la bonne soupe, souvenez-
« vous bien que ce serait le comble de l'in-
« famie que de vous laisser battre par cette
« canaille d'Espagnols qui ne vivent que
« d'orange et de citrons. »

36. Ostrowiski. Constantin Ostrowiski, général de l'armée de Sigismond Ier, roi de Pologne, ayant feint de battre en retraite au fort du combat, battit près du château d'Orsha les Moscovites commandés par Céladin. Ce Céladin, en effet, ayant poursuivi les Polonais jusque dans un endroit où ceux-ci avaient une grosse batterie de canon, cette batterie fit sur les Moscovites une furieuse décharge à laquelle ils ne s'attendaient nullement, et les mit dans un désordre dont les Polonais profitèrent pour revenir à la charge.

37. Persée. Persée, informé que les Romains amenaient avec eux des éléphants que leur avait envoyés Antiochus, roi de Syrie, prévit que l'aspect nouveau et épouvantable de ces animaux pourrait effrayer ses chevaux. Pour parer à cet inconvénient, il fit faire en bois, par des ouvriers, des figures auxquelles on donna la forme et la couleur des élé-

phants. Il restait à contrefaire ce que ces animaux ont de plus terrible, c'est-à-dire leur cri. Persée fit donc entrer dans les machines des hommes qui, par le moyen de certains instruments dont le son paraissait sortir de la bouche des faux éléphants, imitaient le cri naturel, aigu et rude des véritables.

C'est ainsi qu'il apprit aux chevaux macédoniens à mépriser et la vue et le cri des éléphants.

38. Marescot. Pour reprendre le Quesnoy sur les alliés, le colonel Marescot, qui commandait le génie devant cette place, sentit bien qu'il fallait d'abord donner le change à l'ennemi, et, deux jours avant l'ouverture de la tranchée, il fit ouvrir, devant les redoutes de Béard et de St.-Roch, deux parties de parallèles avec leurs communications. Cette diversion de travaux, pour tromper l'ennemi, avait d'ailleurs son but particulier d'utilité. Ces parties de parallèles resserraient en effet la place de plus près, et arrêtaient les sorties dans cette position du terrain extérieur. L'ennemi donna dans le piége qui lui

était dressé, et dès qu'il s'aperçut du nouveau travail, il se hâta de transporter de ce côté la plus grande partie du front menacé, et dirigea sur les fausses parallèles un feu très-vif jusqu'à l'ouverture de la tranchée véritable. Elle s'effectua, ainsi qu'on l'avait prévu, sans nul obstacle et sans perdre un seul homme. Car comme l'ennemi avait dégarni, les jours précédents, le front qu'on attaquait, quand il aperçut la nouvelle tranchée, il ne put y diriger qu'un feu très-faible. Les autres travaux du siége ayant été continués et achevés avec le même succès, la place se rendit à discrétion le 16 août 1794.

39. Marius. C. Marius, pendant la guerre des Teutons et des Cimbres, envoya aux Gaulois et aux Liguriens, peuples qui lui étaient suspects et dont il voulait éprouver la fidélité, deux paquets de lettres, avec ordre d'en ouvrir un de suite, et l'autre après un certain temps. Mais il leur fit redemander le dernier avant l'expiration du terme fixé; et, voyant qu'on avait levé le cachet, il jugea de leur infidélité par leur désobéissance.

40. DUGUESCLIN. En allant combattre, en 1370, les Anglais qui venaient de se retirer sur la rivière du Loir, le connétable Bertrand Duguesclin arrive à Caen et invite tous ses amis à un superbe festin, où tout fut servi en vaisselle d'or, riche dépouille du cruel don Pèdre. Après le repas, il distribue à ses guerriers cette vaisselle d'or, son argenterie et les joyaux de sa femme, en leur disant : « Mes camarades, je vous fais présent « de tout ce que j'ai, pour vous donner plus « d'ardeur à gagner tout ce que nos ennemis « possèdent. Soyons prêts à marcher demain. »

41. GÉLON. Gélon, dans le dessein de ruiner l'empire de Mégare, y établit une colonie de Doriens. Ensuite il imposa à Diognet, qui commandait à Mégare, des sommes excessives. Ce commandant de Mégare ne pouvant les fournir, les exigea des habitants, qui, pour se dispenser de les payer, se retirèrent dans la colonie des Doriens, et se soumirent ainsi volontairement à l'autorité de Gélon.

42. JOURDAN. Le succès de l'importante bataille de Wattignies du 16 octobre 1793

doit être en grande partie attribué au soin que Jourdan avait eu lui-même de disposer une artillerie formidable sur les hauteurs dont il était resté maître; elle riposta avec avantage aux décharges multipliées de l'ennemi, tandis que des batteries volantes, masquées derrière les bataillons français, jetaient le désordre dans les rangs des Autrichiens. Ces batteries, dont les bataillons permettaient le jeu en s'entr'ouvrant avec art, furent servies avec tant d'activité et leur feu devint si terrible, que le prince de Cobourg lui-même avoua n'en avoir jamais entendu de semblable.

43. Paul Émile. Lorsque les Liguriens vinrent en foule attaquer le camp de Paul Émile, celui-ci retint quelque temps ses soldats, comme s'il eût eu peur; mais quand il vit les ennemis bien harassés de fatigues, il sortit brusquement par toutes les portes, et prit ou tua une grande partie de ces Barbares.

44. Eugène. On sait que le prince Eugène entra dans Crémone au moyen d'un prêtre et de quelques bourgeois qu'il avait gagnés; mais l'entreprise si bien conduite

jusqu'au point de l'exécution, manqua par un concours d'incidents imprévus. Cet événement, du reste, qui est un des plus fameux dans ce genre, est cité dans un trop grand nombre d'ouvrages militaires pour qu'il soit nécessaire de le rapporter ici en entier. On en trouvera le détail très-circonstancié dans

Feuquières, page 227;
Quincy, — 612 du tome III;
Folard, tome V, page 93;
Carlet, etc., etc.

Et en voici un petit extrait.

En 1702, un des espions du prince Eugène avait remarqué qu'il y avait dans Crémone un aquéduc servant à conduire les immondices de cette ville hors des remparts, et que cet aquéduc passait sous la maison du curé de l'église Notre-Dame-la-Neuve. Il en donna aussitôt avis au prince, en lui faisant remarquer qu'il serait aisé d'introduire par là des troupes dans la place, si l'on pouvait gagner le curé *Cassali* (c'était son nom), et le porter à favoriser l'entreprise. On y parvint facilement par le moyen d'une somme considérable, et surtout par la promesse, de

la part de l'empereur, d'un évêché dès qu'on serait maître de la ville. Ce prêtre prit donc toutes les mesures nécessaires à la réussite d'un projet qui fut approuvé par tous les généraux auxquels le prince le communiqua. Et tout ayant été aussitôt disposé pour l'exécution, le prince entra dans Crémone avec toutes ses troupes, et y prit poste sur la place de Sainte-Agathe. Jusque-là cette entreprise avait eu le plus heureux succès. C'est ici aussi que finit le stratagème, etc., etc.

45. Desaix. Desaix vit un jour un soldat qui maltraitait un vieillard; il court à lui en lui criant : « Que fais-tu, malheureux? tu « n'as donc pas de père! »

46. Mezquita. Dans le temps que les troupes de Soliman II donnaient un furieux assaut au faubourg Saint-Michel de Malte, le commandeur don Pierre Mezquita, voyant l'extrême danger qui menaçait la garnison, sortit par un autre côté et attaqua le quartier où les Turcs avaient leurs malades, dont les cris et le massacre obligèrent ces infidèles d'abandonner l'attaque; et épouvantés par cet événement subit, ils se retirèrent en confusion.

47. Camille. Comme les troupes de *Furius Camillus* marchaient lentement au combat contre les Volsques et les Latins, il y traina lui-même un enseigne. Les autres eurent honte de ne le pas suivre.

48. César. Les soldats de César, ennuyés de porter les armes, s'étant soulevés et ayant demandé leur congé à grand bruit, César s'avança au milieu de la multitude, avec un air gai et une contenance assurée, et dit à haute voix : *Camarades, que demandez-vous?* Ils crièrent tous : *D'être congédiés.* Il répondit : *A la bonne heure, citoyens, demeurez en repos et ne faites point de tumulte.* Ce terme de *citoyens*, employé par César, au lieu de celui de *camarades*, piqua les soldats; et ayant changé de sentiment à l'heure même, ils crièrent : *Nous aimons mieux être appelés camarades que citoyens.* César répondit alors en riant : *Pour redevenir camarades, faisons donc de nouveau la guerre ensemble.*

49. Broussier. Le chef de brigade Broussier, instruit de la marche de l'armée sur Naples, avait quitté Benevente le 20 janvier 1799. Arrivé aux *Fourches Caudines*, il ne

vit pas sans alarme que le défilé était occupé par l'ennemi et qu'il était presque impossible de le forcer. Il jugea donc convenable d'avoir recours à la ruse pour attirer son ennemi dans la plaine et le faire tomber dans une embuscade. Il fit coucher le deuxième bataillon de sa demi-brigade dans un fossé couvert par un épais buisson et qui se trouvait sur le bord de la route; en même temps il donna ordre à un détachement de grenadiers et de chasseurs de faire une attaque momentanée, et de simuler ensuite une fuite complète, tandis que lui-même réunirait ses hommes à cheval derrière une ferme, en arrière des bataillons embusqués. Cette ruse eut un plein succès. L'ennemi s'avança sur les prétendus fuyards en poussant de grands cris : quand il fut à deux pas de l'embuscade, les soldats couchés dans le fossé se lèvent tout-à-coup et font une décharge à bout portant sur les paysans qui s'avançaient vers eux. Broussier paraît alors avec les chasseurs du septième régiment et charge avec impétuosité, tandis que l'infanterie continue de marcher à la baïonnette sur les insurgés mis dans le plus grand désordre,

et dont plus de huit cents restèrent morts sur le champ de bataille. C'est ainsi que le chef de brigade Broussier, aussi judicieux qu'intrépide, parvint, avec moins de 1,500 hommes, à défaire et à dissiper un corps de plus de 12,000 insurgés.

50. LABIÉNUS. Après la journée de Pharsale, Titus *Labiénus* se sauva à Dyrrachium, et, pour adoucir la défaite de Pompée par une fausse nouvelle, il publia que César était blessé à mort. Ce bruit rassura les esprits et tint les soldats dans le devoir.

51. CÉSAR. César nous a laissé un bel exemple de ce que peut la présence d'esprit dans les déroutes causées par la peur, et ce trait est bien digne d'être offert en modèle. C'est en effet dans ces circonstances critiques qu'il faut savoir, comme il le fit alors, joindre heureusement l'action aux discours. Son armée était en déroute, et un enseigne, plus prompt que les autres, précédait les fuyards. César court à sa rencontre, et, lui tournant brusquement la tête du côté de l'ennemi : « Tu te trompes, lui dit-il à haute voix, « *c'est là qu'il faut donner.* » Cette action

arrêta subitement le désordre, et les légions, déja ébranlées, se rallièrent en un instant.

52. Français et Anglais. Dans la guerre de la France et de l'Angleterre contre la Hollande, en 1672, on s'empara d'un fort hollandais, en faisant prendre aux troupes qu'on y employa des habits de cette nation. S'étant, en effet, approchées du fort en plein jour, et feignant d'être poursuivies par les ennemis, elles demandèrent un asile. Le commandant, trompé par le costume et par la langue que parlaient très-bien plusieurs officiers, ouvrit ses portes et les reçut.

53. Valentinois. Le duc de Valentinois fit rompre la ligue formée contre lui, en 1502, par les Ursins, Vitelozzo Viteli, Jean-Paul Balloni, Liverato de Fermo et Gandolfe Petruci, en faisant semblant de traiter en même temps et séparément avec l'un et avec l'autre.

54. Agésilas. Dans une incursion qu'Agésilas fit dans la Béotie, il ordonna aux alliés de mettre partout le feu et de couper tous les bois. Mais ayant remarqué que ses ordres n'étaient exécutés que lentement et

comme à regret, il s'avisa de faire changer de poste à son armée deux ou trois fois par jour. C'est ainsi que, dans la nécessité de loger ses troupes, Agésilas faisait couper les bois et nuisait également aux Béotiens.

55. Charles. En 1796, le prince Charles, s'apercevant, après la bataille de Neresheim, que Moreau ne mettait pas à le poursuivre la vigueur qu'on devait attendre d'un général victorieux, ne différa pas de tirer parti de ces retards, et résolut de marcher rapidement à la rencontre de Wartensleben, afin d'opérer avec ce général une jonction qu'il regardait depuis long-temps comme la seule mesure qui pût rétablir les affaires de l'Autriche en Allemagne. L'intention de l'archiduc était de concentrer ses forces, tomber avec elles sur le général Jourdan, le forcer à la retraite, et revenir ensuite, avec la même masse, sur l'armée de Moreau. L'événement confirma le bonheur de cette combinaison.

56. Asculiens. Quand Pompée vint attaquer ceux d'Asculum, ils mirent en évidence et rangèrent sur leurs murs les vieillards et les infirmes : ce qui les rendit d'abord peu-

redoutables ; mais étant sortis ensuite avec toutes leurs forces, ils mirent en fuite les assiégeants au moment qu'ils s'y attendaient le moins.

57. Anonyme. A la malheureuse affaire de Léipsick en 1813, un capitaine voyant l'armée cernée par les ennemis, n'ayant d'autre retraite que le passage du pont, voulut du moins soutenir ses compagnons d'armes. Apercevant donc une terrasse qui dominait la route, il entre dans la maison dont elle dépendait, s'y établit avec sa compagnie et quelques soldats réunis formant environ 200 hommes. Il fit un feu continuel sur l'ennemi tant qu'il eut des cartouches; mais il ne tarda pas à être lui-même victime de son dévouement, et aucun de ses hommes n'échappa.

58. Decius. Decius craignant que le butin que les Romains avaient trouvé dans Murgantia ne fût une surcharge pour l'armée, et que cet immense attirail n'entravât sa marche, fit rassembler ses soldats autour de lui. « Eh quoi! leur dit-il, seriez-vous hom-« mes à vous contenter d'une seule victoire, « et n'ambitionneriez-vous plus d'autre butin?

« Ou plutôt ne voulez-vous pas élever vos « espérances au niveau de votre courage? « Croyez-moi, toutes les villes des Samnites, « toutes les richesses laissées dans ces villes, « sont à vous, puisque l'ennemi n'a plus « d'armée pour les défendre; puisque après « l'avoir battu dans tant de combats, vous « avez fini par le chasser de son pays. Vendez « ce que vous avez pris, et engagez le mar- « chand, par le profit qu'il aura fait avec « vous, à se mettre à la suite de l'armée; je « saurai vous procurer de quoi fournir à de « nouveaux marchés. Allons d'ici à Romulée, « cette place ne vous donnera pas plus de « peine, et vous y trouverez bien plus de « richesses. »

59. Dugué-Trouin. Au siége de Riogener en 1711, Dugué-Trouin fit mettre toutes ses troupes sous les armes et les fit avancer dans la plaine. De là il envoyait jusqu'à une portée de fusil de la ville des détachements qui tuaient des bestiaux, pillaient des maisons, sans que les ennemis y missent la moindre opposition. L'idée de Dugué-Trouin était d'attirer les ennemis et de leur couper en-

suite la retraite : celle des ennemis était d'attirer Dugué-Trouin dans leurs retranchements, où ils avaient engagé et défait M. du Clerc dans l'entreprise qu'il avait faite sur cette place. Mais Dugué-Trouin pénétrant leurs desseins, et voyant qu'ils restaient immobiles, fit retirer ses troupes en bon ordre.

60. PERSES. Les Samiens et les Milésiens étaient suspects aux Perses, qui leur ordonnèrent en conséquence de garder les hauteurs des environs de Mycale où ils se trouvaient. Ils feignirent de leur donner ce soin à cause de la connaissance qu'ils avaient des lieux ; mais la véritable raison était de les empêcher de corrompre par leur présence les autres Ioniens.

61. DUGOMMIER. Le 22 octobre 1793, le bourg d'Utelle, près de Nice, fut attaqué par les Piémontais, dont les mesures avaient été si bien prises qu'ils arrivent, sans être aperçus, jusqu'aux avant-postes français. Ceux-ci fatigués d'une marche longue et pénible, sont surpris et égorgés avant d'avoir pu se mettre en défense. Le seul poste de la Madone, placé sur un pic très-élevé, n'avait

point été surpris et tenait encore. Déja l'ennemi triomphant couvrait les montagnes des feux de ses bivouacs et attendait le jour avec impatience pour fondre sur les Français qu'il croyait épouvantés. Mais Dugommier avait pris ses mesures et arrêtait ses dispositions ; il défend d'allumer un seul feu, de tirer un seul coup de fusil, de faire le moindre bruit ; il veut qu'on attende paisiblement le moment de l'attaque. Cependant l'ennemi descend des hauteurs dont il est maître, et ses nombreux bataillons marchent avec cette confiance que donne l'espoir de vaincre. Mais pour arriver jusqu'aux Français, les Piémontais ont à traverser un défilé convert de rochers ; nul autre passage ne leur est ouvert, et c'est là que Dugommier a préparé ses moyens de succès. Six cents Français embusqués doivent donc attaquer l'ennemi au moment où il se présentera ; en même temps 200 grenadiers et chasseurs marchent au secours du poste de la Madone, qui est conservé. Le jour paraît ; l'ennemi, comptant sur une victoire facile, s'enfonce dans le défilé ; mais bientôt il est attaqué de toutes

parts et repoussé avec perte. C'est ainsi que les Piémontais, qui étaient venus à l'improviste, sont à leur tour surpris et obligés de battre en retraite devant un nombre bien inférieur de Français.

62. Lucius Marcius. Lucius *Marcius*, chevalier romain qui commanda l'armée d'Espagne après la mort des deux Scipion, voyant que les Carthaginois investis redoublaient leurs forces pour vendre chèrement leur vie, il s'ouvrit pour leur donner passage et les défit après sans danger lorsqu'ils furent partagés.

63. Desaix. Au combat de Scifferstadt, en 1794, le général Desaix voyant ses bataillons se replier, courut à eux pour les ramener à la charge. « N'avez-vous pas or« donné la retraite? » lui demandent quelques officiers. — « Oui; mais c'est celle des en« nemis. » Les Français se retournent aussitôt, et les Autrichiens sont mis en fuite.

64. Montaldo. Raphaël Montaldo, gouverneur de Chio pour les Génois, ne pouvant plus soutenir l'assaut que les Vénitiens lui donnaient, fit ouvrir subitement une porte

par où sortirent ses meilleurs soldats, et attaquèrent par derrière les troupes de Venise qui, surprises de cette action inopinée, abandonnèrent l'attaque avec une perte considérable.

65. Dufour. Dufour, caporal au premier bataillon de la cinquième brigade d'infanterie, ayant été fait prisonnier, était conduit par quatre Espagnols, qui, forts de leur nombre, ne s'imaginaient pas qu'un seul homme osât essayer de leur faire la loi. Mais Dufour, préférant la mort à l'esclavage, veut tenter la fortune. Il se jette donc sur un de ses gardiens, lui arrache sa baïonnette, et les défie tous quatre à la fois. Il se précipite sur eux, et, avant qu'ils aient songé à leur défense, déja trois mordent la poussière : il saisit le quatrième au collet, et revient recevoir les embrassements de ses camarades.

66. Tolmide. Les Athéniens avaient réglé, par un décret public, qu'on ferait une liste de mille hommes et qu'on les donnerait à Tolmide. Celui-ci alla trouver les jeunes gens, et parlant à chacun en particulier, il leur fit entendre qu'il valait mieux pour eux

s'engager volontairement que d'y être contraints par l'autorité. Trois mille de ces jeunes gens lui donnèrent aussitôt leurs noms, et on lui en choisit mille autres en vertu du décret; de sorte qu'au lieu de mille hommes il en eut quatre mille, c'est-à-dire de quoi remplir cinquante galères.

67. Marescot. A la reprise de Landrecies sur les alliés, en 1794, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 10 au 11 juillet. Le chef de bataillon Marescot, qui commandait le génie, s'éloignant de la routine ordinaire des siéges, supprima la première parallèle, et porta la seconde à 150 toises du chemin couvert, au lieu de 300 prescrites par les règles. Or, cette innovation rendit inutile le feu terrible d'artillerie que les assiégés firent sur les travailleurs. Car, s'imaginant que la tranchée s'ouvrait à la distance ordinaire de 300 toises, ils calculèrent leurs coups pour les faire tomber au lieu où ils soupçonnaient que la terre était fouillée. Mais les bombes, les boulets et les obus passèrent par-dessus les travailleurs et les soldats chargés de les escorter. De sorte qu'au point du jour on se

trouva à couvert sur tous les points de la parallèle, et les communications étaient déja commencées.

68. Caton. Le vieux *Caton* ayant, en Espagne, besoin de connaître l'état du camp ennemi, envoya trois cents soldats enlever un prisonnier au premier corps-de-garde, le fit mettre à la question, et apprit ainsi de lui ce qu'il voulait savoir et ce qu'il ne pouvait ap prendre autrement.

69. Frédéric ii. Prêt à entreprendre la conquête de la Silésie, 1741, le grand Frédéric, qui n'ignorait pas que son expédition était désapprouvée par quelques officiers de l'armée, stimula le courage de ses soldats par cette harangue qu'il leur fit au moment de se mettre en marche : « J'entreprends une « guerre dans laquelle je n'ai d'autres alliés « que votre valeur et votre bonne volonté. « Ma cause est juste, et mes ressources sont « dans la fortune. Souvenez-vous sans cesse « de la gloire que vos ancêtres se sont acquise « dans les plaines de Varsovie, à Feherbellin « et dans l'expédition de Prusse. Votre sort « est entre vos mains; les distinctions et les

« récompenses attendent que vos belles actions les méritent. Mais je n'ai pas besoin « de vous exciter à la gloire; vous n'avez « qu'elle devant les yeux : c'est le seul objet « digne de vos travaux. Nous allons affronter « des troupes qui, sous le prince Eugène, « ont eu la première réputation. Quoique ce « prince n'existe plus, il y aura d'autant « plus d'honneur à vaincre que nous aurons « à nous mesurer contre de braves soldats. « Adieu, partez; je vous suivrai bientôt au « rendez-vous de la gloire qui nous attend. »

70. LOUIS XII. Louis XII, roi de France, ordonna, en 1513, à M. d'Aubigny, gouverneur du château de Gaëte, que, s'il était obligé de le rendre à l'armée de la ligue entre Venise, l'empereur Maximilien et le roi don Ferdinand le Catholique, il le remît aux troupes de ce dernier, afin de susciter par ce moyen la défiance et la division entre les Allemands et les Espagnols.

71. LEUCON. Pendant la guerre, ceux d'Héraclée faisaient de fréquentes descentes dans le pays. Leucon, voyant que ses soldats ne faisaient pas leur devoir, opposa à la des-

cente des ennemis, dans la première ligne, ses propres soldats armés de toutes pièces; et il plaça derrière eux les Scythes, auxquels il ordonna publiquement de tirer sur ses propres soldats s'ils les voyaient négligents à repousser l'ennemi. Les soldats, ayant entendu donner ces ordres, résistèrent vigoureusement aux efforts que faisaient les ennemis pour aborder.

72. Soworow. Dans la marche qu'il faisait sur le St.-Gothard, en 1799, le maréchal Soworow employa un moyen qui ne pouvait sortir que d'une tête aussi singulièrement organisée que la sienne, pour ramener ses soldats à leur discipline première, et pour leur rendre cette intrépidité et ce mépris de la mort qu'une étonnante fatalité leur avait momentanément ravis. En effet, le 23 septembre, son avant-garde pénétra dans la vallée du Tésin, que le vieux guerrier russe remonta ensuite avec le gros de son armée. Jusque-là, le maréchal n'avait eu qu'à se féliciter du zèle et du dévouement de ses troupes; mais lorsque les premières colonnes furent en présence du St.-Gothard, leur enthou-

4.

siasme et leur énergie parurent s'éteindre tout-à-coup. Ce changement manifesté d'abord par des murmures, fut bientôt suivi de marques de mutinerie, et enfin plusieurs jetèrent leurs armes et refusèrent de marcher plus loin. Déja les généraux et les officiers avaient en vain eu recours aux punitions, et les plus mutins avaient péri sous le bâton lorsqu'il devint tout-à-fait impossible d'arrêter les progrès de la sédition et de faire avancer la grande majorité des soldats. C'est donc en ce moment que Soworow, apprenant ce désordre et voyant que les exhortations et les châtiments étaient inutiles, fit creuser une fosse sur le chemin qu'il fallait suivre, s'étendit dedans dépouillé de tous ses vêtements; puis, s'adressant à ceux qui pouvaient l'entendre, il leur dit : « Couvrez-« moi de terre et abandonnez ici votre géné-« ral; vous n'êtes plus mes enfants; je ne suis « plus votre père : je n'ai plus qu'à mourir. Je « souperai ce soir avec le grand saint Nicolas « (c'est le patron des Russes, qui ont en lui « la plus grande confiance). Il me demandera « pourquoi je suis là; je lui répondrai que

« les grenadiers russes ont abandonné leur « général, qu'ils l'ont laissé sur une terre « étrangère à la merci de l'ennemi, et qu'il a « préféré mourir plutôt que de survivre à son « déshonneur. » Cette bizarre démonstration obtint un succès complet; car les grenadiers russes se précipitèrent vers la fosse, en tirèrent leur général, le tinrent quelque temps entre leurs bras en poussant des hurlements effroyables, et le supplièrent de les conduire sur-le-champ à l'ennemi en jurant d'escalader les sommets les plus escarpés du St.-Gothard, pour en chasser et y tuer jusqu'au dernier des Français.

73. Amilcar. Amilcar, général des Carthaginois, voyant que de nombreux détachements des Gaulois qui étaient à son service allaient successivement se rendre aux Romains et qu'on ne s'en défiait plus, il choisit les plus fidèles et les envoya, sous prétexte de se rendre, s'emparer de ceux qui vinrent les recevoir. Ce stratagème empêcha qu'on n'en reçût plus à l'avenir.

74. Desgenettes. A l'arrivée de l'armée

française en Syrie, 1799, les villes étaient infestées de la peste, maladie que la barbarie et l'ignorance rendent si funeste dans ces contrées : celui qui en est atteint se croit mort ; tout le fuit, et il expire quand des soins convenables auraient pu le rendre à la vie.

Les Français n'étaient pas non plus exempts de quelques préjugés ; à la moindre fièvre, ils se croyaient frappés mortellement de cette cruelle maladie. Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Égypte, parcourt les hôpitaux, visite chaque malade, et calme leur imagination. Il soutient que les bubons qu'ils prennent pour des symptômes de peste appartiennent à une espèce de fièvre maligne qui n'exige que des soins et des ménagements : il va jusqu'à s'inoculer, en présence des malades, la matière de ces bubons, et emploie pour se guérir les remèdes qu'il leur ordonne. Le dévouement de Desgenettes n'a pas été le moins généreux ni le moins utile à l'armée : après avoir rendu aux soldats cette tranquillité si nécessaire à la guérison, il acheva par

ses talents ce qu'il avait si heureusement entrepris; et le plus grand nombre recouvra la santé.

75. Crillon. Crillon, sommé de rendre la place de Quillebœuf, en 1592, fit aux assiégeants cette réponse éloquente et sublime : « *Crillon est dedans, et l'ennemi est* « *dehors.* »

76. Meyerfeld. Le général Meyerfeld, à qui la défense de la grande Pologne avait été confiée, se sentant trop faible pour tenir la campagne, s'était cantonné sous Posnanie avec une troupe d'environ 3,000 Suédois. Le 18 août 1704, il fut averti par un déserteur que le général Schulembourg marchait secrètement pour le surprendre à la tête de 4,000 chevaux saxons, de 2,500 fantassins de la même nation, et de 500 chevaux polonais. Dans l'instant même, il renvoie ses bagages à la ville, d'où il tire un secours de 450 hommes; fait sortir de leur camp le reste de ses troupes, leur ordonne d'y laisser leurs tentes dressées, les range en bataille, et attend l'ennemi dans cette position. A la pointe du jour, les Saxons, ayant enlevé quelques

sentinelles, allaient se jeter sur les tentes des Suédois, où ils croyaient les assommer tous endormis, lorsqu'ils les virent s'avancer en bon ordre sur eux l'épée à la main : ils s'arrêtèrent donc pour les recevoir et leur firent essuyer le feu de quelques décharges; mais ils furent bientôt enfoncés, mis en fuite et poursuivis.

77. PHILIPPE. Lorsque Philippe était à Chéronée, il fit réflexion que les soldats des Athéniens avaient beaucoup d'ardeur et fort peu d'expérience; au lieu que les troupes macédoniennes étaient endurcies au travail et exercées à de longues fatigues. Il différa en conséquence le plus qu'il put de combattre, et ce délai ayant amorti l'ardeur athénienne, il les vainquit plus aisément.

78. DECAEN. Moreau, voyant que l'ennemi concentrait ses troupes vers Salzburg, résolut de forcer le passage de la Salzach, entre cette ville et Lauffen. En conséquence, le général Decaen eut ordre de faire, le 13 décembre 1800, une forte reconnaissance sur la Salzach; mais les Français n'ayant trouvé aucun obstacle, la reconnaissance et le pas-

sage de la rivière ne fut qu'une même opération. En effet, en remontant la Salzach pour trouver un gué, on aperçut une barque sur la rive droite. Aussitôt trois chasseurs de la 14e légère se jetèrent à la nage et s'emparèrent de la barque, qui servit à l'instant même à transporter 400 hommes sur le bord opposé. Pendant que, pour détourner l'attention de l'ennemi, le général Decaen faisait faire une démonstration sur le pont de Lauffen, les 400 hommes parvenus sur la rive droite s'emparèrent d'un village, et marchant ensuite vers la tête du pont, ils attaquèrent à la baïonnette et en poussant de grands cris les Impériaux alors occupés exclusivement à répondre au feu de la rive gauche. Cette agression inopinée épouvanta tellement l'ennemi, qu'il s'enfuit en désordre, imaginant avoir affaire à des troupes supérieures, et laissant 100 prisonniers entre les mains des assaillants. On fit alors un second passage, et avant la nuit les Français se trouvèrent assez nombreux pour se maintenir sur la rive droite.

79. TARQUIN. Tarquin, voyant que sa

cavalerie ne donnait point assez vigoureusement contre les Sabins, fit ôter la bride aux chevaux, afin que ces animaux se portassent de toute leur impétuosité vers l'ennemi.

80. Condé. Le grand Condé qui, à l'époque de la bataille de Rocroy (1643), n'était encore connu que sous le nom de duc d'Enghien, fit cette harangue à ses troupes peu d'instants avant d'entamer l'action:

« Mes amis, voilà ces fiers Espagnols si « long-temps nos rivaux. Voilà des ennemis « dignes de vous. Ils ont résolu de renverser « le trône de France et de pénétrer jusqu'à la « capitale. C'est à vous de les arrêter. Nous « sommes le rempart de la patrie. J'ai fait « le serment de revenir vainqueur, et si vous « me secondez je ne serai pas parjure. Sou« venez-vous de la journée de Cérisolles. Vos « ancêtres y étaient commandés par un des « miens. Le sang de ce grand homme coule « dans mes veines : celui de ces braves soldats « coule dans les vôtres. Soyons dignes de nos « pères, et que l'Espagne vaincue par nous « reconnaisse que les Français ont dans tous

« les siècles le même courage et la même for-
« tune. »

81. Thaun. Dans le dernier siége de la citadelle de Turin, le général Thaun, commençant à manquer de munitions et d'hommes, fit, sans interruption, jeter dans cet endroit du fossé où étaient les brèches une quantité considérable de poutres et de solives des maisons ruinées par les bombes, et autres bois et fascines goudronnés. Or, les assiégeants n'ayant trouvé pendant plusieurs jours le moyen ni d'éteindre ni de franchir ce grand feu, le prince Eugène eut le temps d'arriver et de faire entrer dans la place ce secours qui lui attira tant de gloire.

82. Aristomaque. Aristomaque fit passer ses rameurs sur quelques galères des Cardiens qu'il avait prises, et les orna même des dépouilles des siennes propres. Il s'avança de cette sorte, au son des flûtes, en faisant remorquer après lui ses propres galères comme gagnées sur l'ennemi, et arriva sur le soir au port des Cardiens. Ils sortirent de la ville en grande joie, s'imaginant que leurs galères avaient remporté la victoire. Mais ils furent

détrompés à la descente des soldats d'Aristomaque qui en prirent un grand nombre.

83. Carthaginois. Les Carthaginois, jaloux de la grandeur d'Alexandre, envoyèrent, pour épier ses projets, un homme très-adroit qui feignit d'être banni et de se rendre à lui.

Une autre fois ils envoyèrent à Rome une ambassade pour le même objet.

84. Morier (1). Employé subalterne de la légation britannique auprès de la sublime Porte, J. P. Morier avait été envoyé par lord Elgin (ambassadeur anglais à Constantinople) au camp du grand-visir en Syrie, comme agent secret et pour rendre compte à cet ambassadeur des opérations de l'armée turque. Il était chargé aussi de communiquer au commodore sir Sidney Smith l'*arrière-*

(1) La note ci-dessus a été extraite presque textuellement du tome XII, page 250, des *Victoires, conquêtes*, etc., et n'a été insérée dans ce recueil que pour faire connaître que l'agent d'une nation civilisée a osé, de notre temps, couvrir de la dénomination de *ruse de guerre* le projet de destruction d'une armée entière.

pensée du ministère anglais sur le sort destiné à l'armée française, et de se concerter avec lui pour l'exécution d'une manœuvre machiavélique appelée naïvement par le même Morier *ruse de guerre.*

Quoique Morier n'ait point expliqué quelle était cette ruse de guerre, il est aisé de s'en faire une idée, en lisant un fragment du discours prononcé par M. Dondas dans la séance du 8 juillet 1800 de la chambre des communes d'Angleterre :

« *Cette armée perfide* (*l'armée d'Orient*) « *doit servir d'exemple; l'intérêt du genre* « *humain demande sa destruction,* etc. »

On peut juger, d'après cela, quel eût été le sort de l'armée d'Égypte après les capitulations du Caire et d'Alexandrie, en 1801, si le parti auquel appartenait Dondas eût encore dirigé le ministère britannique à cette même époque. La *ruse de guerre* du sieur Morier eût été sans doute mise alors en usage.

85. Hannon. Hannon, général des Carthaginois en Sicile, savait bien que 4,000 Gaulois qui étaient dans ses troupes n'atten-

daient qu'une occasion favorable pour passer au service des Romains parce qu'ils n'étaient pas payés; mais il ne voulut point les punir de peur d'exciter une sédition, et les ayant rassemblés il leur promit qu'ils ne perdraient rien à attendre. Il fit ensuite connaître, par un transfuge, au consul Horacilius l'endroit où ces Gaulois devaient aller fourrager. On y dressa une embuscade où ils furent tous tués avec une partie des Romains. C'est ainsi que par ce stratagème Hannon défit ses ennemis par l'entremise de ses ennemis.

86. Bonaparte. La bataille d'Arcole qui décida la retraite de l'armée autrichienne du général d'Alvinzy, au-delà de la Brenta, avait été excessivement meurtrière et longtemps disputée. Les troupes françaises qui avaient combattu pendant deux jours consécutifs étaient très-fatiguées. Pendant la nuit qui suivit la dernière journée, Bonaparte, parcourant tous les postes sous l'habit de simple officier, trouva une sentinelle endormie; il lui enleva avec précaution son fusil, et resta en faction à sa place. Le soldat, à son réveil, apercevant son général à ses côtés,

s'écrie : « Bonaparte ! je suis perdu. — Ras-« sure-toi, mon ami, reprit celui-ci : après « tant de fatigues il est permis à un brave « comme toi de s'endormir; mais une autre « fois choisis mieux ton temps. »

87. Hiéron. Hiéron voulant passer une rivière et en étant empêché par les ennemis, il leur opposa directement ceux d'entre ses soldats qui étaient armés de toutes pièces; et, tandis que ceux-ci tentèrent le passage à la vue des troupes ennemies, il envoya plus haut la cavalerie, et au-dessus de cette dernière les gens de trait. Les ennemis furent donc obligés de faire de grands détachements pour les opposer aux gens de trait et à la cavalerie. Par ce moyen les soldats armés de toutes pièces trouvèrent moins de résistance, et ayant passé la rivière ils mirent facilement en déroute le peu de troupes qui étaient restées pour leur disputer le passage. Aussitôt Hiéron fit lever l'étendard pour faire connaître son avantage aux gens de trait et à la cavalerie. Ils revinrent donc à leur premier poste, et, à la faveur des premiers qui occupaient l'autre bord et arrêtaient les efforts

des ennemis, ils passèrent eux-mêmes la rivière.

88. Orléans. M. le duc d'Orléans fit déserter, en 1708, quelques soldats du côté de Tortose. Ces hommes demandèrent aux ennemis des passe-ports pour aller servir dans les régiments stationnés aux environs de Lérida; et revenant ensuite par là dans notre pays, ils firent connaître ce qui se passait sur presque toute la frontière de Catalogne.

89. Anglais. A la journée du 21 mars 1801, en Égypte, le général Roize, à la tête de sa cavalerie, après avoir reçu l'ordre de charger les Anglais, voyant sa première ligne repoussée, s'avança avec la seconde et pénétra jusque dans le camp de la seconde ligne anglaise. Déja les Anglais étaient dans une telle épouvante, qu'ils se jetaient ventre à terre et rampaient jusqu'à leurs tentes pour y chercher un refuge; mais alors un obstacle imprévu arrêta le terrible élan des cavaliers français, et causa leur perte au moment où ils poussaient déja des cris de victoire. Les Anglais avaient en effet creusé des trous-de-loup dans leur camp et l'avaient parsemé de

chausses-trapes ; les cordages et les piquets des tentes étaient en outre croisés entre eux : les chevaux, lancés avec impétuosité, devaient s'abattre dans ces trous ou s'embarrasser dans ces piquets et dans ces cordes. Aussi le général Roize, parvenu sur un terrain si difficile, et perdant tout espoir de s'en tirer, mit pied à terre, se battit en lion, et fut tué ainsi que ses vaillants cavaliers qui ne l'avaient pas quitté.

90. Philippe-Auguste. Philippe-Auguste, se trouvant à la tête de 50,000 Français, rencontra, le 25 juillet 1214, l'armée d'Othon IV, forte de 150,000 hommes, dans la plaine de Bouvines, à peu de distance de Lille. Ce monarque, après avoir fait dire la messe, dépose sa couronne et son sceptre sur l'autel et dit à haute voix : « Seigneurs fran-« çais, et vous valeureux soldats, qui êtes « prêts à exposer votre vie pour la défense « de cette couronne, si vous jugez qu'il y ait « parmi vous quelqu'un qui en soit plus « digne que moi, je la lui cède volontiers, « pourvu que vous vous disposiez à la con-« server entière et à ne pas la laisser démem-

« brer par ces excommuniés. » « Vive Philippe ! « vive le roi Auguste ! » s'écrie toute l'assemblée, « qu'il règne à jamais ! Nous lui conser« verons la couronne aux dépens de nos « jours. » On sait que cette bataille fut gagnée par les Français.

91. César. César ayant remarqué que les Allemands investis se défendaient vaillamment, leur fit donner passage, et les chargea dans leur fuite.

92. Mier. Le 6 juillet 1800, le comte Mier, fameux partisan autrichien, tenta sur Donwerth un coup de main qui réussit pleinement ; il se mit en marche avec un bataillon d'infanterie légère et deux divisions de hulans, dans la nuit, et surprit la ville en plein jour. Il fit d'abord paraître sur les hauteurs opposées à celles du Schellemberg la moitié de sa cavalerie, garda l'autre en réserve et lança l'infanterie avec tant de rapidité et de succès, qu'elle brisa les portes et pénétra dans la ville. Trois compagnies de la 103e demi-brigade et une compagnie de sapeurs tentèrent vainement de se défendre ; sabrés et poursuivis, les Français furent faits

prisonniers avec leurs officiers et le commandant de la place; le dépôt, les bagages, la boulangerie, tout fut détruit, et les redoutes de Schellemberg furent rasées par deux mille paysans qui avaient été réunis pour les élever.

93. BERNADOTTE. Un corps de 20,000 hommes commandé par le général Bernadotte fut détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse pour aller renforcer l'armée d'Italie à l'ouverture de la fameuse campagne de 1796. Déja il avait franchi les Alpes et était arrivé à Milan. Au départ de cette ville, un régiment, sous le prétexte que la solde était arriérée, refusa de marcher, et son exemple répandit la sédition dans une partie de la division du général Bernadotte. Le colonel ne peut se faire obéir. Il ordonne aux officiers et aux sous-officiers de partir avec leurs drapeaux; mais les soldats restèrent immobiles. Bernadotte, averti de cet événement, court à eux; ils reconnaissent sa voix : il commande en avant; le régiment obéit; à peu de distance il hésite de nouveau et s'arrête tout-à-coup. Bernadotte court à la compagnie des grenadiers, tire son sabre, et, sai-

sissant l'homme du premier rang : « Marche, « lui dit-il, ou je te tue. » Il se tourne vers le reste du régiment : « Malheureux, je ne « vous aurai pas amenés de si loin pour être « le témoin de votre déshonneur; il faut ici « m'obéir ou m'assassiner. Mais vous ne frap- « perez pas le général à qui vos vies appar- « tiennent. Avez-vous oublié que sans lui « vous auriez cessé d'être, ou qu'esclaves d'un « roi notre ennemi, vos mains victorieuses « dessécheraient les marais de la Hongrie? « Vous-mêmes, livrez-moi les chefs de la sé- « dition, ou je vous fais décimer. » Tout le monde se tut; mais le repentir se faisait lire sur les visages. On joint les drapeaux. Bernadotte commande aux capitaines de désigner les coupables; on les fait sortir des rangs; on les livre à une garde composée de leurs camarades. *En avant!* crie leur général; tout le régiment obéit sans murmurer. Bernadotte montre ici ce que peut la présence d'esprit dans les mouvements séditieux.

94. César. Pendant que César et Pompée étaient en Thessalie, César, qui était dans l'abondance de toutes choses, évitait de com-

battre; au lieu que Pompée était impatient d'en venir aux mains. Pour exciter davantage les ennemis à se déterminer au combat, César fit semblant de décamper comme pour aller aux vivres, et mit ses troupes en marche. Celles de Pompée, prenant cela pour une fuite, méprisèrent l'armée de César, et forcèrent Pompée à les mener au combat. Quand César les vit en mouvement, il les attira dans une plaine, où il donna une bataille fameuse qui eut pour lui le plus heureux succès.

95. Cortez. Entré dans le Mexique à la tête de 5 ou 600 hommes et quelques chevaux, Fernand Cortez prit la résolution d'en faire la conquête et en vint à bout. Mais, pour ôter toute espérance de retraite à ses soldats, et les réduire par-là à se battre jusqu'à vaincre ou mourir, il fit mettre le feu à sa petite flotte, et alla conquérir le pays.

96. Dejean. Quelques jours suffisent au chef de bataillon Dejean, commandant du génie, pour amener à leur point de perfectionnement tous les ouvrages entrepris autour de Nieuport. Après qu'on eut d'abord recon-

nu cette place sur tous les points, il fut décidé que l'attaque principale aurait lieu sur le front à l'ouest, entre l'inondation de Virevont et celle de Oost-Dunkerque. Mais, pour tromper l'assiégé, il avait ensuite été convenu que l'on feindrait deux autres attaques : l'une sur le front de Lombazide, et l'autre sur le fort Virevont et les postes environnants. Or, c'est la fausse attaque dirigée contre ce dernier fort qui contribua surtout à la prise de Nieuport, arrivée le 19 juillet 1794.

97. Q. Fabius Maximus. Dans la guerre de Toscane, Q. *Fabius* Maximus chargea son frère de la reconnaissance d'une forêt. Celui-ci, sachant la langue du pays, et ayant pris le costume toscan, s'acquitta si bien de cette commission, que non-seulement il exécuta ce qu'on lui avait ordonné, mais il fit encore entrer quelques villes dans l'alliance des Romains.

98. Moreau. Dans l'énumération des avantages remportés, l'éloquence du général Moreau était douce et persuasive; il distribuait les éloges et s'écartait modestement du

partage. La paix venait toujours tempérer le ton guerrier de ses discours. Voici comme, en 1800, il annonçait l'armistice de Steyer :

« Soldats, après vingt jours dont aucun « n'a été perdu pour la gloire, vous avez « franchi Lenns, l'un des derniers boulevards « de l'Autriche. L'armée ennemie s'est retirée « en désordre vers sa capitale, hors d'état de « pouvoir la protéger. C'est alors que le prince « Charles m'a annoncé que l'empereur était « résolu de conclure la paix, et m'a demandé « un armistice. Au mot de paix, cet objet de « tous vos efforts, ce but de toutes vos vic- « toires, j'ai cru devoir arrêter vos progrès et « donner à l'Europe une nouvelle preuve de « la modération de la république française.

« Soldats, nous ne devons pas craindre « que cette suspension d'armes trompe notre « attente. Le prince Charles prend de nou- « veau aujourd'hui le commandement de l'ar- « mée autrichienne. C'est un guerrier digne « d'estime ; il ne peut voir qu'avec horreur « couler le sang des braves. Si cependant, « ce qui n'est nullement vraisemblable, l'An- « gleterre parvenait encore à étouffer la voix

« de la prudence et de la saine politique, « vous reprendrez encore les armes; et sourds « désormais à toute proposition d'accommo- « dement, vous porterez des coups mortels à « des ennemis qu'on ne pourrait désarmer « qu'en les exterminant. Les avantages que « vous assureraient alors les conditions de « l'armistice feraient plus que vous indemni- « ser de la perte de quelques jours d'oisiveté.

« Soldats, vos généraux veulent vous lais- « ser reposer dans ces mêmes pays que vous « avez conquis par votre courage. Ayez tou- « jours devant les yeux l'amour de la disci- « pline et le respect des propriétés. Ainsi, « couverts de toutes les sortes de gloire, vous « retournerez dans le sein de la France, après « avoir tant contribué à affermir son bon- « heur. »

99. Ischolaus. Assiégé par les Athéniens, Ischolaüs ayant été informé qu'une partie des gardes devait le trahir, fit pendant la nuit la ronde de tous les postes, et joignit à chaque sentinelle un homme de ceux dont il avait à se méfier. Par cet expédient il évita, sans bruit, le péril dont il était menacé.

100. C. Lélius. C. Lélius étant allé, de la part de Scipion, reconnaître le camp de Siphax, sous prétexte d'une ambassade, mena avec lui plusieurs officiers de l'armée, comme s'ils eussent été ses domestiques; et l'un d'eux ayant été reconnu, il lui donna des coups de bâton devant tout le monde pour faire croire que ce n'était qu'un valet.

101. Escheref. Escheref, général des Ghilans, ayant eu avis que Thamas-Schah avait envoyé à sa poursuite un corps de 15,000 hommes, et ne se trouvant pas assez fort pour attendre ces troupes et les combattre, eut recours à un stratagème qui lui réussit. Il se saisit donc d'une espèce de défilé entre deux chaînes de montagnes où il pouvait à peine passer trois hommes de front; il mit ses troupes en embuscade dans différents postes qui lui étaient connus, et fit enfin répandre, sur les chemins, les effets qu'il avait emportés d'Ispahan, avec ordre à ses soldats d'attaquer les troupes de Thamas-Schah lorsqu'il leur ferait un certain signal. A peine les 15,000 hommes qui poursuivaient Escheref eurent-ils aperçu toutes ces richesses

répandues sur les chemins, qu'ils se persuadèrent qu'Escheref les avait abandonnées pour fuir avec plus de facilité. Mais tandis qu'ils étaient occupés à ramasser et à se partager ce butin, Escheref vint fondre sur eux avec tous les Ghilans sortis à la fois de leurs différents postes; et la victoire fut si complète qu'il ne resta pas un seul Persan pour porter à Thamas-Schah la nouvelle de cette défaite.

102. Laurent. Dès que le chef de bataillon du génie, Poitevin, eut été chargé de la direction des travaux du siége de Venloo, en 1794, sous le commandement du général Laurent, il fut décidé qu'on attaquerait la place sur les fronts de la haute et de la basse Meuse, et qu'on tenterait de prendre de vive force le fort St.-Michel pour lier ces deux attaques. En raison du petit nombre de ses troupes, le général Laurent resserra l'investissement par plusieurs coupures et logements avancés. Ce moyen procurait le double avantage de diminuer les gardes de l'investissement, et de tromper l'ennemi sur le lieu de l'ouverture de la tranchée, en l'inquiétant

sur tous les points. Le 20 octobre, la tranchée fut ouverte sur le front de la haute Meuse. Mais, pour dérober le travail de la nuit à l'ennemi, on fit sur le fort St.-Michel une fausse attaque qui eut tout le succès qu'on en avait attendu.

103. DIODORE. Lorsque Diodore était en garnison à Amphipolis, il eut quelque sujet de craindre que 2000 Thraces qu'il avait parmi ses troupes ne pillassent la ville. Voulant donc s'en débarrasser, il feignit qu'il était abordé la nuit précédente, sur la côte, des vaisseaux ennemis, et il les mit dehors sous ce prétexte; mais, sitôt qu'ils furent sortis, il ferma les portes et ne voulut plus les recevoir.

104. BESSIÈRES. Le chef de brigade Bessières, commandant les grenadiers et chasseurs de la garde consulaire, aperçut, en chargeant l'ennemi à Marengo, un malheureux cavalier autrichien qui, renversé à terre, lui tendait ses mains suppliantes pour qu'il ne le foulât pas aux pieds : « Mes amis, crie Bes- « sières à ses cavaliers, ouvrez vos rangs, « épargnons ce malheureux. »

105. Mnassipidas. N'ayant que peu de troupes à opposer aux ennemis qui s'étaient approchés de lui pendant la nuit, Mnassipidas ordonna à son infanterie légère et aux trompettes de gagner la queue des ennemis à la faveur des ténèbres, d'y sonner la charge et de se retirer ensuite. L'armée ennemie, se croyant enveloppée, se retira à la hâte.

106. Strozi. Le marquis de Marignan, général des troupes du duc de Florence, faisait, en 1555, le blocus de la ville de Sienne, une des grandes et belles villes de l'Italie. Henri II, roi de France, avait dans cette place Pierre Strozi, général de ses troupes dans le pays siennois, qui tantôt en sortait pour faire des courses, et tantôt y rentrait pour y introduire des vivres, persuadé que l'unique moyen qui restait aux ennemis de la prendre était de l'affamer. Mais comme le séjour qu'il faisait lui-même dans la ville et dans les environs en diminuait beaucoup les magasins, il résolut de s'en éloigner et d'aller attaquer quelque place du duc de Florence, pour attirer le marquis de Marignan de ce côté, et l'obliger par cette diversion à aban-

donner le blocus de Sienne. La chose lui réussit; car le marquis de Marignan ayant reçu ordre de le suivre, il ne resta plus devant Sienne que peu de troupes dans un fort qu'il avait fait construire auprès de la porte Camiola.

107. Pérignon. Quand le général Pérignon se présenta, en 1794, devant Figuières, il n'ignorait pas que la garnison était composée des débris épars de l'armée vaincue, et que l'insubordination des troupes était telle, que souvent elles refusaient de faire le service. Il ne désespéra donc point de s'emparer avec 15,000 hommes d'une place que dans toute autre circonstance il n'aurait pas prise avec une armée de 50,000. Dès son arrivée devant Figuières, il avait tourné contre elle les batteries enlevées aux Espagnols. En même temps il faisait une sommation impérative au gouverneur André Torris qui, épouvanté, lui fit demander le temps nécessaire pour recevoir la réponse du général en chef espagnol. Pérignon, dans la crainte de voir affaiblir la terreur qu'il savait avoir inspirée, refuse nettement cette permission,

et fait même informer le gouverneur qu'il ait à se décider promptement, attendu que ses troupes demandent avec impatience le signal d'une attaque générale. Le faible Torris, qui ne s'aperçoit pas combien peu les Français étaient dans le cas de soutenir ce ton d'arrogance, consent à capituler le 27 novembre; et cette prise étonna les vainqueurs eux-mêmes quand ils virent quels puissants moyens de défense avaient entre les mains les vaincus.

C'est ainsi qu'une ruse mit alors Figuières au pouvoir des Français, et qu'une misérable trahison rendit, en avril 1811, cette forteresse aux Espagnols.

108. KLÉBER. Le général Kléber étant employé dans la Vendée marcha sur Tiffange avec 4,000 hommes et quatre canons, sans s'informer des forces de l'ennemi; il le découvre au nombre de 25 à 30,000 hommes placés sur des hauteurs garnies d'une artillerie formidable. Il les attaque et les ébranle; mais leur nombre s'étend et se déborde sur ses deux ailes : si les Vendéens, déja maîtres de ses canons, passent un ravin qui les sépare

de notre petite armée, la retraite est impossible. C'est dans ce moment critique que Kléber appelle le lieutenant-colonel Shouadin, officier d'un courage éprouvé : « Prends, « lui dit-il, une compagnie de grenadiers, « arrête l'ennemi devant ce ravin : tu te feras « tuer, et tu sauveras tes camarades. — Oui, « mon général », répond l'officier avec une soumission héroïque. Tous périrent. Ce dévouement, qui rappelle celui des 300 Spartiates, suspendit la marche des Vendéens, et Kléber ramena à Nantes ses soldats aguerris.

109. Sylla. Pendant la bataille contre Archélaüs, lieutenant de Mithridate, Sylla, voyant ses soldats plier, tira son épée, et, courant aux premiers rangs : « Si l'on vous « demande, s'écria-t-il, où est votre général, « dites que vous l'avez laissé combattant dans « les plaines de la Béotie. » Ses gens honteux retournèrent au combat.

110. Assas (d'). En 1760, les maréchaux de Rochambeau et de Castries avaient envoyé le chevalier d'Assas à la découverte pendant la nuit qui précéda la bataille de Clostercamp. Cet officier marchait en avant ; sa troupe

tomba dans une embuscade de grenadiers ennemis qui, lui mettant la baïonnette sur la poitrine, le menacèrent de le percer s'il faisait le moindre bruit. D'Assas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix et s'écrie : « A moi! Auvergne, ce sont les en-« nemis. » Il tombe aussitôt percé de coups, victime du plus généreux dévouement.

111. AGÉSILAS. Dans un combat qu'Agésilas donna aux Béotiens, il fut incertain de quel côté était l'avantage, et la nuit sépara les combattants, sans que la victoire se fût déclarée. A minuit, Agésilas chargea des hommes affidés de couvrir de terre tous les Spartiates morts qu'ils pourraient reconnaître. Lorsqu'il fut jour, les Béotiens ayant vu la terre couverte de leurs morts et très-peu de Spartiates, se persuadèrent que les Lacédémoniens avaient eu la victoire, et ils perdirent courage.

112. LANUTSON. Charles Lanutson, grand-maréchal de Suède, et qui en fut ensuite roi sous le nom de Charles VIII, voulant connaître la disposition du camp de Christiern Nilson, son ennemi, lui écrivit une lettre sous

prétexte de traiter de la paix, mais uniquement pour que celui qui la porterait remarquât comment les troupes étaient distribuées dans le camp. La commission fut si bien faite, qu'au retour de l'envoyé, Charles détacha un parti qui alla droit au quartier de Nilson et le fit prisonnier.

113. Antigone. Antigone, roi de Macédoine, voyant les Étoliens qu'il assiégeait, résolus à périr par une sortie généreuse, plutôt que de mourir de faim, ou de se rendre, leur donna moyen de se retirer; puis, les chargeant dans leur retraite, il les défit.

114. Cortez. En abordant au Mexique, 1519, Fernand Cortez prévit les difficultés qu'allait lui offrir la conquête d'un peuple nombreux, qui n'était point entièrement étranger à l'art de la guerre et à la civilisation. Il cherche à affermir le courage de ses soldats par l'amour de la gloire et celui des richesses. « Voilà, mes amis, leur dit-il, ce « que nous cherchons, de grands périls et de « grandes richesses : celles-ci établissent la « fortune, et les autres la réputation ! »

115. SCYTHES. Sur le point de donner bataille aux Triballes, les Scythes ordonnèrent aux laboureurs et à ceux qui avaient soin des chevaux, quand ils les verraient aux mains avec les ennemis, de se faire voir de bien loin avec une nombreuse quantité de ces animaux qu'ils pousseraient ensuite devant eux. Ces ordres ayant été exécutés, et les Triballes voyant de loin et tant de chevaux et une poussière prodigieuse qui s'élevait, crurent que les hauts Scythes venaient au secours des autres; ils furent ainsi saisis de crainte et prirent la fuite.

116. MONTROSE. A la bataille d'Aberdon, le général Montrose, se trouvant beaucoup plus faible que les ennemis, usa de ruse et d'artifice pour suppléer à sa faiblesse. Il fortifia donc une de ses ailes de tout ce qu'il avait de braves et de vigoureux dans sa petite armée, et refusa l'autre à son ennemi en rétrogradant. Or, pendant que celui-ci s'avançait pour le joindre, il se trouvait tout d'un coup à son aile attaquée. Cette ruse est d'autant plus admirable qn'on ne saurait la parer.

117. LÉLIUS. C. Lélius, que Scipion avait

envoyé, à l'aide d'une fausse ambassade, reconnaître le camp de Siphax, fit lâcher un cheval, afin d'avoir l'occasion de pénétrer partout sous prétexte de le reprendre.

118. MONNIER. En 1797, des hordes d'insurgés s'organisaient de toutes parts à la suite des revers éprouvés chaque jour par les armées françaises. Voyant donc que les forces de ces insurgés et de leurs soutiens occupaient un espace trop étendu pour qu'on pût espérer de les combattre en masse et de frapper un coup décisif, le général Monnier résolut de concentrer son petit corps d'armée dans Ancône et aux environs, afin d'engager l'ennemi à venir l'attaquer dans cette position. Cette ruse réussit au gré du général. Car les colonnes françaises avaient à peine opéré leur mouvement rétrograde que l'ennemi se présenta en force. Mais il fut alors attaqué, repoussé, battu et obligé de fuir en désordre.

119. LAUTREC. Dans la bataille de la Bicoque, M. de Lautrec, général des troupes de France, voulut introduire par ruse un de ses escadrons dans la ligne des ennemis,

afin que cet escadron attaquât en queue ou en flanc les troupes d'Espagne et du pape.

Pour y réussir, au lieu d'une croix blanche qui était la marque des Français, il ordonna à tous les soldats de cet escadron de mettre une croix rouge, qui était la marque des Espagnols.

Il est vrai qu'il ne tira aucun avantage de ce stratagème, parce que Prosper Colonne, en ayant eu connaissance, donna ordre à toutes ses troupes de porter en ce jour, au lieu d'une croix rouge, une poignée d'épis ou d'herbe, et il fit avertir toute l'armée que ceux qui avaient une croix rouge étaient ennemis.

120. Bonaparte. Voici la proclamation que Bonaparte adressait aux Égyptiens en 1798. Elle est doublement remarquable et par la témérité des pensées, et par le charlatanisme qu'elle respire : elle était d'ailleurs calculée dans toutes ses parties pour agir fortement sur ces esprits fanatiques. Il y a lieu de déplorer les injures qu'elle contient contre la religion; mais comme elle ne peut en être atteinte, nous rapporterons fidèle-

ment cette pièce, ne fût-ce que pour mieux faire ressortir le caractère de Bonaparte, dont l'ambition était prête à épouser tous les cultes :

« Depuis long-temps les beys qui gouver-« nent l'Égypte insultent à la nation française « et couvrent les négociants d'avanies; l'heure « de leur châtiment est arrivée.

« Depuis long-temps ce ramassis d'esclaves, « achetés dans le Caucase ou dans la Géorgie, « tyrannise la plus belle partie du monde; « mais Dieu, de qui tout dépend, a ordonné « que leur empire finît.

« Peuples de l'Égypte, on vous dira que « je viens pour détruire votre religion, ne « croyez pas; répondez que je viens restituer « vos droits, *punir les usurpateurs*, et que je « respecte plus que les Mameluks, Dieu, son « prophète et le koran.

« Dites-leur que tous les hommes sont « égaux devant Dieu : la sagesse, les talents « et les vertus mettent seuls de la différence « entre eux.

« Or, quelle sagesse, quels talents, quelles « vertus distinguent les Mameluks pour qu'ils

« aient exclusivement tout ce qui rend la vie « aimable et douce ?

« Y a-t-il une belle terre ? elle appartient « aux Mameluks. Y a-t-il une belle esclave, « un beau cheval, une belle maison ? tout cela « appartient aux Mameluks.

« Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils mon- « trent le bail que Dieu leur en a fait. Mais « Dieu est juste et miséricordieux pour le « peuple ; tous les Égyptiens sont appelés à « gérer toutes les places ; que les plus sages, « les plus instruits, les plus vertueux gou- « vernent, et le peuple sera heureux.

« Il y avait jadis de grandes villes parmi « vous, de grands canaux, un grand com- « merce : qui a tout détruit, si ce n'est l'ava- « rice, les injustices et la tyrannie des Mame- « luks ?

« Cadis, cheiks, imans, chorbadgys, dites « au peuple que nous sommes aussi de vrais « Musulmans. *N'est-ce pas nous qui avons « détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire « la guerre aux Mameluks ?* N'est-ce pas nous « qui avons été, dans tous les temps, les amis « du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse

« ses desseins !) et l'ennemi de ses ennemis ? « Les Mameluks, au contraire, ne sont-ils « pas toujours révoltés contre l'autorité du « Grand-Seigneur qu'ils méconnaissent en- « core ? Ils ne font que leurs caprices.

« Trois fois heureux ceux qui seront avec « nous ! Ils prospéreront dans leur fortune et « leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! « ils auront le temps de nous connaître, et « ils se rangeront avec nous.

« Mais malheur, trois fois malheur à ceux « qui s'armeront pour les Mameluks et com- « battront contre nous ! il n'y aura pas d'es- « pérance pour eux ; ils périront. »

121. Iphicrate. Les habitants d'une ville surprise la nuit par Iphicrate s'enfuirent dans la place publique et s'y assemblèrent en grand nombre. Alors le vainqueur commanda qu'on ouvrît les portes et qu'on laissât sortir ceux qui le voudraient. Il s'assurait ainsi, sans trouble ni danger, la possession de cette place.

122. Guise. Lorsque l'empereur Charles-Quint assiégeait Metz, en 1553, le gouverneur (le duc de Guise) fit adroitement tom-

ber entre les mains de S. M. I. une lettre qu'il feignait d'écrire au roi très-chrétien, ou au général de son armée, pour l'avertir de n'être point en peine sur ce siége, parce que l'empereur attaquait la place par un front où la muraille présentait le plus de solidité et où il avait déja fait achever une bonne coupure. Cet artifice trompa Charles V, qui changea ses batteries contre un autre front d'une meilleure défense que le premier, et, ayant ainsi perdu le temps, il fut enfin obligé de lever le siége.

123. Romains. Les Romains assiégés par les Gaulois dans le Capitole, et quoique pressés de la faim, jetèrent du pain par-dessus les murailles, pour faire croire aux assiégeants qu'ils étaient loin d'en manquer.

Les Athéniens firent la même chose lorsqu'ils étaient assiégés par les Lacédémoniens.

124. Bayard. Le chevalier Bayard, sommé, en 1521, par les Impériaux, de rendre la place de Mézières, fit au parlementaire une réponse où respire l'honneur français dans toute sa pureté; la voici : « Dites à ceux « qui vous envoient qu'avant d'abandonner « une place que le roi mon maître a bien

« voulu confier à ma foi, j'aurai fait des corps « de ses ennemis entassés le seul pont par où « il me soit permis d'en sortir. »

125. PYRRHUS. Pyrrhus, avant d'en venir à la guerre avec ses ennemis, estimait qu'il fallait tout employer pour les gagner: crainte, présents, plaisirs, commisération, justice, lois, tout doit être mis en œuvre.

126. LUXEMBOURG. Le maréchal de Luxembourg savait tout ce qui se passait dans l'armée ennemie, parce qu'il avait gagné le secrétaire du prince qui la commandait.

127. AGÉSILAS. Les Thébains, enfermés de toutes parts, se battaient plus par désespoir que par résolution : *Agésilas*, qui s'en aperçut, leur livra d'abord passage; mais il les poursuivit ensuite, et les défit.

128. CHAMPIONNET. Lorsque, par la révolution éclatée à Naples, après l'armistice de Capoue, le général Mack se vit contraint, pour sauver sa vie, de se réfugier dans les bras de ses ennemis (dans l'armée française), il arriva éperdu auprès du général Championnet, et lui présenta son épée. « Général, lui « dit Championnet, gardez votre épée; mon

« gouvernement me défend d'accepter des « présents de fabrique anglaise. »

129. PHILIPPE. Comme les Béotiens gardaient soigneusement les passages les plus difficiles de leurs frontières, et entr'autres la gorge étroite d'une montagne, Philippe se garda bien de les y attaquer; mais il porta le feu dans le plat pays, et ravagea les villes. Les Béotiens descendirent alors de leurs montagnes pour venir au secours de leurs villes; et Philippe fit passer son armée par la montagne qui venait d'être abandonnée par les ennemis.

130. CROIX. En 1707, lorsqu'il bombardait Cologne, M. de La Croix fit croire qu'il avait plus de vingt-cinq escadrons avec le seul régiment de Pot dragons, parce qu'il avait fait mettre ses gens sur dix de hauteur, et avait donné à chacun une perche avec un mouchoir au bout.

131. BAUDRIER. A un combat livré aux Espagnols, Baudrier, soldat au 28[e] régiment, voyant que l'ennemi prenait la fuite, s'écrie : *Je vais leur couper la retraite.* Puis il s'élance dans le Tech, le passe à la nage,

et s'embusque derrière des roseaux. Les Espagnols passent auprès de lui; il les poursuit, les atteint; il désarme l'un, étend l'autre à ses pieds d'un coup de baïonnette, et d'un coup de fusil met le troisième hors de combat : mais le plus extraordinaire, c'est que, le sabre au poing, il repasse le Tech, en forçant son prisonnier à le suivre à la nage.

132. Franceschi. Le premier consul avait chargé le chef d'escadron Franceschi, aide-de-camp du général Soult, de dépêches pour le général Masséna, enfermé dans Gènes, qui était étroitement bloquée. Chaque jour les officiers qui cherchaient à pénétrer dans la place tombaient entre les mains des Anglais; cependant les dépêches dont Franceschi était porteur étaient de la plus haute importance; aussi son courage surmonta-t-il tous les obstacles.

Dans un frêle bateau, avec trois rameurs et à la faveur de la nuit, il était parvenu jusqu'à la chaîne des postes anglais, après avoir traversé la croisière et passé sous la poupe de l'amiral. Le jour paraît; au milieu

de la rade, encore à plus d'une lieue du rivage, sous le feu croisé des bateaux, l'un de ses rameurs est blessé. Alors, prêt à tomber entre les mains des ennemis, Franceschi attache ses dépêches sur sa tête, se dépouille, ordonne aux matelots de faire un dernier effort pour ramer dans une direction contraire, et se jette à la mer; mais, un instant après, s'apercevant qu'il a laissé ses armes, il retourne au bateau, prend son sabre, le serre dans ses dents, nage long-temps, et, presque épuisé, il aborde au pied du môle et porte au général Masséna les dépêches du premier consul, qu'il avait laissé au pied du mont Saint-Bernard.

133. Athéniens. Les *Athéniens* portèrent la guerre dans la Laconie pour forcer les Lacédémoniens d'abandonner Décelie, place du territoire d'Athènes que ces derniers venaient de fortifier.

134. Louis xii. En 1509, Louis XII veut marcher aux Vénitiens, et les combattre à Aignadel. On lui représente que les ennemis se sont emparés du seul poste qu'il pouvait occuper. « Où camperez-vous, Sire? » lui

demande un grand de sa cour. « Sur leur « ventre, » répond le roi.

135. Diognète. L'Athénien Diognète, dans l'intention de prendre une ville, mit à terre, pendant la nuit, des troupes dont il forma une embuscade; et, au point du jour, il s'avança à découvert avec sa flotte. Les habitants étant alors sortis pour s'opposer à sa descente, ceux de l'embuscade attaquèrent la ville et s'en rendirent maîtres, tandis que Diognète, de son côté, effectua sa descente, malgré tous les efforts des habitants, qu'il contraignit à se soumettre.

136. Mathilde. Étienne de Blois, roi d'Angleterre, ayant, en 1159, investi le château d'Arondel, le pressa si vivement qu'il l'eût emporté, si l'impératrice Mathilde, qui s'était renfermée dans ce château, n'eût usé d'artifice, en lui faisant dire, par de faux amis, qu'il assiégeait inutilement une place aussi bien pourvue de toutes sortes de munitions; que cette place était forte par son assiette, et bien défendue par une nombreuse garnison. Le roi se retira donc, après avoir trop légèrement ajouté foi aux discours de

ses amis trompeurs. Alors Mathilde, profitant de sa retraite, sortit secrètement d'Arondel, où il s'en était peu fallu qu'elle et les siens n'eussent été affamés, et s'en alla rejoindre le comte de Glocester, son frère, qui, étant sorti de son vaisseau avec vingt-quatre cavaliers seulement, avait déja un bon corps de troupes, et s'était emparé de Bristol.

137. DULONG. A la bataille d'Austerlitz, qui eut lieu en 1805, le 15ᵉ régiment léger, après avoir fait des prodiges de valeur, avait été forcé à faire un mouvement rétrograde; mais, comme il le faisait avec trop de précipitation pour se reformer et arrêter les progrès de l'ennemi, Dulong, qui commandait alors ce régiment, saisissant l'aigle du 2ᵉ bataillon, s'écrie tout-à-coup : « Soldats, je « m'arrête ici; voyons si vous abandonnerez « votre étendard et votre chef. » Cette noble apostrophe arrête une partie des fuyards. Le 2ᵉ bataillon fait face en tête, et fut bientôt imité par le 1ᵉʳ. Les Russes furent contenus, et bientôt après repoussés.

138. ROMAINS. Les Romains qui survécurent à la défaite de Varus, ayant été as-

siégés par les Allemands, conduisirent quelques prisonniers dans leurs magasins pour leur montrer qu'ils ne manquaient pas de blé, et qu'ils ne seraient jamais pris par famine; puis ils les renvoyèrent.

139. Fabius. (Quintus-Fabius *Cunctator*, dictateur.) « Soldats, l'espace étroit où nous « sommes resserrés ne nous laisse d'autre is- « sue que celle que nous ouvrira la victoire. « Notre camp, suffisamment garanti par ses « retranchements, n'est plus tenable par le « défaut de subsistances. Tout le pays cir- « convoisin, d'où nous pouvions tirer nos « approvisionnements, s'est déclaré contre « nous; et, quand nous aurions encore pour « nous les hommes, il nous serait impossible « de lutter plus long-temps contre le désa- « vantage des lieux. Je ne veux donc plus « abuser, en vous laissant ici un camp, où « vous vous flattiez, comme ces jours der- « niers, de trouver une retraite dans le cas « où vous n'auriez pas consommé votre vic- « toire. Il faut que nos retranchements doi- « vent notre sûreté à nos armes, et non pas « nos armes à nos retranchements. Qu'ils se

« ménagent un camp et qu'ils s'y retirent, « ceux qui ont à cœur de prolonger la guerre. « Pour nous, il faut nous interdire toute au-« tre ressource que la victoire. Allons, sol-« dats, marchons à l'ennemi. J'ai donné ordre « qu'à l'instant où vous aurez franchi vos « palissades, on mette le feu à vos tentes. « Vous aurez le butin de tous les peuples ré-« voltés, pour compenser avec usure les pertes « que vous aurez essuyées. »

140. Thémistocle. Thémistocle tenait Salamine bloquée par mer. Les Grecs étaient d'avis de se retirer, et Thémistocle voulait que le combat se donnât dans un lieu où la mer était fort resserrée. Comme on ne se rendait pas à ses avis, il envoya secrètement dire, comme en confidence, au roi de Perse que les Grecs se disposaient à prendre la fuite, et que l'occasion était favorable pour attaquer leur flotte. Le roi le crut légèrement et vint attaquer les Grecs dans le détroit. Alors les Grecs, contraints par la disposition du lieu de tenir leurs galères serrées entre elles, durent, malgré eux, la victoire à la sagesse de leur général.

141. Pescara. Le marquis de Pescara, général de l'infanterie d'Espagne, fit courir le bruit dans son armée que les Français venaient avec la résolution de ne point faire de quartier à la bataille de Pavie. Ce qui irrita extrêmement les Espagnols, et contribua à leur faire gagner la bataille.

142. Thémistocle. Thémistocle, après la victoire de Salamine, défendit qu'on ne rompît le pont de bateaux que Xercès avait fait construire sur l'Hellespont, en disant qu'il était plus avantageux de le chasser de l'Europe que de l'y retenir. Il l'avertit même de se retirer promptement, comme s'il eût été son ami.

143. Feisthamel. En 1813, un jeune officier, nommé Feisthamel, déguisé en paysan, et bravant tous les dangers d'un long voyage à travers un pays couvert de troupes ennemies, vint, des frontières de la Bohême en France, apporter à Napoléon la nouvelle de la violation de la capitulation de Dresde par les alliés.

144. Turenne. Turenne remporte, en 1658, une victoire complète sur les Espa-

gnols aux Dunes; le soir même de la bataille il écrit à sa femme : « Les ennemis sont venus « à nous : ils ont été battus; Dieu en soit loué. « J'ai un peu fatigué toute la journée : je vous « donne le bon soir, et je vais me coucher. »

145. César. César se retirait avec son armée par un chemin fort étroit; il avait à sa gauche un marais, la mer à sa droite, et les ennemis en queue. Il résistait à tout par de fréquentes incursions et se présentait souvent en face. Mais la flotte de Pompée qui le côtoyait l'incommodait beaucoup en tirant sur ses troupes. Afin donc de rendre inutiles tous les traits qu'on lançait du côté de la mer, il ordonna à ses soldats de passer leur bouclier de la main gauche à la main droite; et par ce moyen ils se trouvèrent à couvert du côté de la flotte ennemie.

146. Philippes. M. Philippes, brigadier des gardes du roi, de la compagnie de Luxembourg, en 1691, se mêla dans un jour de fourrage avec les ennemis, pour visiter leur camp et pour mieux reconnaître leurs forces. Il eut ensuite l'adresse de se retirer en passant au milieu de la grand'garde, dont il enleva

et amena avec lui un cavalier, qui prouva à M. de Luxembourg ce que M. Philippes venait de faire.

147. SCIPION. Afin de tirer Annibal d'Italie où il obtenait les plus grands succès, *Scipion* se hâta de passer en Afrique avec son armée, et obligea par-là les Carthaginois à rappeler leur général pour l'opposer aux Romains.

148. FORTENAS, FORTUNAS OU FORTUNAT. L'armée française, qui en 1807 assiégeait Dantzig, trouva dans ses rangs un nouveau d'Assas. A l'une des attaques de nuit dirigées contre cette importante place, Fortenas, chasseur au 2ᵉ régiment d'infanterie légère, marchant à quelques pas de son bataillon, au milieu de la plus grande obscurité, tomba dans une colonne ennemie. Le commandant russe lui mettant l'épée sur la poitrine et menaçant de le percer s'il ouvrait la bouche, se mit à crier : « Ne tirez pas, nous sommes « Français. — Faites feu, mon capitaine, « s'écrie le chasseur, ce sont les Russes. »

149. AGÉSILAS. Agésilas envoya un espion à la découverte dans une incursion qu'il fit

contre Messène. En ayant appris que non-seulement les Messéniens étaient sortis de la ville pour venir à sa rencontre, mais que les femmes même, les enfants, et les esclaves, affranchis dans cette circonstance, les accompagnaient, il se retira pour ne pas trop hasarder le combat avec des gens désespérés qui méprisaient leur propre vie.

150. Villeroi. En 1694, ayant été détaché de l'armée de monseigneur le dauphin, pour aller garder le pont d'Espierres, sur l'Escaut, dont le prince de Wirtemberg devait s'emparer avec un gros détachement de l'armée du prince d'Orange qui avait dessein de passer en Flandre, le maréchal de *Villeroi*, rangea en bataille, aussitôt son arrivée (elle précéda celle du prince de Wirtemberg), 80 escadrons de cavalerie, et fit paraître beaucoup de drapeaux; ce qui fit croire au prince de Wirtemberg, déja surpris de voir cette nombreuse cavalerie, que toute notre infanterie y était arrivée, et le détermina, après une canonnade de part et d'autre, à aller passer l'Escaut à Oudenarde.

151. Urtutia. Les Espagnols firent, en

1795, une tentative infructueuse pour troubler le siége de Roses, que pressait avec vigueur Pérignon. Déja le fort de la Trinité ou du Bouton était tombé au pouvoir du général français, et, pour l'empêcher de s'emparer de la place, il était urgent de porter de prompts secours aux assiégés. Urtutia, ne se voyant pas des forces suffisantes pour tenter de dégager la place en attaquant les lignes de Pérignon, essaya de faire une diversion et d'attirer les troupes françaises sur un autre point; mais les Français surent repousser toutes ses attaques et restèrent autour de Roses.

Voici, du reste, comme le général espagnol avait projeté d'opérer cette diversion. Il avait ordonné au maréchal-de-camp don Ildefonso Arias de s'avancer avec 5,000 hommes, pris dans l'avant-garde, sur les bords de la Fluvia, de menacer les Français et de manœuvrer en les inquiétant dans leurs positions; tandis que le marquis de la Romana, à la tête de 2000 hommes, se porterait sur leur gauche et chercherait à surprendre leurs cantonnements. Le marquis de la Romana

eut seul le temps d'exécuter son mouvement. Parti de Bezalu en prenant le chemin de Figuières et passant par Crispia, il arriva, le 16 janvier, à la hauteur des postes qu'il devait surprendre, et il fit aussitôt ses dispositions pour s'emparer en même temps de deux cantonnements français. Mais l'imprudence d'un caporal qui répondit au *qui vive* d'une sentinelle française par un coup de fusil, rendit inutiles toutes ses dispositions. En effet, l'explosion du coup de fusil fit en un moment connaître aux Français les dangers qu'ils couraient, et ils surent s'en garantir.

152. TRASIBULE. Trasibule, général des Milésiens, étant prévenu, après un long siége, que les assiégeants lui enverraient quelques députés, ordonna de rassembler tout le blé dans la place publique et de dresser dans toutes les rues des tables abondamment pourvues : ce qui persuada aux ennemis que les assiégés ne manquaient de rien, et qu'il serait impossible de les prendre par famine.

153. MACDONALD. Le passage du mont St.-Bernard est trop connu pour le retracer ici ; les marches savantes, les manœuvres au-

dacieuses et les glorieux combats livrés dans les montagnes de la Suisse par Masséna, Lecourbe, Dessoles et Loison, sont trop bien décrits dans l'Histoire des Guerres de la Révolution du général Jomini, et ils seraient d'ailleurs trop étendus pour trouver une place dans ce recueil. Voulant cependant donner ici une idée du courage qu'il faut aux soldats, des talents et des soins qu'il faut au général pour ces sortes d'expéditions, nous choisissons le *passage du Splugen* par le général Macdonald, commandant en chef l'armée des Grisons. L'avant-garde de l'armée des Grisons, commandée par le général Verrières, parvint au pied du Splugen le 5 frimaire an 9: elle était à Tusis. Le lendemain elle franchit le premier escarpement; mais, après quelques heures de marche, un vent furieux s'élève, comble de neige tous les sentiers, et la met dans un isolement complet, sans que la prudence lui permette de faire un pas, à cause des précipices qui l'entourent et qui sont momentanément comblés.

Cependant le général Macdonald et l'armée

s'avançaient par la vallée du haut Rhin, et bientôt on eut rejoint l'avant-garde.

(Ici nous copions la relation de *M. Philippe de Ségur*, officier de l'armée des Grisons : sa plume éloquente a transmis l'historique de ce merveilleux passage : nous ne pouvons choisir un meilleur narrateur.)

« .... On est parvenu à Tusis; on s'était à peine élevé jusqu'à ce bourg, et le général se trouvait au pied d'une seconde montagne qu'il a gravie après deux heures de marche. A ses pieds est un précipice dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. On voyait à peine la tête des énormes sapins qui, sans doute, prenaient racine au fond de cet abîme. Un mugissement sourd et continuel en sortait : c'était le Rhin qui précipitait ses flots pressés par les rochers qui resserraient son lit. Une descente rapide rapproche du fleuve le général, et bientôt, s'élevant de nouveau, le précipice se referme sous ses pas.

« On est entré dans la Via-Mala, chemin étroit, taillé dans le roc, comblé de neige, détruit par les torrents. Sur ce chemin de

glace, nos soldats sont encore arrêtés par les pierres et les rochers qui se détachent et coulent sur le sentier.

« L'armée est descendue à Anders; elle est au niveau du Rhin; une nouvelle montagne plus horrible se présente encore : elle est franchie, et l'armée atteint le village de Splugen.

« Le général lève les yeux; une masse énorme de neige est devant lui; ses regards cherchent en vain à en mesurer l'étendue : il faut que le lendemain il en ait atteint et surpassé la cime. Il s'étonne; mais ce chemin est le seul qui le conduit droit au but qu'il s'est proposé, et dès-lors l'impossible disparaît.

« Tous les éléments sont déchaînés; le jour luit, et une tourmente affreuse ébranle les neiges attachées aux sommités des rochers, comble les précipices dont la surface égale désormais le niveau du sentier; la neige tombe à gros flocons, et un vent impétueux arrache les arbres et les précipite au pied des monts.

« Les guides sont effrayés; les vivres diminuent; et, de quelque côté que le général tourne ses regards, la tempête lui présente

la mort.... Sa résolution est prise, les soldats portent eux-mêmes les munitions; le signal est donné, on avance.

« Chaque soldat, chargé d'une centaine de cartouches, monte à l'assaut; les guides ont fui, et les sapeurs précèdent les colonnes. Les généraux Pully, Duperray, Sorbier, suivent Macdonald qui, le premier, marche sans guides à travers un tourbillon de neige, sondant la glace à chaque pas et ne sachant s'il pose le pied sur le sentier ou sur le gouffre.

« Il avançait péniblement, quand des sons plaintifs frappent son oreille. La femme d'un soldat, engourdie par le froid, mourante, abandonnée, périssait lentement et allait se perdre dans l'abîme. Chacun, occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir. Le général s'arrêta, la fit emporter par deux grenadiers, et les soins qu'il lui donna la rendirent à la vie. Cependant, plus on avançait, plus la tempête redoublait; et sur ce sommet, l'un des plus élevés de la terre, le vent n'étant plus arrêté par aucun obstacle, le froid devenait plus vif de moment en moment. Le soldat tombait gelé, et son

compagnon, s'il s'arrêtait pour le secourir, partageait le même sort.

« Souvent une planche étroite, peut-être trop faible, mise en travers sur ce gouffre, était la seule ressource à laquelle un reste d'espérance s'attachait, et sur cette planche devait passer toute l'armée.

« Le vent fouettait dans le visage la neige qui tombait du ciel. Le soldat ne pouvait voir celui qui le précédait, ni suivre les traces que la tourmente recouvrait à l'instant : il était encore plus dangereux de s'arrêter que d'avancer; un seul homme découragé pouvait arrêter toute la colonne; et, dans cet instant critique, les travailleurs épuisés refusent d'aller plus loin. Macdonald saisit une pioche, il s'ouvre et fraie lui-même un passage. Les généraux, les officiers qui l'entourent suivent son exemple. Déja, après avoir traversé l'hospice, il a traversé la plaine où cet hospice est situé; déja même on gagne le revers, et bientôt on descend la rampe étroite et rapide du Cardines qui tourne treize fois sur elle-même. Le courage et la persévérance domptent les

éléments irrités. La colonne atteint enfin Campo Dolcino; elle a vaincu tous les obstacles, et le souvenir de cette journée sera désormais immortel. »

154. EUGÈNE. Voici un modèle presque parfait : c'est celui qu'a laissé le prince Eugène, lors de la défection de Murat, alors roi de Naples, en 1814. Après quelques succès remportés sur l'armée autrichienne, ayant tout-à-coup et en même temps à faire face aux Napolitains, il adressa à ses troupes cette belle proclamation :

« Soldats de l'armée d'Italie! depuis l'ou« verture de la campagne vous avez supporté « de grandes fatigues; vous avez donné à l'en« nemi de grandes preuves de votre valeur, « et à votre souverain de grandes preuves de « votre fidélité.

« Mais combien ils sont glorieux les prix « que vous avez déja reçus de vos généreux « efforts! Vous avez conquis l'estime de l'en« nemi, et vous pourrez vous enorgueillir au « fond de vos ames d'avoir long-temps pré« servé de toute invasion la plus grande partie

« du territoire italien et un grand nombre « de départements français.

« Soldats, des espérances d'une paix so- « lide et prochaine s'élèvent de toutes parts; « je les crois fondées.

« Cependant le jour du repos n'est pas en- « core levé pour vous. Un nouvel ennemi se « présente.

« Quel est cet ennemi? Quand je vous « l'aurai fait connaître, vous refuserez d'a- « jouter foi à mes paroles, et votre incrédu- « lité, que j'ai long-temps partagée, sera pour « vous un nouveau titre de gloire.

« Les Napolitains nous avaient solennelle- « ment promis leur alliance. Sur la foi de « leurs promesses, ils ont été reçus dans ce « royaume comme des frères; ils ont été ad- « mis, non-seulement à occuper plusieurs de « nos départements, mais même à partager « avec nous toutes nos ressources.

« Ils sont entrés comme frères, et ils étaient « nos ennemis!... Ils sont entrés comme frères, « c'est pourtant contre nous qu'ils avaient « préparé leurs armes!...

« Soldats, je lis dans vos ames toute votre

« indignation ; elle ne peut qu'ajouter à votre « vaillance, tant la cause en est noble !

« Les Napolitains ne sont pas non plus « invincibles ! Peut-être même compterons-« nous des amis dans leurs propres rangs. « Certes, si le sentiment de loyauté peut être « égaré, qui doute qu'un instant de réflexion « ne suffise pour le rallumer et lui rendre « tout son empire ?

« Il est dans les troupes napolitaines un « grand nombre de Français ; ils abandon-« neront bientôt des drapeaux qu'eux aussi « ont crus fidèles à leur souverain et à leur « patrie ; ils se réuniront à vous ; ils trouve-« ront au milieu de vous les mêmes grades « qu'ils ont acquis par leurs services. Vous « les recevrez comme des amis ; vous les con-« solerez par votre accueil de la déplorable « défection dont ils n'ont pas mérité d'être « victimes.

« Français, Italiens ! je compte sur vous ; « comptez sur moi. Vous me trouverez par-« tout où votre intérêt et votre gloire auront « marqué ma place.

« Soldats, voici ma devise : *Honneur et*

« *fidélité!* Que cette devise soit aussi la vôtre ; « avec elle et l'aide de Dieu nous triomphe- « rons de tous nos ennemis. »

155. Mygdonius. Assiégé par les ennemis, et quoique éprouvant une grande disette de vivres, Mygdonius fit faire, dans la place du marché, des monceaux de terre et de pierres, qu'il enduisit de boue, et sur cette boue il fit répandre du froment et de l'orge; il avait aussi engraissé de grands mulets qu'il avait exprès fait sortir de la ville, et que les ennemis ne manquèrent pas d'enlever. Les ayant donc envoyé réclamer, et ayant demandé qu'on députât des gens pour venir traiter avec lui du prix de ces animaux, il reçut en plein marché les hérauts qui lui furent envoyés à ce sujet. A leur retour, ces gens annoncèrent aux ennemis qu'ils avaient vu de nombreux monceaux de grains et beaucoup de monde en recevoir; et ce rapport ayant été confirmé dans l'opinion de tous par le bon état des mulets, on crut généralement qu'il était impossible de prendre une ville si bien garnie de vivres, et le siége fut aussitôt levé.

156. Savoie. Au siége de Turin, en 1706,

le duc de Savoie, ayant tenté inutilement de faire entrer des poudres dans la place, voulut se servir d'un autre stratagème; il fit souffler des peaux de bouc préparées, qu'il fit remplir de poudre, et jeter dans le Pô, afin que le courant de l'eau les entraînât entre la ville et les capucins, et que les assiégés, qui en étaient avertis, les pussent faire entrer dans la place. Les assiégeants en arrêtèrent quelques-unes au pont qu'ils avaient fait au haut du Pô, et firent tendre des filets pour rendre à l'avenir cette tentative inutile.

157. Pyrrhus. Pyrrhus, roi des Épirotes, livra passage aux habitants d'une ville prise, qui la défendaient avec la plus grande opiniâtreté, quoiqu'ils fussent enveloppés de toutes parts.

158. Anonyme. Henri IV, après la mort de Henri III, se vit abandonné d'une partie des officiers de l'armée, qui ne voulurent pas lui obéir, parce qu'il était de la religion réformée. Un de ceux qui lui restèrent fidèles arrêta la défection par ce mot qu'il dit, en présence de tous ses camarades, au roi de Navarre : « Sire, vous êtes le roi des braves,

« et vous ne serez abandonné que des pol-
« trons. »

159. Espagnols. Les places de Lérida, de Mesquinenza et de Mouzon tombèrent, au commencement de 1814, au pouvoir des Espagnols, qui s'en emparèrent par un honteux stratagème, c'est-à-dire, au moyen d'ordres supposés du duc d'Albuféra, dont un transfuge avait surpris le chiffre.

160. Iphicrate. Campé dans une grande plaine, Iphicrate, voyant que les ennemis se présentaient au combat avec des troupes supérieures aux siennes, fit creuser derrière ses gens une tranchée profonde, afin qu'en perdant l'espérance de la fuite, ils se trouvassent dans la nécessité de combattre courageusement et de pied ferme.

161. Louis XIV. Louis XIV, roi de France, brûla toute l'Alsace pour arrêter la marche de l'armée que Charles V, duc de Lorraine, commandait.

162. Asdrubal. Lorsque Scipion se présenta à *Asdrubal*, celui-ci répandit ses troupes dans toutes les places, et contraignit ainsi son adversaire à mettre les siennes en quar-

tier d'hiver, parce que la saison était trop avancée pour qu'on pût entreprendre plusieurs siéges.

163. César. César assiége la ville d'Attégua; la garnison, vivement pressée, offre de se rendre, si elle obtient la liberté. « César prescrit les conditions; il n'en reçoit « jamais, » répond le fier conquérant.

164. Philopoemen. Philopœmen, poursuivi par les Lacédémoniens, qui le tenaient presque déja, passa l'Eurotas, et ordonna à ses cavaliers d'ôter la bride à leurs chevaux et de les abreuver à la rivière. Tout le voisinage était couvert d'une épaisse forêt. Les Lacédémoniens, voyant la sécurité avec laquelle la cavalerie de Philopœmen avait débridé et menait les chevaux à l'eau, s'imaginèrent qu'il lui était venu du secours, et qu'il l'avait placé en embuscade dans cette forêt; ce qui les empêcha de passer le fleuve, et ils se retirèrent.

165. Villars. Le marquis de Villars, alors lieutenant-général, fut détaché, en 1695, avec 2,000 chevaux de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Joyeuse, pour al-

ler retirer 7 à 800 hommes de pied qui étaient disséminés dans plusieurs petites villes, châteaux et églises, toutes à deux lieues de l'armée et sur le chemin de l'ennemi.

Le marquis de Villars trouva alors la tête de l'armée ennemie, conduite par le prince de Bade. Il fit donc retirer les postes d'infanterie, et, pour assurer leur retraite, il s'était avancé avec les 2,000 chevaux; mais, voyant que le prince de Bade rangeait son armée en bataille, il ordonna que tout ce qu'il y avait de tambours de Dragons battissent la marche de l'infanterie, et que, par un grand bruit, on fît tout ce qui pût persuader aux ennemis que la tête de l'armée française arrivait pour le soutenir. Ces diverses dispositions changèrent aussitôt les mouvements du prince de Bade. Il y eut toutefois quelques vives escarmouches; mais il n'en coûta que 10 hommes au marquis de Villars, pour faire une assez longue résistance devant une armée ennemie, conduite par un général vif et entreprenant. La nuit arriva enfin, et le maréchal de Joyeuse vint au-devant du marquis de Villars, qu'il croyait perdu.

166. Bonaparte ou Napoléon. Dans son passage de l'île d'Elbe à Cannes, en 1815, Napoléon ordonna aux grenadiers de la garde d'ôter leurs bonnets, et de se cacher dans l'entre-pont. C'est par ce moyen qu'il passa, sans être reconnu, près d'un bâtiment de guerre qui venait droit vent arrière à la rencontre du brick que montait Napoléon.

167. Junius Pachécus. Ulle, ville d'Espagne, assiégée par les enfants de Pompée, ne pouvait plus tenir sans être secourue : César y envoya donc six cohortes d'infanterie et autant de cavalerie, sous le commandement de *Junius Pachécus*. Ce capitaine espagnol, très-expérimenté, étant arrivé au camp ennemi pendant un si grand orage, qu'on ne pouvait distinguer ni ami ni ennemi, fit marcher deux à deux sa cavalerie; et, comme on demandait, Qui va là? il répondit qu'on se tût, et qu'il voulait surprendre la place. Il y entra ainsi sans danger.

168. Philippe-Auguste. Au moment de livrer la bataille de Bouvines, en 1214, Philippe-Auguste, instruit que plusieurs de ses vassaux avaient témoigné du mécontentement,

les rassemble ; il se fait apporter une grande coupe d'or remplie de vin, y trempe quelques morceaux de pain, en mange un, et la présente aux grands seigneurs : « Compa« gnons, » leur dit-il, « que ceux qui veu« lent vivre et mourir avec moi en fassent « autant. » En un instant la coupe est vide ; chacun jure de vaincre, et tient parole le lendemain.

169. Thémistocle. Les Ioniens avaient pris le parti des Perses, et servaient sous leur roi. Alors Thémistocle ordonna aux Grecs d'écrire sur des pierres, qu'on jetait ensuite de dessus les murs, ces mots : « Hommes « d'Ionie, c'est mal à vous de combattre « contre vos frères. » Le roi de Perse, en ayant eu connaissance, n'eut plus aucune confiance dans les Ioniens.

170. Fiennes. Gironne étant, en 1712, bloquée par l'armée du général Weisel, et M. de Brancas, gouverneur, y étant enfermé avec une garnison de douze bataillons, trouva le moyen de faire connaître la situation pénible où il se trouvait. Le comte Fiennes vint alors, d'après l'ordre de la cour, tenter de

jeter quelque secours dans la ville, en attendant qu'il fût possible de la délivrer entièrement. Il entra pour cet effet dans le Lambourdan avec des troupes trop peu nombreuses, à la vérité, pour faire lever le blocus; mais ayant fait croire aux ennemis qu'il voulait forcer leurs retranchements, tandis qu'il fixait leur attention d'un côté, il fit passer plus bas un convoi, et le fit entrer dans la place. Après ce succès, il partit pour le Roussillon, où il met ses troupes en quartier, en attendant l'arrivée des régiments que le maréchal de Berwick avait fait partir du Dauphiné, et qui alors devaient composer une armée avec laquelle il pouvait entrer en Catalogne, attaquer les ennemis, et les obliger ainsi à lever le siége de Gironne.

171. PHILIPPE DE MACÉDOINE. Philippe de Macédoine, dans la crainte que ses soldats ne pussent soutenir l'effort des Scythes, mit la fleur de sa cavalerie à la queue de son infanterie, avec ordre de tuer le premier qui reculerait; ce qui ne contribua pas peu à la victoire.

172. BONAPARTE. Les soldats du 1er régi-

ment d'artillerie s'étaient révoltés, en 1801, et avaient forcé la citadelle de Turin. Bonaparte les gourmanda, et leur annonça de cette manière la dissolution du corps :

« Soldats, votre conduite dans la citadelle « de Turin a retenti dans toute l'Europe. Nos « ennemis se sont réjouis de vous voir insu- « bordonnés et criminels. Une douleur pro- « fonde a précédé, dans le cœur de vos con- « citoyens, le cri de la vengeance. Vous avez « rendu de grands services..... Vous êtes cou- « verts d'honorables blessures ; vous les avez « reçues pour la gloire de la république...... « Elle a triomphé de ses ennemis ; elle tient « le premier rang parmi les puissances!! Mais « que lui importerait tant de grandeur, si ses « enfants indisciplinés se laissaient guider par « les passions effrénées de quelques miséra- « bles! Vous êtes entrés sans ordre et tumul- « tueusement dans une forteresse, en violant « toutes les consignes, sans porter aucun res- « pect au drapeau du peuple français qui y « était arboré. Le brave officier qui était chargé « de le défendre, vous l'avez tué.... Vous avez « passé sur son cadavre.... Vous êtes tous cou-

« pables. Les officiers qui n'ont pas su vous « préserver d'un tel égarement ne sont pas « dignes de vous commander..... Ce drapeau « que vous avez abandonné, qui n'a pu vous « rallier, sera suspendu au temple de Mars, « et couvert d'un crêpe funèbre.... Votre corps « est dissous. »

173. CALLICRATIDAS. Callicratidas demanda en grace au commandant du fort de Magnésie d'y laisser entrer quatre de ses gens qui étaient malades. Cette faveur lui ayant été accordée, il plaça dans chaque lit un soldat muni de cuirasse et d'épées, le tout caché par une couverture ou manteau; et comme chaque lit était porté par quatre jeunes hommes, il y eut vingt soldats vigoureux d'introduits par cette ruse. Ceux-ci, après avoir tué les gardes, s'emparèrent de la place.

174. TACMAS. Soliman II ne put continuer son entreprise contre les Perses, parce que Tacmas, leur roi, avait donné ordre de ne rien laisser à la campagne, ni dans les lieux par où Soliman devait passer. C'est ainsi que l'armée des Turcs, ne trouvant pas de quoi subsister, fut obligée de se retirer.

175. Leclerc. Quelque temps avant l'évacuation entière de la colonie (Antilles, 1803), le général Leclerc sentait bien de plus en plus la nécessité d'éloigner de St.-Domingue son ancien gouverneur, dont l'influence sur la partie la plus nombreuse de la population pouvait rallumer et perpétuer la guerre ; mais comme l'exécution de cette mesure de sûreté présentait de grandes difficultés, voici le piége qu'on tendit à Toussaint et dans lequel il donna tête baissée. D'après la demande que le général Brunet (qui avait reçu des instructions secrètes du capitaine-général) lui avait faite d'une entrevue pour déterminer l'assiette des nouveaux cantonnements qu'il convenait de donner aux troupes, ce chef des noirs prévint le général français qu'il se rendrait avec vingt hommes d'escorte à moitié du chemin des Gonaïves; Brunet, de son côté, arriva au lieu indiqué avec un pareil nombre de soldats déterminés.

Les deux généraux étaient entrés en conférence; les noirs et les soldats français mêlés ensemble paraissaient alors dans la meilleure intelligence, lorsque tout-à-coup les derniers, sautant à l'improviste sur l'escorte de Tous-

saint, la désarmèrent. Au même instant le chef d'escadron Ferrari, aide-de-camp du général Leclerc, se présente et dit au chef redoutable des noirs : « Le capitaine-général m'a donné l'ordre de vous arrêter, et vous êtes mort si vous faites résistance : remettez-moi votre épée. » Toussaint, atterré, la lui donna sans proférer une seule parole. Il fut de suite conduit aux Gonaïves et embarqué à bord du vaisseau le Héros.

176. MITHRIDATE. Mithridate, voulant cacher sa retraite à Pompée, qui le tenait assiégé, envoya, la veille, ses troupes au fourrage à la vue du camp ennemi, pour montrer qu'il ne craignait rien; et, après avoir parlé d'une autre entrevue pour le lendemain, il fit allumer beaucoup de feux pendant la nuit, et se sauva sans bruit.

177. CÉSAR. Pour s'emparer de Dyrrachium dont Pompée était maître, César avait peu de cavalerie, au lieu que celle des ennemis était très-nombreuse. Voici donc l'artifice dont il usa pour faire croire qu'il avait beaucoup de chevaux. Ayant fait monter à cheval un petit nombre de cavaliers, il les

fit précéder par trois compagnies d'infanterie dont l'unique devoir était d'exciter, en traînant les pieds, le plus de poussière qu'elles pourraient. Les nuages qui s'élevèrent par-là firent croire aux ennemis que César avait un corps considérable de cavalerie ; ils en furent effrayés et prirent la fuite.

178. Eugène. Le prince Eugène, après la bataille d'Oudenarde, en 1708, s'avisa d'une ruse qui lui procura beaucoup de prisonniers : il envoya des tambours en divers endroits avec ordre de battre la retraite à la française, et il aposta plusieurs officiers réfugiés qui criaient en même temps, *à moi Picardie! à moi Champagne! à moi Piémont!* Une infinité de soldats français qui erraient en divers endroits, s'imaginant que c'étaient leurs camarades qui les appelaient, vinrent droit du côté où ils entendaient ces cris, et ne tardèrent pas à juger qu'ils s'étaient étrangement trompés.

179. Romulus. Romulus s'étant approché de Fidène, et ceux de cette ville ayant fait une sortie sur lui, il lâcha pied jusqu'à ce qu'il les eût attirés dans une embuscade, et les défit.

180. MOREAU. Après la victoire d'Hoenlinden, Moreau attribua aux habiles manœuvres de ses généraux et à la bravoure de ses soldats tous les succès de cette journée : « Mes « amis, dit-il à ses compagnons d'armes, vous « avez conquis la paix ; oui, c'est la paix, la « paix que nous venons de faire. »

181. TOUBIN. Si quelquefois l'inexpérience ou la faiblesse fit commettre quelque faute qui eût pu déshonorer nos armes, toujours un acte de bravoure vint effacer la honte ou réparer la perte.

Le 25 août 1793, les Autrichiens attaquèrent la rive droite du Rhin, et, pour faciliter leurs mouvements, cherchèrent à se rendre maîtres de quelques îles situées entre Offendorf et Herleshem. Une colonne autrichienne se présente, à une heure du matin, devant un poste avancé, composé d'un sergent et de seize hommes. Au premier coup de fusil, le sergent se retire avec les hommes qu'il commande, à l'exception de Georges Toubin, volontaire du Jura, âgé de vingt ans, qui veut seul affronter le péril. Il reste donc à son poste, et par un feu bien nourri, il riposte

aux Autrichiens. Ceux-ci, étonnés de cette résistance, supposent qu'un corps nombreux est embusqué, et se retirent pour attendre que le jour vienne éclairer leurs mouvements. Ainsi la fermeté d'un seul homme arrête cent ennemis, et le poste est ensuite conservé par l'arrivée des renforts.

182. Le Mière de Corvey. En l'an VII, Le Mière de Corvey, commandant une compagnie de partisans en Belgique, fut envoyé à Loo-Christi, à quelques lieues de Gand; il n'avait pas plus de 25 hommes avec lui, et il était entouré de plus de 400 ennemis; il avait l'ordre d'y attendre l'arrivée du reste de sa compagnie, qui, étant dispersée, ne pouvait être réunie que le lendemain. Ce village, du reste, ouvert de tous les côtés, n'était pas tenable. Il usa donc de ruse. Il fit venir le bailli, lui dit qu'il attendait à chaque instant 100 chevaux et 250 hommes d'infanterie, et lui commanda de suite 100 rations de fourrages et 350 rations de vivres: ce que le bailli fit confectionner de suite. Le Mière ordonna ensuite aux habitants de rentrer chez eux et d'y rester tranquilles. Le

soir il fit sortir secrètement de petits détachements qui rentraient par une autre issue avec son tambour en tête, battant la marche de nuit. Cette manœuvre fut répétée plusieurs fois : la ruse réussit, la nuit se passa tranquillement, et l'officier qui le releva le lendemain avec 75 hommes fut battu deux jours après par les ennemis qui avaient concentré leurs forces et qui savaient n'avoir que 75 hommes à combattre.

M. Le Mière a encore employé ce moyen avec succès dans les environs de Céva (en Piémont), pendant la campagne de Gènes, à la fin de l'an VIII.

183. Agésilas. Agésilas, en Asie, conduisant un butin considérable, était harcelé par les Barbares, qui tiraient contre ses troupes force flèches et javelots. Il prit en conséquence tout ce qu'il avait de Barbares captifs, et, les ayant liés, il les mit à la tête de son armée. Aussitôt que les ennemis les reconnurent pour les leurs, ils cessèrent de tirer.

184. Savoie. Lorsqu'en 1707 le duc de Savoie voulut lever le siége de Toulon et cacher sa retraite aux Français, il commença

par faire embarquer la grosse artillerie, les malades et les blessés. Puis il ordonna qu'on laisserait dans les lignes quelques pièces de campagne qui feraient feu sur la ville pour amuser l'ennemi et l'empêcher de se douter qu'il se retirât. Enfin, pour mieux le tromper, il laissa plusieurs tentes dressées dans le camp qu'il allait quitter. Tout étant ainsi disposé, il décampa secrètement la nuit du 21 au 22 août.

185. KELLERMANN. Arrivé à l'armée des Alpes sur la fin de 1795, le général Kellermann, ne voulant pas que cette armée entrât en quartiers-d'hiver avant que celle d'Italie n'eût achevé la campagne, s'empressa de contribuer, par tous ses moyens, aux succès des opérations de cette dernière; et, pour cet effet, il ordonna à tous ses détachements de harceler continuellement l'ennemi, et de le tenir en haleine sur tous les points que la neige et les glaces n'avaient pas rendus absolument impraticables. Cette utile diversion devait tenir occupés les Piémontais, et les empêcher de porter eux-mêmes des secours aux corps ennemis que le général Sherer avait en tête.

Pour compléter la diversion en faveur de l'offensive de l'armée d'Italie, le même général avait ordonné au général de brigade Valette, commandant le centre de l'armée des Alpes, de faire une attaque générale sur tous les avant-postes de l'ennemi, placés en face de ses positions; et, suivant ces ordres, trois colonnes furent mises en mouvement, dans la nuit du 13 au 14 octobre. Enfin, toujours dans le dessein de favoriser les opérations de l'armée d'Italie, le général Kellermann se rendit lui-même à Barcelonette et à Briançon pour y ordonner et y diriger les différentes attaques projetées de ces points importants, les plus rapprochés de la ligne offensive du général Sherer, et au moyen de l'ensemble et de la multiplicité des différentes attaques faites sur tout le front de l'armée des Alpes, il réussit parfaitement à empêcher les Piémontais de dégarnir aucun de leurs points de défense, pour renforcer les Autrichiens.

186. Verdier. Madame Verdier avait voulu suivre en Égypte (1800) son époux, le général Verdier. Compagne active de ses travaux, elle signala son courage et son humanité pen-

dant tout le cours de l'expédition de Syrie. Combien de fois ne la vit-on pas, méprisant tous les dangers, donner son cheval pour faire passer des torrents à des piétons? Ses provisions, son eau, son linge, elle prodiguait tout aux soldats malades ou blessés. Un jour, parcourant seule le désert, elle entendit les cris du désespoir d'un soldat aveugle et abandonné; elle court à lui : *Attache-toi*, lui dit-elle, *à la queue de mon cheval, et ne le quitte plus; il ne te fera aucun mal. Viens, pauvre misérable; j'aurai soin de toi.* Le soldat obéit et suit sa bienfaitrice. Souvent il s'écriait, dans les transports de sa reconnaissance : *Est-ce un ange qui me conduit, qui me nourrit? — Eh! non, mon ami*, répondait-elle avec cette simplicité embellie par les graces, *non; c'est madame Verdier, une Italienne, la femme du général.*

187. Bysantins. Les Bysantins abandonnèrent, à cause de leur faiblesse, la campagne à Philippe de Macédoine, et se renfermèrent dans Bysance; ce qui obligea ce prince à se retirer, parce qu'il ne voulut pas s'occuper d'un long siége.

188. Valois. Louis, comte de Flandre, fit demander des secours à Philippe de Valois, pour réprimer des insurrections qui s'étaient manifestées dans ses états. Le roi de France ayant porté cette affaire au conseil, plusieurs membres suscitèrent des difficultés pour faire rejeter cette demande : l'un représentait l'épuisement de la France; un autre, la mauvaise saison; tous rappelaient le malheur des guerres précédentes. Le courage impatient de Philippe s'irrita de tant d'obstacles : « Et vous, connétable, » dit-il à Gaucher de Châtillon, « quel est votre avis? Votre va-« leur choisit-elle aussi les saisons? N'osez-« vous être un héros en automne? — Sire, » reprit celui-ci, « le vrai courage sait toujours « trouver le temps favorable. — Eh bien! qui « m'aime me suive, » s'écria Philippe.

Ces deux mots dissipent toutes les incertitudes, et la guerre est résolue.

189. Mempsis. Mempsis, assiégé par Aribbée, loin de vouloir se renfermer dans les murs de sa ville, en fit sortir tout, et plaça devant la ville les femmes, les enfants, tous les biens, et ordonna même la démolition

des portes. Aribbée, voyant cette résolution désespérée, eut peur de gens qui se disposaient à combattre jusqu'à la mort, et fit retirer ses troupes.

190. Orléans. Au siége de Tortose, le duc d'Orléans fit pendre, à la vue de la place, un espion qui était sorti pour porter des lettres au maréchal de Staremberg. Quoique la plupart des habitants de cette ville fussent très-attachés au parti d'Autriche, cet exemple fit tant d'impression que, depuis ce moment, le comte d'Efféren, gouverneur de la place, ne put plus, ni à force de prières, ni à force d'argent, trouver quelqu'un qui osât sortir pour porter de nouvelles lettres.

191. Romains. Casilinum, place située sur le fleuve Vulturne, était assiégée par Annibal, et les habitants éprouvaient la plus grande disette. Les Romains, pour les secourir, abandonnèrent au fil de l'eau des tonneaux pleins de farine; mais le général carthaginois fit jeter à travers le fleuve une chaîne qui les intercepta. Alors les Romains y jetèrent des noix que le courant de l'eau portait à Casilinum, où elles étaient reçues

sur des claies, et servaient de nourriture aux assiégés.

192. Charles XII. Charles XII disait à un jour ses soldats : « Mes amis, joignez « l'ennemi. Ne tirez point ; c'est aux poltrons « à le faire. »

193. Iphicrate. Iphicrate, ayant battu les ennemis, les poussa jusque dans un lieu fort étroit, d'où il leur était impossible de sortir autrement que par la victoire, et dit alors : *Ne les contraignons pas à être gens de bien*. Il leur donna ensuite le moyen de fuir, afin de se conserver, sans risque, la victoire qu'il avait remportée.

194. Henri IV. Henri IV, roi de France, étant à Dernetal, auprès de Rouen, feignit de vouloir assiéger la place; il commença en conséquence par distribuer les quartiers et à se saisir des postes des environs. Alors le duc d'Aumale et le comte de Brissac, qui étaient dans la place avec beaucoup de cavalerie, en furent si alarmés, qu'ils envoyèrent courrier sur courrier au duc de Mayenne, pour le prier de tout quitter et de venir empêcher le siége. Ce duc, avec une armée de

plus de 30,000 hommes, prit aussitôt sa route par Mantes et par Vernon, villes de la ligue, et s'avança vers Rouen. Le roi, dont l'armée était bien moins forte que celle du duc, ne l'attendit pas; content du succès de sa ruse, dont le seul but avait été d'empêcher les ligueurs d'attaquer Pontoise, Senlis et les autres places qui tenaient pour lui aux environs de Paris, il décampa pour se retirer vers Dieppe, où il rassembla toutes ses troupes.

195. Charette. Le camp que les républicains avaient établi, sur la fin de 1795, aux Essards étant une position importante, qui tenait séparée l'armée royaliste du centre du quartier-général de Belleville, Charette sentit qu'avant de commencer les hostilités, il était nécessaire de se débarrasser de ces dangereux voisins. Il part donc de Belleville à la tête de l'élite de ses troupes, dérobe sa marche à la faveur d'une nuit profonde, s'avance à une demi-lieue du camp, fait faire halte à ses soldats, et envoie dix grenadiers pour sommer le commandant républicain de se retirer.

Charette, en faisant cette singulière som-

mation, au lieu d'attaquer brusquement, voulait encore garder les apparences. Le camp des Essards, en effet, était en partie situé sur le territoire particulier accordé aux royalistes par le traité de la Jaunais; et le chef vendéen, feignant de regarder l'établissement de ce camp comme une contravention expresse au traité, semblait n'agir qu'en vertu de ses droits, et la sommation ne pouvait être considérée comme un acte de guerre; mais le commandant républicain ne fut point la dupe de cet artifice, et il répondit qu'occupant cette position par ordre de son gouvernement, il saurait la défendre.

196. Fabius. Venu au secours des Sutriens contre les Toscans, Quintus *Fabius* Maximus feignit d'avoir peur, en se retirant jusqu'en des lieux avantageux, où les ennemis le poursuivirent inconsidérément. Après les y avoir défaits, il s'empara de leur camp.

197. Louis IX. Dans le moment où la peste exerçait les plus grands ravages dans le camp des croisés débarqués en Égypte, saint Louis allait dans toutes les tentes, visitait les malades et les soulageait de ses au-

gustes mains. En vain lui représentait-on qu'il respirait près d'eux un air infecté, et qu'il serait la victime de son zèle. « Quoi! » répondit-il, « ces braves prodiguent tous les jours « leur sang pour ma gloire, et je craindrais « de hasarder ma vie pour les secourir! Quelle « loi peut affranchir les souverains des devoirs « de la reconnaissance? »

198. Ptolémée. Ptolémée, voyant que Perdicas avait entrepris de passer le fleuve aux environs de Memphis, et qu'une grande partie de ses troupes l'avait déja travesé, fit rassembler tout ce qu'il y avait, dans le pays, de chèvres, de pourceaux et de bœufs, et fit attacher à chaque animal un fagot, avec ordre aux pâtres et à ses cavaliers de pousser tout cela à travers les sables, afin d'exciter une grande poussière; et lui, à la tête de ce qui lui restait de cavalerie, se présenta aux ennemis, qui, jugeant à cette grande poussière que Ptolémée amenait avec lui des troupes nombreuses, prirent aussitôt la fuite. Beaucoup périrent dans le fleuve, et il y en eut aussi un grand nombre de pris.

199. Saxe. Chargé d'exécuter les ordres

de Louis XV, qui avait résolu de commencer la campagne de 1745 par le siége de Tournay, le maréchal de Saxe, aussitôt son arrivée en Flandre, fit sortir toutes les troupes de leurs quartiers pour les assembler sous Maubeuge; il les en fit décamper le 20 avril, après les avoir divisées en plusieurs corps, auxquels il assigna différentes routes. Le gros de son armée, marchant par Malplaquet, fit prisonnier un détachement de 400 hommes que le gouverneur de Mons envoyait se jeter dans Saint-Guillain, et s'avança du côté de Quévrin; mais, tandis qu'il détachait, pour couvrir son véritable dessein, le comte d'Estrées, avec ordre d'aller menacer Mons jusque sur son glacis, il fit tout-à-coup replier l'armée sur Tournay, qui fut ainsi investi par le duc d'Harcourt, le 25 du même mois d'avril.

200. Fabius. Q. Fabius Maximus mérita le titre de grand capitaine et le surnom de *Cunctateur*, pour s'être abstenu de donner bataille à Annibal, toujours victorieux, dans un temps où les Romains avaient déja perdu deux ou trois batailles.

201. Bonaparte. Pendant le siége de Toulon, en 1793, un commissaire de la convention visitant une batterie que Bonaparte, commandant de l'artillerie, venait de diriger contre le fort Pharon, la trouva mal placée, et voulut la faire changer : « Mêlez-vous de « votre métier de représentant, » lui dit fièrement le jeune officier, « et laissez-moi faire « le mien d'artilleur. Cette batterie restera là, « et je réponds du succès. »

202. Phalaris. Dans l'intention de désarmer les Agrigentins, Phalaris fit publier qu'il donnerait au public, hors de la ville, un spectacle magnifique d'athlètes; mais, pendant que tous les habitants étaient dehors pour voir les jeux, il fit fermer les portes de la ville, et commanda à ses gardes d'enlever les armes de toutes les maisons.

203. Scultz. Le général Scultz, pour surprendre l'armée des mécontents de Hongrie, commandés par Tékéli, et campés à plus d'une journée de marche de Zeben, où il était, mit, le 17 septembre 1684, un fantassin en croupe de chaque cavalier, et marcha ainsi toute la nuit. Il arriva donc au jour

près des mécontents, qui, ne s'attendant point à ce coup de surprise, furent mis en fuite.

204. Hirtius. Le consul Hirtius, au siége de Modène, abandonna au courant de l'eau des pipes de sel, dont les assiégés avaient le plus urgent besoin; il leur envoya même de la sorte jusqu'à du bétail.

205. Chambure. La *Compagnie franche*, formée dans les murs de Dantzick pendant le siége de 1813, et qui fut surnommée par les ennemis la *Compagnie infernale*, mérite d'occuper une place dans un recueil de ruses militaires.

Cette Compagnie, composée de militaires de différents corps qui s'offrirent volontairement, était commandée par M. Auguste Lepelletier de Chambure, officier d'état-major du plus grand mérite.

Voici quelques-unes de ses expéditions.

1°. Boussac, petit village situé au-dessus de Dantzick, venait d'être enlevé par 2,000 Russes; ils s'y fortifiaient et pouvaient nuire à la défense de la garnison. Il fut question de les déloger, et la Compagnie franche fut chargée de cette périlleuse expédition.

A cet effet, elle s'embarque sur des bateaux légers, et parvient vers minuit à Boussac. On débarque en silence, on égorge les premiers postes, et on disperse les bataillons qui cherchent à se former. Maîtres du village, nos braves détruisent le parc d'artillerie, les fortifications, et incendient les magasins. Ils regagnent le village; mais quel spectacle s'offre à leurs yeux! leurs barques, entraînées par le courant et poussées par le vent, ont descendu la Vistule. Plus de retraite, plus de passage; les assiégeants sont maîtres de toutes les issues : il faut donc se faire un chemin les armes à la main. Sur-le-champ on se met en marche; à chaque instant il faut livrer un combat; plus on avance, et plus les obstacles se multiplient : des rochers à gravir, des lacs et des rivières à franchir, des bataillons à vaincre, rien ne les arrête dans leur marche audacieuse. Enfin, après les plus grands dangers et la plus glorieuse retraite, ils rentrent à Dantzick à huit heures du matin, au milieu des acclamations de toute la garnison qui déja déplorait leur perte.

2°. Dans la nuit du 1er au 2 novembre,

le feu des batteries ennemies avait allumé un incendie qui dévora une partie de la ville. Pendant que la garnison cherchait à en arrêter les progrès, les assiégeants attaquent l'avancée de la redoute de Frioul, et, à la faveur du nombre, l'enlèvent après la plus opiniâtre résistance; ils y appuient leur troisième parallèle. M. de Chambure apprend cet échec, et jure de le réparer; il assemble ses braves et se dirige vers l'ennemi. A la porte de Peters-Hagen il rencontre le général Rapp et son état-major. « Où allez-vous? dit le général. — Je vais vous faire de l'ouvrage de ma façon, répond Chambure. — C'est inutile, répliqua le général, l'ennemi occupe en force l'avancée de Frioul; c'est un poste qui n'est plus tenable; nous y avons perdu beaucoup de monde, et peut-être faudrait-il sacrifier 5 à 600 hommes pour la reprendre; encore ne serait-ce que pour quelques heures. Ce que je regrette, ce sont les quatre mortiers dont l'ennemi s'est emparé et les braves qui sont morts en les défendant. — Mon général, mes hommes demandent l'honneur de rendre la redoute et les mortiers à la garnison; ils

brûlent de venger la mort de leurs frères d'armes. — Oui, s'écrient tous ces braves, nous reprendrons la redoute sans tirer un coup de fusil. » Le comte Rapp éleva encore quelques objections, mais, ne pouvant résister à leurs instances, il permit de tenter l'entreprise. Il fit alors cesser le feu des batteries de la place, et donna ordre au bataillon polonais de s'avancer pour protéger la retraite de la Compagnie franche en cas de non succès.

Protégés par l'obscurité, les Français s'avancent à plat ventre vers la redoute, et on répondait en russe au *qui vive*. Cette ruse eut un plein succès, et on parvint à l'ennemi sans qu'il se doutât de notre marche. Les palissades sont promptement escaladées, et la porte de la redoute est bientôt enfoncée. Les Russes surpris, se défendent bravement, mais en désordre; 80 sont tués, 30 autres et le commandant mettent bas les armes; le reste, prenant la fuite, se précipite dans la tranchée et communique son effroi à 400 travailleurs, qui abandonnent armes, pelles, pioches et brouettes; 200 blessés restent en

notre pouvoir. Chambure demanda ensuite et obtint l'honneur de garder la redoute, et sur-le-champ, malgré le feu de l'ennemi, il fit combler la tranchée. Six hommes furent tués et sept reçurent des blessures.

3°. Pendant la nuit du 16 au 17 novembre, les assiégeants firent pleuvoir une grêle de bombes sur la caserne occupée par la Compagnie de Chambure. Une de ces bombes tombe dans la chambre du commandant et le réveille par son explosion. A la lueur du feu qu'elle vient d'allumer, au milieu des débris qui encombrent sa chambre, il écrit ces mots au prince de Wurtemberg, commandant de l'armée du siége :

« Vos bombes ont troublé mon sommeil : « j'ai résolu de faire une sortie avec mes braves pour enclouer les mortiers qui les ont « lancées. L'expérience vous prouvera, prince, « qu'il ne faut pas réveiller le lion qui dort.

« Dantzick, un quart d'heure avant ma « sortie du 16 novembre 1813.

« AUGUSTE DE CHAMBURE. »

Le tambour a bientôt réuni la Compagnie sous les armes ; il lit sa lettre aux braves qui

la composent, et leur annonce qu'il veut s'emparer de la redoute où sont placés les mortiers qui les bombardent, et qu'après les avoir encloués il veut y déposer cette lettre. « Jurez-moi de me suivre, s'écrie-t-il, et je « vous promets réussite complète. » Sa troupe répète le serment avec enthousiasme, et sur-le-champ ils se mettent en marche.

Munis d'échelles d'escalade, ils se dirigent en silence vers la tranchée qui aboutit à la redoute ; ils s'y précipitent et pénètrent pêle-mêle avec les Russes dans la redoute ; là s'établit un carnage horrible ; plus de cent ennemis tombent sous les coups de l'*infernale Compagnie.* Bientôt maître du terrain, Chambure fait enclouer les mortiers et dépose lui-même sa lettre dans l'un d'eux.

206. Léonidas. Les soldats de Xercès sont si nombreux, disait-on à Léonidas aux Thermopyles, que leurs traits suffisent pour obscurcir le soleil. « Tant mieux, répondit-il, « nous combattrons à l'ombre. »

207. César. Les Helvétiens, nation de la Gaule, avaient fait une incursion sur les terres des Romains au nombre de 300,000 hommes,

dont 200,000 portaient les armes. César, qui leur était opposé, faisait toujours retraite devant eux à une journée de distance, et cette timidité apparente animait encore davantage les Barbares à le poursuivre. Ils arrivèrent enfin au Rhône, auprès duquel César campa quand il les vit sur le point de le passer : ce qu'ils eurent beaucoup de peine à faire à cause de la rapidité du fleuve, et il n'y eut d'abord que 30,000 hommes qui y réussirent, et le reste devait ne le traverser que le jour suivant. Les 30,000 qui étaient passés se reposaient de leurs fatigues sur le bord du Rhône, lorsque César survint pendant la nuit, et les ayant attaqués, il les mit tous en déroute, parce que le fleuve les empêchait et de rejoindre les autres, et de faire retraite.

208. Saxe. Le maréchal de Saxe ayant résolu de prendre Bruxelles au commencement de l'année 1746, pendant les grands froids, n'avait pas quitté l'armée, et sa présence inquiétait beaucoup les alliés. Ceux-ci cependant ne voyaient point qu'il eût dessein de rien entreprendre, parce que ce

général avait renvoyé la meilleure partie de ses officiers-généraux et qu'il n'avait gardé auprès de lui que ceux qu'il regardait comme les plus propres à un coup de main. Ce fut même pour mieux les tromper encore, qu'ayant fait courir le bruit qu'il était parti pour Versailles, il donna aux troupes l'ordre de sortir de leurs quartiers le 28 du même mois de janvier 1746, pour se poster sur la rivière de Senne et sur le grand canal de Vilvordes au-dessus et au-dessous de Bruxelles. Elles cantonnèrent effectivement ce jour-là dans les villages et les bourgs les plus voisins de la Dendre, d'où elles partirent le lendemain pour aller occuper les postes qui leur avaient été marqués. Au reste, les ordres avaient été si bien donnés, et en même temps si exactement exécutés, que le 30 la ville de Bruxelles se trouva investie de toutes parts sans que ceux qui y étaient renfermés en eussent eu le moindre soupçon.

209. Tomyris. Tomyris, reine des Scythes, faisant semblant de fuir devant Cyrus, l'attira dans des détroits où, revenant fondre sur lui, elle le défit.

210. Marcellus. Le premier jour de la bataille de Canouse (deuxième guerre punique), Annibal attaqua si vivement les Romains, qu'ils prirent la fuite et regagnèrent promptement leurs retranchements. Marcellus rassembla alors ses troupes et leur dit d'un ton d'indignation : « Je vois bien devant moi des armes romaines, des corps « d'hommes armés, mais je ne vois pas un « Romain. » Les soldats, que ce reproche pénétra de douleur, jurèrent de vaincre le lendemain. Ils tinrent parole, et défirent les Carthaginois.

211. Léonidas. Dans l'affaire des Thermopyles, ce fut pour avoir tenu ferme dans un lieu étroit et serré que Léonidas rendit inutiles les efforts d'une multitude prodigieuse de Barbares.

212. Villars. En 1676, le marquis de Villars, étant à la tête d'un parti de 400 chevaux de l'armée du maréchal de Luxembourg, résolut d'enlever les gardes du camp de l'armée du prince d'Orange qui était campée à l'abbaye de Waure et couverte par des bois. Pour cet effet, il disposa les troupes pour

attaquer, et se mit seul à la tête du premier peloton, derrière lequel il plaça trente officiers volontaires, ou cavaliers des mieux montés, avec ordre, dès que le premier coup de pistolet serait tiré, de se porter à la première ligne des ennemis, d'enlever des étendards s'il était possible, enfin de prendre ou de tuer ce qu'ils trouveraient en suivant la ligne environ deux cents pas, et de s'en retourner au grand galop à la tête du bois d'où l'on débusquait. Pour lui, marchant le premier, il alla droit à la vedette des ennemis, qui lui cria *qui vive?* Il répondit : *Vive Espagne! et que c'était un parti de Hollandais qui revenait de la guerre.* Il avança ainsi facilement et enleva sans peine les gardes de cavalerie. Les volontaires exécutèrent fort bien les ordres qu'ils avaient reçus, et tuèrent ou prirent des officiers de cavalerie qui se promenaient le long du camp.

213. Lorsque les Autrichiens, sous les ordres du général Mélas, en 1799, firent le siége de Coni, on commença par détourner les eaux, pour paralyser les moulins qui se trouvaient dans le fort.

214. CESAR. César, bien persuadé que ses soldats étaient les plus aguerris du monde, était toujours disposé au combat lors même que les troupes de l'ennemi étaient plus nombreuses que les siennes. Mais il se conduisit avec plus de précaution à la guerre d'Afrique, parce qu'il avait sous ses ordres de nouvelles recrues.

215. SOUWAROW. A la bataille de Rymnick, en 1789, entre les Austro-Russes et les Turcs, Souwarow, chargeant à la tête de ses troupes un corps de 15,000 janissaires qui, la colère et la rage peintes sur la figure, attendaient les Russes : « Amis, cria-t-il à ses « soldats, ne regardez pas les yeux de l'en-« nemi; regardez sa poitrine, c'est là qu'il « faut plonger vos baïonnettes. »

216. AGÉSILAS. Quand Agésilas avait des prisonniers distingués par leur rang et par le nombre de leurs amis, il les renvoyait sans rançon, afin de les rendre suspects à leurs propres concitoyens.

217. ORANGE. Le prince d'Orange avait un secrétaire qui faisait connaître au maréchal de Luxembourg tout ce qui se passait

dans l'armée des alliés. Le prince, l'ayant découvert, obligea son secrétaire d'écrire au maréchal, « Qu'il avait été résolu que le lendemain l'armée ennemie ferait un fourrage à « la vue de la sienne; qu'il lui en donnait « avis afin que les troupes n'en fussent point « alarmées, croyant peut-être que les ennemis venaient les attaquer. »

Le jour suivant, toute l'armée ennemie marcha autour de celle des Français, et, comme on avertit M. de Luxembourg que l'armée paraissait, il répondit que ce n'était que l'escorte des fourrageurs; qu'on les laissât se répandre pour le fourrage, afin de les enlever plus aisément, et qu'il suffirait alors que les piquets fussent prêts. Peu après on lui donna avis qu'une de ses ailes était déja attaquée : « Ce sera, » répondit-il (tant il se reposait sur la lettre du secrétaire!) « quelque parti qui vient faire une attaque de diversion, afin qu'on ne charge pas les fourrageurs. » Mais, voyant enfin que ses deux ailes étaient enveloppées et en désordre : « Je suis trompé, » s'écria-t-il; et il n'évita d'être battu que par l'héroïque résolution qu'il prit de vaincre ou de mourir, et par un

renfort considérable de troupes qui lui arrivèrent pendant l'action, et qui rétablirent ce combat presque perdu.

218. Hermocrate. Après la défaite des Athéniens, et dans la crainte que le grand nombre des prisonniers n'occasionnât quelque désordre, *Hermocrate* de Syracuse feignit que la cavalerie ennemie devait venir l'attaquer pendant la nuit. Il tint par-là ses troupes sur leurs gardes et les empêcha de se livrer à la débauche.

219. Bonaparte. La belle harangue que Napoléon adressa à la grande armée, le jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz (1806), mérite de trouver place ici :

« Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette « heure même, que vous étiez sur le champ « mémorable d'Austerlitz. Les bataillons rus- « ses épouvantés fuyaient en déroute, ou en- « veloppés rendaient les armes à leurs vain- « queurs. Le lendemain ils firent entendre des « paroles de paix; mais elles étaient trom- « peuses. A peine échappés, par une généro- « sité peut-être condamnable, aux désastres « de la troisième coalition, ils en ont ourdi

« une quatrième; mais l'allié sur la tactique « duquel ils fondaient leur principale espé- « rance n'est déja plus. Ses places fortes, ses « capitales, ses arsenaux, ses magasins, 280 « drapeaux, 700 pièces de bataille, 5 grandes « places de guerre, sont en notre pouvoir. « L'Oder, la Warta, les déserts de la Po- « logne, les mauvais temps de la saison, n'ont « pu vous arrêter un moment. Vous avez tout « bravé, tout surmonté; tout a fui à votre « approche.

« C'est en vain que les Russes ont voulu « défendre la capitale de cette ancienne et « illustre Pologne; l'aigle française plane sur « la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, « en vous voyant, croit revoir les legions de « Sobieski de retour de leur mémorable ex- « pédition.

« Soldats, nous ne déposerons pas les armes « que la paix générale n'ait affermi et assuré « la puissance de nos alliés, n'ait restitué à « notre commerce sa liberté et ses colonies. « Nous avons conquis, sur l'Elbe et l'Oder, « Pondichéry, nos établissements des Indes, « le cap de Bonne-Espérance et les colonies

« espagnoles. Qui donnerait le droit de faire « espérer aux Russes de balancer les destins? « qui leur donnerait le droit de renverser de « si justes desseins? Eux et nous, ne sommes- « nous pas les soldats d'Austerlitz? »

220. Arsamès. Arsamès, s'étant révolté contre le roi, s'empara de la Grande-Phrygie. Des troupes du roi vinrent pour le combattre, et, dans le moment qu'on devait en venir aux mains, le général de la cavalerie d'Arsamès avait donné parole de passer du côté des ennemis. Arsamès, ayant été informé du projet de cette trahison, vint, pendant la nuit, à la tente du général, le prit et lui fit donner la question. Quand il eut tout avoué, Arsamès commanda à des cavaliers, de la fidélité desquels il était sûr, de prendre les habits et les armes des traîtres, et arma un autre général de la même manière que devait l'être celui qui avait fait la trahison : il leur ordonna ensuite de passer du côté des ennemis aussitôt qu'ils verraient le signal dont ils étaient convenus; mais de faire le tour de leur phalange, afin de la prendre en queue. Tout fut exécuté comme il l'avait dis-

posé : les faux transfuges attaquèrent les ennemis en queue, tandis qu'Arsamès les poussa de front. Aussi les ennemis se débandèrent, et la plupart périrent dans la fuite.

221. Henri IV. Rien de beau comme le discours d'Henri IV à ses soldats, le jour de la bataille d'Ivry. « Mes amis, vous êtes Fran« çais; je suis votre roi. Voilà l'ennemi; plus « de gens, plus d'honneur. Si l'étendard vous « manque, suivez mon panache; vous le ver« rez toujours au chemin de l'honneur et du « devoir. » Après une telle harangue, il était impossible que des Français fussent battus.

222. Anjou. Dans la bataille du lac Albin, les troupes que Charles d'Anjou avait laissées en embuscade derrière une colline, sortirent pendant la chaleur du combat, se présentèrent aux ennemis comme pour les soutenir et les renforcer; mais lorsqu'ils furent à portée, ils chargèrent en flanc. Il n'en fallut pas davantage pour faire gagner la bataille à Charles d'Anjou.

223. Bonaparte. Convaincu qu'il ne faut jamais donner à son ennemi le temps de se reconnaître, Bonaparte se garda bien de faire,

en 1796, une réponse décisive et satisfaisante au général Colli, qui lui demandait un armistice de la part du roi de Sardaigne : il lui laissa donc seulement entrevoir qu'un accommodement n'était point impossible, mais qu'au directoire seul appartenant le droit de traiter de la paix, il ne pouvait rien prendre sur lui avant d'avoir reçu ses ordres. Au moyen de cette précaution adroite, Bonaparte, sans nuire à la rapidité de ses opérations militaires, se réservait la faculté de proposer un moyen terme qui pouvait devenir très-favorable à l'armée française, dont la position, malgré ses triomphes, était incertaine et précaire. Il demanda donc qu'on remît en son pouvoir deux des trois forteresses de Coni, d'Alexandrie et de Tortose; et, le 27 avril, le général Colli écrivit à Bonaparte pour lui annoncer que le roi de Sardaigne mettait en son pouvoir la première et la troisième de ces places, pendant la durée des négociations dont on allait s'occuper, et qui furent suivies d'un traité dont la France retira des avantages immenses.

224. CAPOUANS. Tandis que Capoue était

assiégée par les Romains, qui l'observaient de très-près, un des habitants feignit de venir se rendre à eux; mais il s'enfuit, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, vers les Carthaginois, et leur donna des lettres qu'il avait cachées dans son baudrier. Quelques-uns en ont mis dans le ventre de quelque animal; d'autres ont écrit dans le fourreau de leur épée, et l'ont ensuite recousue.

225. Saxe. Un des officiers-généraux du maréchal de Saxe lui montrant un jour un poste qui pouvait être utile : « Il ne vous en « coûtera pas, » dit-il, « plus de douze gre- « nadiers pour le prendre. — Passe encore, » dit le maréchal, « si c'étaient douze lieute- « nants-généraux. »

226. Thomas. En 1637, le prince Thomas fit reconnaître Corbie en y envoyant, dans un carrosse (dont le postillon et le cocher étaient deux ingénieurs), un capitaine du régiment de Piémont, assez grièvement blessé pour n'avoir pu être emporté. Il les envoya de grand matin, afin que la porte de la ville fût encore fermée; de sorte qu'en en attendant l'ouverture et avant d'y entrer, le co-

cher et le postillon avaient reconnu tous les défauts de la place par l'examen qu'ils avaient fait des dehors. Aussi, dès le lendemain du retour du carrosse, la ville fut-elle investie, et les assiégés se défendirent mal et avec beaucoup de peine.

227. VIRIATUS, Viria*te*, ou *the*, *tus*, *thus*. Viriatus, de voleur devenu général des Celtibériens, prit la fuite devant la cavalerie romaine jusqu'à ce qu'il l'eût attirée dans des marécages, d'où il se retira sans difficulté par la connaissance qu'il avait du pays; mais il y défit les Romains, qui s'y étaient embourbés.

228. ENTRAGUES (D'). Lorsque le prince Eugène, que conduisait un prêtre, pénétra, en 1702, dans Crémone par un vieil aquéduc, toute la garnison dormait profondément. Un seul officier, le colonel d'Entragues, veillait avec son régiment, et l'exerçait aux manœuvres militaires. Les Impériaux arrivent au moment où il rassemblait, au son du tambour, ses officiers endormis. Sans montrer aucune suprise de cette brusque apparition, il rassure ses soldats par cette

plaisanterie : « Messieurs les Tudesques, dit-« il aux ennemis, soyez les bien-venus; vous « avez un peu dérangé notre toilette, nous « allons cependant vous faire les honneurs le « mieux qu'il nous sera possible. »

229. Iphicrate. Pendant qu'Iphicrate était dans Mitylène, il fit courir le bruit qu'on allait préparer des boucliers pour les esclaves de Chio. Ce qu'ayant appris ceux de Chio, et redoutant le soulèvement de leurs esclaves, ils se hâtèrent d'envoyer des présents à Iphicrate, et firent société avec lui.

230. Florentins. Les Florentins surprirent la forteresse de Montanima par l'adresse de quelques soldats, qui, en habits de chasseurs, s'en approchèrent, et, s'étant mis à causer avec ceux qui étaient dedans, les engagèrent à descendre et les firent prisonniers.

231. Alexandre. Alexandre ne balançait jamais à livrer bataille, lors même que ses troupes étaient moins nombreuses que celles qu'on lui opposait, parce qu'il savait qu'elles étaient partout les plus aguerries.

232. Bonaparte. Ayant réussi une première fois à donner le change sur ses véri-

tables intentions pour le passage du Pô, Bonaparte s'efforça de tromper une deuxième fois le général Beaulieu, en lui dérobant le point où il comptait entreprendre le passage de l'Adda. Il eut en conséquence la précaution de tenir ses divisions distribuées en différents endroits ; mais il en avait tellement disposé la marche, qu'en moins de trois heures il pouvait les rassembler là où il croirait pouvoir engager une affaire. De cette manière, tandis que le général Beaulieu, menacé sur plusieurs points, était obligé de multiplier ceux de sa défense, Bonaparte, après avoir dispersé les derniers détachements autrichiens, faisait faire des reconnaissances pour fixer le lieu où se livrerait l'action qu'il méditait ; et il choisit le pont de Lodi pour opérer le passage de l'Adda, qui eut lieu le 15 mai 1796.

233. César. Les soldats romains se révoltèrent, lorsque César voulut les conduire en Afrique pour y combattre Pompée, et demandèrent hautement la récompense de leurs anciens services. César, au lieu de chercher à les apaiser par des promesses, se contenta de leur dire : « Eh bien ! reposez-vous ; d'au-

« tres partageront avec moi l'honneur de l'ex-« pédition d'Afrique. » Ce congé, qui reprochait aux Romains leur lâcheté, les pénétra de douleur; ils demandèrent à être décimés pour punition de leur désobéissance, et supplièrent César de les conduire à de nouveaux dangers.

234. ANTIOCHUS, FILS D'ANTIOCHUS. Lorsque Antiochus attaquait Cypsèle, ville de Thrace, il avait avec lui un grand nombre de Thraciens des meilleures maisons de la contrée, à la tête desquels étaient Tyris et Dromichètes. Il leur donna à tous des colliers d'or et des armes garnies d'argent; puis il s'avança pour livrer le combat. Ceux de Cypsèle voyant des gens de leur pays et de leur langue couverts d'or et d'argent, et les estimant heureux de servir sous Antiochus, mirent bas les armes, et se firent ses alliés.

235. IMPÉRIAUX. En 1708, les Impériaux, voulant surprendre à Baëlls une partie des troupes espagnoles, s'approchèrent, la nuit, d'une garde avancée qui était du régiment français de Clair-Fontaine. Cette garde leur cria : « Quel régiment? » Ils répondirent : « De

Louvigny » (qui servait parmi les Espagnols sur le pied allemand), et, sans s'arrêter pendant ces demandes et ces réponses, ils passèrent cette garde avancée ; ils surprirent ensuite le camp des Espagnols, et y firent un ravage considérable.

236. HIRTIUS. Le consul Hirtius fit souvent parvenir des lettres à Décimus Brutus, assiégé dans Modène par Annibal : tantôt elles étaient écrites dans une petite plaque de plomb qu'un soldat liait à son bras et qu'il passait ainsi à la nage : tantôt c'était un simple billet attaché au cou d'un pigeon affamé exprès et qu'on lâchait le plus près possible des murailles.

237. REBOUL. En 1813, les Suédois ayant pris Dessau, qui était un poste important, le général Guilleminot ordonna au lieutenant aide-de-camp, *J.-L. Reboul de Cavalery*, de prendre un détachement de 150 hommes, et de chasser les Suédois.

Le pont sur la Mudda, qui nous séparait de la ville, avait été brûlé par l'ennemi, et il ne restait plus que des solives à demi brûlées de distance en distance. Mais ce pont,

ainsi que Dessau, était défendu par 400 Suédois.

M. Reboul forme donc une avant-garde qu'il charge de planches ; il dispose ensuite ses troupes en pelotons sur les deux côtés du pont et leur fait entretenir un feu bien nourri.

Cependant les hommes de son avant-garde placent les planches sur les solives, et, malgré le feu de l'ennemi, le pont est ainsi bientôt franchi. Les 150 Français, guidés par M. Reboul, fondent sur les Suédois, les dispersent et entrent avec eux dans Dessau, dont ils restent maîtres.

Cette audacieuse expédition mérita les plus grands éloges à l'officier distingué qui osa l'entreprendre.

238. Anonyme. Au passage du Lech par l'armée française en 1805, un dragon sauva la vie à son capitaine, qui l'avait cassé de son grade de sous-officier quelques jours auparavant. Napoléon, informé de ce trait généreux, le fit appeler et l'interrogea. « Sire, « lui dit le dragon, je n'ai fait que mon de- « voir ; mon capitaine m'avait cassé pour quel-

« ques fautes de discipline, mais il sait que je « suis un bon soldat. »

239. Phalaris. Pendant que les Agrigentins faisaient la guerre à ceux de Sicile, Phalaris ne pouvant venir à bout de les dompter, parce qu'ils avaient des vivres en abondance, fit retirer son armée et laissa même ses grains à ceux de Sicile, à condition qu'il enlèverait ce qui avait été semé quand le temps de la moisson serait venu. Les Siciliens acceptèrent la condition avec joie. Mais Phalaris ayant corrompu par argent ceux qui avaient la garde des blés des Siciliens, et les toits des greniers ayant été découverts, tout ce qu'ils contenaient fut pourri. De son côté, Phalaris enleva toute la moisson; et les Siciliens, se trouvant sans vivres, au-dedans et au-dehors, furent contraints, par la disette, de se soumettre à Phalaris.

240. Albert. Le cardinal archiduc Albert, se préparant à assiéger Calais, assembla ses troupes et mit ses magasins à Valenciennes. Il fit ensuite courir le bruit que tous ces préparatifs et toutes ces dispositions étaient

pour secourir la Fère attaquée par Henri IV, roi de France. C'est alors que l'archiduc, contre toute attente, marcha promptement vers Calais; et, comme cette place était mal approvisionnée, il la prit en vingt jours de siége.

241. FULVIUS. Campé en présence des Cimbres, Fulvius ordonna à sa cavalerie d'aller jusqu'à leurs retranchements et de prendre ensuite la fuite aussitôt qu'elle se verrait poursuivie. Ces fausses attaques eurent lieu pendant plusieurs jours. Quand il eut la certitude que les ennemis s'emportaient dans la poursuite et qu'ils dégarnissaient leur camp, il se mit en embuscade avec l'élite de ses troupes, et, dans le moment qu'ils étaient hors de leur camp, il l'attaqua et le prit.

242. ROSTOPCHIN. La veille de l'incendie de Moskow, juillet 1812, et au moment même que toutes les mesures étaient prises pour la destruction de cette antique capitale de l'empire russe, le gouvernement entretenait à dessein son immense population dans la sécurité la plus profonde en publiant les proclamations les plus rassurantes. Enfin,

Rostopchin en fit afficher une dans laquelle il annonçait que l'intention de S. A. le prince Kutusow était de défendre Moskow jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il était prêt à se battre même dans les rues de cette ville.

243. Henri iv. A la bataille de Contras, en 1587, Henri IV, s'apercevant dans la chaleur de l'action que quelques-uns des siens se mettent devant lui à dessein de défendre et de couvrir sa personne, leur crie : « A quartier! je vous prie; ne m'offusquez pas, je « veux paraître. » En effet, il enfonce les premiers rangs des catholiques, fait des prisonniers de sa main, et en vient jusqu'à colleter le brave Casteau-Regnard, cornette de gendarmes, en lui disant, d'un ton qui n'appartient qu'à lui : « Rends-toi, Philistin. »

244. Ariobarzane. Autophradate assiégeait par terre et par mer Adramut dont était maître Ariobarzane, et dans laquelle l'ennemi ne laissait rien entrer. Ariobarzane commanda donc à Preleüs, qui avait la garde d'une île située devant Adramut, de feindre de vouloir la livrer à Autophradate qui, croyant à la

bonne foi du commandant de l'île, envoya une flotte pour prendre possession du pays. Mais, pendant que ses vaisseaux étaient occupés à cette expédition, Ariobarzane fit entrer dans Adramut des provisions en abondance et des troupes de renfort.

245. Braccio. Forte-Braccio, capitaine de Jeanne, reine de Naples, se rendit maître d'une tour dans le territoire d'Ambersa par le moyen d'un jeune homme déguisé en femme. Cette prétendue fille, en effet, qui cachait des armes sous ses habits et qui portait à la main un panier et une faucille, se mit à courir tout effrayée du côté de cette tour, en faisant semblant d'avoir pris la fuite à cause des partis ennemis qu'elle avait vus. Lé garde de la tour l'ayant donc fait entrer, le soldat travesti lui demanda la permission de monter au haut de la tour, afin de faire voir à la sentinelle où étaient les ennemis. Ce qui lui ayant été accordé, il monta, tua la sentinelle, et força ensuite, à coups de fusil, le garde à abandonner la tour.

246. Chabrias. Chabrias ne pouvant entrer dans Samos, à cause des galères enne-

mies qui la gardaient, fit passer devant ce port quelques-uns de ses vaisseaux; et pendant qu'on les poursuivait, il rentra sans danger dans ce port.

247. Bonaparte. Lorsque Bonaparte s'embarqua pour l'Égypte, en 1798, il cacha soigneusement à son armée le but de l'expédition qu'il méditait. Seulement quand il fut en pleine mer il adressa cette proclamation à ses troupes :

« Soldats, vous êtes une des ailes de l'ar-« mée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre « de montagnes, de plaines, de siéges; il « vous reste à faire la guerre maritime. Les « légions romaines que vous avez quelquefois « imitées, mais pas encore égalées, combat-« taient Carthage tour-à-tour sur cette mer « et aux plaines de Zama. La victoire ne les « abandonna jamais, parce que constamment « elles furent braves, patientes à supporter « les fatigues, disciplinées, unies entre elles. « Soldats, l'Europe a les yeux sur vous! vous « avez de grandes destinées à remplir; des « batailles à livrer; des dangers, des fatigues « à vaincre; vous ferez plus que vous n'avez

« fait pour la prospérité de la patrie, le bon-
« heur des hommes et votre propre gloire. »

248. Iphicrate. Ayant promis à ses soldats de leur donner la victoire, s'ils voulaient avancer un pas seulement en s'animant les uns les autres, quand il leur en donnerait le signal, Iphicrate le leur donna dans la plus grande chaleur du combat, et au moment que l'affaire allait se décider. Alors ses troupes s'avancèrent avec de grands cris, et, poussant les ennemis vigoureusement, elles les mirent en fuite.

249. Jelsembrame. M. de Jelsembrame, partisan français, étant en marche pour aller surprendre les fanatiques, entendit, en approchant d'eux, qu'ils criaient : *qui vive?* Cet officier ayant aussitôt répondu, *le fils de l'Éternel* (qui était le nom que les fanatiques se donnaient), ils le laissèrent passer; et il réussit ainsi dans sa surprise.

250. Marceau. Pendant que le général Marceau tenait bloquée la forteresse de Kœnigstein, les ingénieurs français, en construisant des travaux de campagne, découvrirent les conduits qui menaient l'eau dans ce fort,

et les coupèrent. Cette circonstance ayant forcé la garnison à capituler, les troupes du général Marceau entrèrent dans la place le 26 juillet 1796.

251. ALCIBIADE. Pendant le siége d'Athènes par les Lacédémoniens, *Alcibiade*, craignant que la garde de la ville ne se relâchât pendant la nuit, ordonna, sous de grosses punitions, qu'on eût constamment l'œil aux flambeaux qu'il ferait paraître de la forteresse, afin qu'on en élevât en même temps de semblables par tous les corps-de-garde. Cet ordre obligea les habitants à veiller toute la nuit, et empêcha toute entreprise de la part de l'ennemi.

252. GUIBON. Un officier vendéen, fait prisonnier par les républicains, fut sauvé de la mort à laquelle une loi barbare le condamnait, par un canonnier nommé Guibon, qui le cacha et le fit évader. L'officier voulut faire accepter sa bourse à Guibon, qui lui dit : « Fuyez avec votre or; je n'ai pas besoin des « dons d'un ennemi vaincu, pour sauver un « malheureux. » Cette belle action ne resta pas sans récompense. Peu de temps après,

Guibon, fait prisonnier à son tour, allait être fusillé, quand l'officier vendéen le reconnaît, pousse un cri de joie, arrache Guibon des mains des soldats, en s'écriant : « C'est lui, « c'est cet homme généreux qui a sauvé mes « jours ! » Le prince de Talmont, témoin de ce fait, accorda la grace à quarante prisonniers, compagnons d'infortune de Guibon.

253. Cratère. Les Tyriens ayant attaqué les Macédoniens, occupés à creuser des retranchements, Cratère ordonna de céder, et les Tyriens s'acharnèrent à leur poursuite ; mais quand il les vit las de courir après les Macédoniens, il ordonna à ceux-ci de faire volte-face, et de pousser les Tyriens à leur tour. Aussitôt ceux qui jusque-là avaient poursuivi prirent la fuite, et ceux qui avaient fui poursuivirent.

254. Mansfeld. Le comte de Mansfeld, général de l'armée impériale contre Mahomet III, se mit en marche, comme pour aller assiéger Fotin. Or, les Turcs, pour secourir cette place, dégarnirent Strigonie, en en tirant une partie des troupes et des provisions. Mais Mansfeld revint alors subitement

sur Strigonie, qui, ne se trouvant plus en état de faire une bonne défense, ne tarda pas à se rendre.

255. Corbulon. Au siége de Tigranocerta, ville d'Arménie, qui était défendue avec la plus grande opinâtreté, Domitius *Corbulon* fit couper la tête à un prisonnier d'un rang élevé; il fit ensuite lancer dans la place, à l'aide d'une machine, cette tête encore palpitante, et qui tomba par hasard au milieu du conseil assemblé. L'épouvante fut telle, qu'il fut de suite résolu qu'on se rendrait.

256. Brune. Le général Brune aux Suisses (1798):

« Les soldats français qui pénètrent dans « les vallons que vous habitez sont vos amis, « vos frères. Leurs mains ne portent des ar- « mes que pour écraser la tyrannie; leur seul « but est de vous rendre à la liberté, que vous « chérissez.

« Depuis les premiers jours de la révolu- » tion française, la plupart des patriciens qui « gouvernent les cantons aristocratiques de « la Suisse ont secondé sourdement les puis-

« sances liguées contre la France; ils ne man-
« queront pas de publier, pour égarer la bonne
« foi des plébéiens, que les Français veulent
« subjuguer l'Helvétie. Braves Suisses, repous-
« sez loin de vous ces perfides suggestions :
« l'ambition ni la cupidité ne déshonoreront
« jamais les démarches que je fais aujourd'hui
« au nom de la république française.

« Ami des généreux descendants de Guil-
« laume Tell, ce n'est que pour punir les cou-
« pables usurpations faites sur votre autorité
« que je me trouve en armes au milieu de
« vous. Loin de votre esprit toute inquiétude
« sur votre sûreté individuelle, sur l'usage
« de vos propriétés, sur l'exercice du culte
« de l'Être-Suprême, sur votre indépendance
« politique et sur l'intégrité de votre terri-
« toire.

« Le gouvernement français, dont je suis
« l'organe, vous les garantit; ses intentions
« seront religieusement remplies par mes com-
« pagnons d'armes. Soyez libres, la France
« vous y invite, la nature vous l'ordonne :
« pour jouir de ce précieux avantage, vous
« n'avez qu'à vouloir. »

257. Phalaris. Phalaris envoya demander en mariage la fille de Teute, qui commandait dans Vessa, ville des Siciliens, fameuse par sa grandeur et ses richesses. Quand sa proposition eut été acceptée, Phalaris prit de jeunes soldats sans barbe, et les ayant habillés en filles, il les envoya avec des présents, comme de jeunes personnes destinées à servir la nouvelle mariée. A peine étaient-ils entrés dans le palais de Teute qu'ils tirèrent leurs épées, et Phalaris s'étant montré dans le même moment, il se rendit maître de Vessa.

258. Marie. Marie, reine d'Angleterre, prit, en 1553, le château où le duc de Suffolck s'était fortifié, en y faisant entrer 100 hommes qui, publiant hautement leur intention de suivre le parti du duc, firent paraître un ardent désir de s'enrôler à son service.

259. Maharbal. Maharbal, envoyé par les Carthaginois contre quelques nations soulevées qui aimaient fort à boire, prit la fuite à la première rencontre, comme s'il eût eu peur, et il laissa dans son camp une grande quantité de vin sophistiqué pour les endor-

mir. L'ennemi, en ayant bu avec excès, fut pris et tué tout enseveli dans l'ivresse.

260. Anonyme. Pendant l'investissement de Condé par les Autrichiens, en 1792, un paysan des environs de cette ville fut pris par un colonel de hulans, qui lui demanda ce qu'il pensait de cette guerre. « Vous voulez « aller à Paris? » lui dit le paysan. — « Nous « l'espérons bien, » lui dit le colonel. — « En « ce cas, avez-vous 200,000 hommes de re- « crues tous les mois, et pouvez-vous soute- « nir pendant long-temps une guerre san- « glante? Vous aurez d'ailleurs d'ici à Paris « sept montagnes à franchir. — Où sont ces « sept montagnes? » dit le colonel étonné. — « Ce sont, » dit le paysan, « les cadavres « amoncelés de sept millions de Français, qui « ont juré de périr plutôt que de subir l'es- « clavage des étrangers. » Le colonel irrité tire son sabre pour lui fendre la tête. « Colonel, « vous m'avez promis de tout entendre : frap- « pez-moi; j'ai dit la vérité. »

261. Léonidas. Léonidas, dans une expédition en pays ennemi, partagea, pendant la nuit, ses troupes en plusieurs pelotons, et

donna ordre que, quand il ferait lever l'étendard, les uns coupassent les arbres et les autres missent le feu aux villages. Les ennemis, voyant de leur ville le ravage qui se faisait de tous côtés aux environs, crurent les troupes de Léonidas beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en effet, et, n'osant sortir, ils lui laissèrent emmener tout le butin qu'il avait fait.

262. CULLIO ET CORBERA. Lorsqu'en 1523, M. de Lautrec faisait le siége de Pavie, Prosper Colone y envoya un secours d'Italiens et d'Espagnols, commandés par *Cullio* et *Corbera*, qui, en passant devant les troupes françaises, parlaient italien, et alors les Français les prenaient pour des Vénitiens, leurs alliés; et lorsqu'ils passaient devant les Italiens qui servaient en France, ce détachement parlait français, et les Italiens les croyaient Gascons. De cette manière le détachement arriva jusqu'aux dernières gardes, sans être obligé de combattre, et entra librement dans la place.

263. LACÉDÉMONIENS. Les *Lacédémoniens*, voulant secourir Syracuse que les Carthagi-

nois tenaient assiégée, remorquèrent leurs vaisseaux avec des galères qu'ils avaient prises sur l'ennemi, et passèrent ainsi pour des Carthaginois victorieux.

264. Bonaparte. Vers le milieu de janvier 1797, Bonaparte s'était rendu à Bologne pour y préparer une démonstration hostile, qui pût faire cesser les intrigues et les armements cachés qu'il n'ignorait pas être faits dans les états de l'Église. La conduite précédente de Pie VI avait fait connaître au général français qu'il suffisait de diriger sur Rome une faible colonne, pour que les espérances conçues par le sacré collége se changeassent en de vives alarmes. Il forma donc un corps de 2 à 3,000 hommes, suffisant pour remplir l'objet proposé, et qui allait entrer sur le territoire papal, lorsque Bonaparte apprit que l'armée autrichienne reprenait l'offensive. Sentant alors que sa présence à Vérone était indispensable, il remit l'exécution de ses desseins à un temps plus opportun.

265. Séruzier. Pilau, port de mer sur la Baltique, se regardant comme indépendante, n'avait point ouvert ses portes après

l'entrevue des deux empereurs à Tilsitt. Le général St.-Hilaire, dont la division s'était portée sur cette ville, fit faire en conséquence sommation au commandant de la place, qui, après avoir répondu d'abord qu'il voulait se défendre, se vit bientôt obligé, pour apaiser les citadins dont les maisons commençaient à brûler, de faire demander par un trompette la suspension du feu, invitant le général français à envoyer un officier de confiance pour entendre ses raisons. Sa demande lui ayant été de suite accordée, on convint provisoirement, entre autres choses, que le général St.-Hilaire, suivi seulement de deux aides-de-camp, d'un domestique et de deux ordonnances, se rendrait à huit heures du matin chez le gouverneur.

Le grand désir que le colonel Séruzier avait de découvrir dans les remparts de la ville un côté mal défendu, lui suggéra l'idée de se mettre à la suite du général en uniforme de hussard et comme aide-de-camp. Le gouverneur reçoit d'une manière très-distinguée le général St.-Hilaire qui, après lui avoir fait, de son côté, les propositions les plus

honorables et les promesses les plus avantageuses, s'il rendait aux Français la ville, le port et la citadelle, finit par lui donner vingt-quatre heures pour se décider. Ce gouverneur ayant répondu qu'il tiendrait tant que le conseil de Pilau l'autoriserait à défendre cette place, le général français demanda a parler au conseil de régence. C'est dans ce moment que Séruzier demanda au gouverneur la permission de visiter le port; il la lui accorda pour trois quarts d'heure, temps nécessaire à la régence pour se réunir, et lui donna un vieux maréchal-des-logis pour l'accompagner partout où il voudrait, excepté à la citadelle.

Il sortit, et, pour humaniser son hussard, il lui proposa d'abord le *schnaps*, qu'il accepta de bon cœur. Puis il lui demanda en allemand s'il y avait du bon vin dans la ville, en lui disant qu'on l'avait assuré chez le gouverneur qu'il en trouverait du *recht-gut* (fort bon) du côté de la citadelle. Le hussard, donnant dans le panneau, lui répondit : « Oui, « oui, je sais bien, mais il est cher. — C'est

égal, » reprit le colonel en tirant de sa poche quelque petite monnaie, qu'il déclara vouloir boire avec lui. Arrivés ainsi du côté de la citadelle, ils s'occupent, le hussard à boire, le colonel à observer de tous ses yeux; et, de plus, ce dernier, en faisant causer et boire son Prussien, parvient à connaître le nombre des compagnies et les forces de la garnison. Séruzier avait aussi, pendant sa promenade, reconnu deux points susceptibles d'attaque. Aussi revint-il fort satisfait chez le gouverneur, qui l'interrogea et auquel il répondit qu'il avait remarqué des choses qui méritaient bien d'être vues. Alors le général St.-Hilaire comprit le vrai sens de la réponse du colonel; de sorte qu'au lieu d'écouter les observations du conseil de régence, qui paraissait disposé à suivre l'impulsion du gouverneur, et vouloir résister, ce général parla avec plus de fermeté, et finit par dire qu'il n'accordait plus que douze heures à ce gouverneur pour se consulter.

Le conseil de régence, déconcerté par cette subite et nouvelle sommation, ne tarda pas à décider que la ville serait soumise aux

Français ; mais après cette décision, le brave gouverneur se retira dans la citadelle avec ceux qui voulurent l'y suivre.

Tel fut le résultat de la petite ruse du colonel Séruzier qui, sans avoir rien de bien extraordinaire, rendit cependant un véritable service, en évitant un combat et peut-être l'assaut à la ville.

266. TURENNE. Une ville considérable d'Allemagne offre cent mille écus à Turenne, pour qu'il ne passe pas sur son territoire. « Comme votre ville, dit-il en riant aux dé-« putés, n'est point sur la route où j'ai résolu « de faire marcher l'armée, je ne puis prendre « l'argent que vous m'offrez. »

267. CÉSAR. En entrant dans les Gaules, César eut les Alpes à traverser, et il apprit que les troupes des Barbares montagnards gardaient les passages. Ayant en conséquence étudié la nature du climat et du pays, il vit que du haut des montagnes il descendait un grand nombre de rivières, qui formaient des lacs très-profonds, d'où, à la pointe du jour, il s'élevait des brouillards fort épais. C'est ce temps que César prit pour faire faire le tour

des montagnes à la moitié de ses troupes, et le brouillard en déroba la vue aux Barbares, qui ne firent aucun mouvement. Mais quand César se trouva au-dessus de la tête des ennemis, ses troupes jetèrent de grands cris, auxquels répondit, par d'autres cris, la moitié de son armée qui était restée au bas, au point que toutes les montagnes des environs en retentirent. Les Barbares épouvantés prirent la fuite, et ce fut ainsi que César traversa les Alpes sans combat.

268. TURENNE. Le vicomte de Turenne arriva avec son armée devant Alexandrie, comme s'il avait dessein d'en faire le siége; mais sa véritable intention était d'attaquer quelque autre place dont on aurait tiré la garnison pour secourir Alexandrie. Dans cette vue, le vicomte laissa quelque vide entre un quartier et l'autre, afin que les Espagnols pussent introduire des troupes dans cette place. Turenne partit alors pour aller assiéger Trin, dont les Espagnols avaient tiré la garnison pour renforcer celle d'Alexandrie.

269. SCIPION L'AFRICAIN. Scipion l'Africain avait devant lui le camp de Syphax et

celui des Carthaginois ; il mit le feu pendant la nuit au premier, qui était le plus facile à brûler; dressa entre les deux une embuscade où il défit les Carthaginois accourus au secours de leurs alliés, tandis qu'avec toutes ses forces il faisait main-basse sur les Numides qui fuyaient.

270. LANNES. Ce fut à Esling que la France perdit le maréchal Lannes, duc de Montebello. Son courage ne fut pas moins héroïque à ses derniers moments que durant sa glorieuse carrière. Voici les dernières paroles qu'il adressa à Napoléon. Puisées à une source certaine, elles ont été préservées des altérations que la politique du gouvernement et l'orgueil du souverain leur firent subir.

« Tu viens de faire une grande faute ; elle « te prive de ton meilleur ami, mais elle ne « te corrigera pas. Ton ambition insatiable te « perdra ; tu sacrifieras sans ménagement, « sans regrets, les hommes qui te servent le « mieux. Ton ingratitude éloigne de toi ceux « même qui t'admirent. Tu n'as plus autour « toi que des flatteurs ; je ne vois pas un « ami qui ose te dire la vérité. On te trahira,

« on t'abandonnera. Hâte-toi de terminer « cette guerre, c'est le vœu de tes généraux, « c'est sans doute celui de ton peuple. Tu ne « seras jamais plus puissant, tu peux être bien « plus aimé. Pardonne à un mourant ces vé- « rités; ce mourant te chérit.... »

(Extrait de la *Bravoure française en action.*)

271. Agésilas. Comme Agésilas assiégeait les Phocéens, il apprit que la garnison était très-fatiguée de la guerre. Il feignit en conséquence de se retirer pour une autre entreprise; et, lorsqu'elle fut sortie, il revint promptement à son premier poste, et prit la place.

272. Jourdan. Le général Jourdan aux troupes (en insurrection) de la garnison de Turin en 1801.

« Soldats, vous avez réclamé le paiement « de votre solde; vous avez été payés. Vous « n'avez donc plus de motifs de mécontente- « ment. Tout mouvement de votre part, toute « insubordination serait un crime qui attire- « rait sur vous la colère du gouvernement français. Des malveillants, de coupables

« instigateurs creusent l'abyme dans lequel « ils veulent vous précipiter. Écoutez la voix « de vos chefs; écoutez celle de l'honneur; « écoutez Bonaparte qui vous parle par notre « organe. Soldats, vous dit-il, vous qui avez, « par votre courage, fixé l'admiration de « l'Europe; vous qui avez acquis des droits « à la reconnaissance nationale, vous venez « de vous égarer. Prenez garde! encore un « pas, et vous serez des rebelles, des ennemis « de la république. L'armée, la nation vous « observent; encore un pas, et vous êtes dés- « honorés; tous vos lauriers sont flétris; vous « cessez d'être les enfants de la patrie. Sol- « dats, nous aimons à croire que ce langage « réveillera en vous les sentiments d'honneur « qui ont toujours caractérisé les défenseurs « de la patrie, et que désormais vous efface- « rez, par votre soumission à vos chefs, « jusqu'aux traces les plus légères des évé- « nements passés. Mais si l'esprit d'insurrec- « tion avait fait de tels progrès parmi vous « qu'il fût nécessaire de vous présenter d'au- « tres motifs pour vous rappeler à votre de- « voir, nous vous dirions : Soldats, rappelez-

« vous qu'en l'an 7 les ennemis de la répu-
« blique profitèrent du désordre de la retraite,
« et que les champs de l'Italie furent inondés
« du sang de vos camarades. Le gouvernement
« a pardonné aux chefs de cette funeste insur-
« rection; sa générosité n'a pu les ramener à
« des sentiments de reconnaissance; ils res-
« pirent encore haine et vengeance contre
« tout ce qui est français, et déja ils méditent
« l'exécution prochaine de leurs sinistres pro-
« jets.

« Soldats, lorsque vous vous agitez contre
« vos chefs, vos chefs veillent sur vous. Nous
« vous déclarons que les plus grands dangers
« vous menacent. Une vaste conspiration est
« tramée contre vous. Les conspirateurs savent
« que, réunis à vos chefs, vous êtes invin-
« cibles; ils vous portent à l'insurrection, et
« ils épient le moment favorable pour égorger
« vos officiers, les agents et les amis du gou-
« vernement français. Ils fondront ensuite sur
« vous avec fureur. Abandonnés de vos chefs,
« et rongés par le remords de les avoir délais-
« sés, vous périrez victimes de votre insubor-
« dination.

« Soldats, ce tableau est lugubre, mais il « est vrai. Tout concourt à vous engager à « rentrer dans l'ordre. L'honneur et votre « sûreté vous en font un devoir. Jurez donc « à vos chefs de leur obéir; et ils prennent « l'engagement de veiller à vos besoins et à « votre sûreté. »

273. Cléarque. En conduisant une armée, Cléarque trouva sur sa route une rivière où il y avait deux gués. Au premier, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambe; et à l'autre, on en avait jusqu'à la mamelle. Il essaya d'abord de passer le premier gué; mais comme les ennemis qui étaient de l'autre côté maltraitaient ses troupes à coups de frondes et de flèches, il prit ceux qui étaient tout couverts de fer, et les fit passer au second gué. Ayant ainsi passé le fleuve en sûreté, ils repoussèrent l'ennemi, tandis que le reste de l'armée traversa sans obstacle au premier gué qui était plus aisé.

274. Espagnols. Dans le but d'entrer en France, les Espagnols formèrent un dessein sur Baïonne en 1592. Pour cela, le gouverneur de Fontarabie avait gagné à Baïonne un

médecin, nommé Blancpigeon, avec lequel il entretenait un commerce de lettres très-suivi, et qui l'informait de tout ce qui se passait dans la place en termes de médecine convenus entre eux; et, sous la figure d'un malade qui tantôt se guérissait, tantôt était en danger, tantôt avait besoin de remèdes prompts, tantôt devait être traité avec plus de circonspection, il lui marquait le temps et les mesures qu'il fallait prendre pour se saisir de la ville. Au reste, Blancpigeon menait toute cette affaire de concert avec un Espagnol établi depuis quelque temps dans Baïonne; et elle était si avancée qu'à un certain jour marqué une flotte et une armée de terre devaient tout-à-coup paraître devant la place. Mais un laquais, venant de Fontarabie de la part du gouverneur, fut surpris avec des lettres dans le style de celles qui avaient précédé, et il avoua qu'elles étaient destinées au médecin et à l'Espagnol. Ils furent aussitôt arrêtés par Hilière, gouverneur de Baïonne, qui les convainquit de trahison. Il eut alors envie de surprendre lui-même les Espagnols en les engageant à venir avec leurs troupes

devant la place, et promit la vie à l'Espagnol s'il voulait écrire au gouverneur une lettre qu'il lui dicterait; mais, aimant mieux mourir que de trahir sa nation, il fut exécuté avec le médecin.

275. HABITANTS DE CHIO. Ceux de *Chio*, après avoir tué une sentinelle des Érythréens qui était sur une montagne, revêtirent de ses habits un de leurs soldats. Celui-ci ayant fait signe de là aux ennemis, les attira dans une embuscade où ils furent défaits.

276. ALEXANDRE Ier. En juillet 1812, après la retraite successive des différents corps de l'armée russe sur la Dwina, après l'évacuation du camp retranché de la Drissa, et lorsqu'il eut inutilement fait répandre en profusion, dans l'armée française, des proclamations où les soldats étaient invités à la désertion, etc., l'empereur Alexandre crut pouvoir se créer de nouvelles ressources en mettant en mouvement les passions religieuses de ses sujets. Des proclamations inondèrent l'empire russe; les prêtres et les nobles persuadèrent aux serfs que leur religion était menacée, que l'intention des Français é

de les réduire au culte des idolâtres, etc. Ces absurdités grossières ne manquèrent pas de produire leur effet sur des peuples à demi sauvages.

277. Gassion. Un général que le duc de Lorraine avait opposé à Gassion, lui fit un jour offrir une forte somme pour qu'il lui renvoyât des prisonniers qu'il avait faits. « Dites à celui qui vous envoie, » répondit Gassion au parlementaire, « que je ne suis « pas venu au champ d'honneur pour comp- « ter de l'argent. »

278. Denis. Voyant que les Carthaginois faisaient une invasion dans le pays avec une armée de 200,000 hommes, Denis fit élever de tous côtés des forts, et y mit des gens de guerre, avec ordre de traiter avec les Carthaginois et de recevoir leurs garnisons. Les Carthaginois s'empressèrent donc de prendre possession du pays sans coup férir, et partagèrent en différentes garnisons la plus grande partie de leurs troupes. Mais quand Denis vit le grand nombre de détachements qui avaient été formés, il attaqua ce qui était resté ensemble, et remporta la victoire.

279. Turenne. Dans le dessein de surprendre les troupes du duc de Lorraine, Turenne fit courir le bruit qu'il allait passer les siennes en revue. Et, sous ce prétexte, les ayant fait sortir de leurs quartiers, sans rien donner à soupçonner à ses ennemis, il marcha à eux et les joignit à Sintzeim avant que de passer le Neckre.

280. Claudius Caudex (Appius). Appius Claudius Caudex, pendant la première guerre punique, ne pouvant passer le détroit de Messine, occupé par les Carthaginois, retourna vers l'Italie, comme s'il eût été rappelé à Rome. Les Carthaginois trompés se retirèrent, et Claudius passa sans danger.

281. Bonaparte. Après son entrée dans Milan, en 1796, Bonaparte adressait à l'armée d'Italie la belle proclamation suivante :

« Soldats, vous vous êtes précipités comme « un torrent du haut de l'Apennin; vous avez « culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à « votre marche.

« Le Piémont, délivré de la tyrannie au- « trichienne, s'est livré à ses sentiments de « paix et d'amitié pour la France.

« Milan est à vous, et le pavillon républi-
« cain flotte dans toute la Lombardie. Les
« ducs de Parme et de Modène ne doivent
« leur existence politique qu'à votre généro-
« sité.

« L'armée qui vous menaçait avec tant d'or-
« gueil ne trouve plus de barrière qui la ras-
« sure contre votre courage. Le Pô, le Tésin,
« l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour.
« Ces boulevards vantés de l'Italie ont été
« insuffisants; vous les avez franchis aussi fa-
« cilement que l'Apennin.

« Tant de succès ont porté la joie dans le
« sein de la patrie. Vos représentants ont or-
« donné, en l'honneur de vos victoires, une
« fête dans toutes les communes de la ré-
« publique. Là, vos pères, vos mères, vos
« épouses, vos sœurs, vos amantes se ré-
« jouissent de vos succès, et se vantent avec
« orgueil de vous appartenir.

« Oui, soldats, vous avez beaucoup fait.....
« Mais ne vous reste-t-il rien à faire? Dira-t-
« on de nous que nous avons su vaincre, mais
« que nous n'avons pas su profiter de la vic-
« toire? La postérité nous reprochera-t-elle

« d'avoir trouvé Capone dans la Lombar-
« die ?.... Mais je vous vois déja courir aux
« armes; un lâche repos vous fatigue. Les
« journées perdues pour la gloire, le sont
« pour votre bonheur..... Eh bien! partons.
« Nous avons encore des marches forcées à
« faire, des ennemis à soumettre, des lauriers
« à cueillir, des injures à venger.

« Que ceux qui ont aiguisé les poignards
« de la guerre civile en France, qui ont lâ-
« chement assassiné nos ministres, incendié
« nos vaisseaux à Toulon, tremblent... L'heure
« de la vengeance a sonné.

« Mais que les peuples soient sans inquié-
« tudes; nous sommes amis de tous les peuples,
« et plus particulièrement des descendants des
« Brutus, des Scipion et des grands hommes
« que nous avons pris pour modèles.

« Rétablir le Capitole, y placer avec hon-
« neur les statues des héros qui le rendirent
« célèbre, réveiller le peuple romain engourdi
« par plusieurs siècles d'esclavage : tel est le
« fruit de vos victoires; elles feront époque
« dans la postérité. Vous aurez la gloire im-

« mortelle de changer la face de la plus belle « partie de l'Europe.

« Le peuple français, libre, respecté du « monde entier, donnera à l'Europe une paix « glorieuse qui l'indemnisera des sacrifices « qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez « alors dans vos foyers, et vos concitoyens « diront en vous montrant : *Il était de l'ar-* « *mée d'Italie !* »

282. Cimon. Cimon, après une victoire navale remportée contre les satrapes de Perse, à la hauteur de l'île de Chypre, s'étant rendu maître d'un grand nombre de vaisseaux ennemis, fit monter les Grecs dessus, leur ordonna de s'habiller comme les Mèdes, et se rendit sur les côtes de Pamphylie, vers l'embouchure du fleuve Eurymédon. Les Perses, ainsi trompés, reçurent la flotte comme amie; mais, au lieu d'y trouver des gens de leur nation, ils n'y trouvèrent que des Grecs, qui, par la surprise qu'ils causèrent, parurent encore plus terribles qu'ils n'étaient.

283. Montmorency. En 1553, le connétable de Montmorency, ayant dessein de

faire le siége de Marienbourg, s'avança vers Avesnes, et se rendit maître de Chimai, de Glayon, de Trélon et de quelques autres petites places. Sa marche fit aisément croire aux ennemis qu'il en voulait à Avesnes, où ils crurent devoir jeter beaucoup de troupes; mais, revenant tout-à-coup sur la droite, il fit investir Marienbourg par le maréchal de Saint-André. Cette place, malgré les tentatives que fit Julien Roméro, général espagnol, pour s'y jeter avec quelques troupes, se rendit après peu de jours de siége, faute d'une assez nombreuse garnison.

284. Pompée. Pompée, voulant passer une rivière que les ennemis défendaient, les amusa pendant quelque temps par de feintes attaques; puis il les attaqua sérieusement lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et il les força.

285. Gardanne. Le général Mélas, qui était parvenu à tourner la position de Varreggio, occupée par une division de l'armée de Masséna dans les Apennins, fit sommer cette division de mettre bas les armes; le général Gardanne, qui la commandait, lui fit cette réponse : « Les Français ne capitulent

« point, quand ils peuvent se battre. » La division française se fit jour à travers les Autrichiens.

286. CATINAT. M. de Catinat se déguisa en charbonnier pour entrer dans Luxembourg, et reconnaître l'état de la place.

287. ANOYME. Un général français, voyant ses troupes épouvantées fuir en désordre, après une attaque des Russes, court au grand galop après elles, les dépasse, et, arrivé près d'un chemin étroit vers lequel elles se dirigeaient, met son cheval en travers de la route, et leur dit : « Mes amis, ce n'est pas ici « qu'est l'ennemi ; c'est là (leur montrant le « champ de bataille qu'ils viennent de quit- « ter) : marchons ! » Ils s'arrêtent tous, hésitent un moment, et retournent enlever les positions qu'ils avaient abandonnées.

288. CALLICRATIDAS. Étant assiégé dans Magnésie, et pendant que les ennemis préparaient les béliers, Callicratidas fit démolir une partie du mur du côté où l'on ne pouvait faire d'approches ; il profita ensuite du moment que l'ennemi relevait ses postes, sortit, fit le tour du mur, et, ayant pris l'en-

nemi en queue, en tua beaucoup et fit un nombre considérable de prisonniers. Après cette victoire, on rebâtit ce qui avait été démoli.

289. Martin et Rolet. Le capitaine Martin, et le sieur du Rolet, gouverneur du Pont-de-l'Arche, surprirent, en 1591, Louviers, petite ville de Normandie, à l'aide d'un caporal, d'un prêtre et d'un marchand d'huile. Le prêtre s'était, en effet, chargé de faire le guet au clocher, en promettant de laisser avancer les troupes aussi proche de la ville qu'on voudrait, sans sonner le tocsin; et les deux autres devaient livrer la porte. La chose s'exécuta donc le sixième jour, de la manière suivante : du Rolet ayant envoyé en avant sept soldats déterminés et portant l'écharpe noire, qui était celle de la ligue, ils s'arrêtèrent sous la porte de la ville, et s'entretinrent avec le caporal et le marchand comme gens de l'Union. Du Rolet, averti alors par le marchand qu'il était temps de donner, sort de son embuscade, court à la porte, s'en saisit, s'empare du corps-de-garde, entre dans la ville, et, avec le secours du baron de Bi-

ron, qui l'appuya avec de nouvelles troupes, il se rendit maître de la place.

290. Lecourbe. En 1796, Lecourbe était dans Kehl quand cette forteresse fut assiégée. Dans les premiers jours de janvier, les Autrichiens ayant tenté une attaque sur l'île d'Erlen-Rhin, déja les Français pliaient, lorsque Lecourbe accourt sur les lieux, se place au pont volant, où le désordre était extrême, coupe avec son sabre le câble du pont, le fait mettre au large; puis se tournant vers les soldats : *Il faut*, leur dit-il, *vous battre, ou vous noyer; voilà le Rhin, voilà l'ennemi.* Au même instant il saisit un drapeau, s'élance avec les braves qui le suivent, et force l'ennemi d'abandonner l'artillerie dont il s'était emparé.

291. Viala. Le 27 novembre 1796, à la reprise de Rivoli, le chef de bataillon Viala se fit remarquer par le trait suivant :

Une demi-brigade, formant la tête de la colonne, s'était repliée en entier; bien loin d'imiter ce mouvement qui se propageait, Viala ne consulta que son courage, et s'arrêta. Quinze grenadiers de son bataillon imi-

tèrent son exemple, et firent en même temps une décharge sur l'ennemi, qui était près d'arriver sur la colonne. Cette démarche, brusque et inattendue, porta le désordre dans les rangs ennemis : Viala et ses grenadiers s'élancent aussitôt, la baïonnette en avant; toute la colonne, dont le courage est rappelé par ce trait d'audace, imite leur exemple, et bientôt les Autrichiens fuient en désordre. On fit en un moment 800 prisonniers.

Ce brave militaire, devenu colonel du 85e régiment, périt aux champs d'Iéna.

292. Alcibiade. Alcibiade dressa une embuscade à ceux de Bysance qui ne voulaient pas sortir de leur ville, et fit semblant de se retirer; il les prit ensuite dans cette même embuscade, lorsqu'ils ne se doutaient de rien.

293. Anonyme. Dans la nuit du 16 au 17 novembre 1793, 6,000 Prussiens, dirigés par un ingénieur français émigré, surprennent les avant-postes du fort de Bitche et escaladent les glacis. On bat la générale, on se fusille dans l'obscurité, mais sans pouvoir distinguer le point sur lequel les masses de

l'ennemi se dirigent : le propriétaire d'une maison en bois qui se trouvait placée sur le chemin par lequel les Prussiens avaient dû arriver, court y mettre le feu en s'écriant : « Elle servira de flambeau pour nous éclai« rer. » Le dévouement de ce brave Lorrain sauve le fort : à la lueur de l'incendie, les Français voient arriver les Prussiens, les arrêtent par un feu nourri et bien dirigé, et les forcent à la retraite.

294. Scipion. On avait pris trois espions carthaginois, et, selon les lois romaines, ils devaient être mis à mort; mais Scipion ne voulut point user de cette rigueur. Leur ayant fait faire le tour de l'armée, ils virent les Romains qui s'exerçaient, les uns à tirer le javelot, les autres à lancer des traits, d'autres à sauter, d'autres qui préparaient leurs armes, et d'autres enfin qui aiguisaient leurs épées. Quand ils eurent tout observé, on les ramena à Scipion qui, après les avoir fait dîner, leur dit : *Allez-vous-en dire à celui qui vous a envoyés tout ce que vous avez vu.* Les espions, de retour, en firent un fidèle récit aux Carthaginois, qui furent frappés d'étonnement

en apprenant les grands préparatifs des Romains et la magnanimité de Scipion.

295. Bannier. On connaît peu de manœuvres et de ruses comparables à celle dont se servit le maréchal Bannier pour échapper à un danger très-imminent. Ce général suédois n'avait qu'une armée de 14,000 hommes au moment où il se trouva attaqué à l'improviste et coupé par une autre armée de 40,000 hommes commandée par des généraux expérimentés. Ayant donc décampé de Torgaw, il se dirigea du côté de Furstemberg sur l'Oder, qu'il traverse avec bien de la peine. Il croyait que Wrangel l'attendait au sortir des marais de Custrin; mais, ayant appris que Wrangel était de l'autre côté vers Stetin, il balança s'il continuerait sa route. Enfin, loin de pouvoir prévenir les ennemis, comme il s'en était flatté, à cause des marais immenses qu'ils devaient trouver sur leur passage, quel fut son étonnement quand il vit devant lui, au bout de trois jours, l'armée impériale présentant un front d'une lieue de longueur. Dans un danger si pressant, la bravoure de ses troupes fut son unique res-

source. Il ne pouvait, en effet, ni retourner en arrière, ni se fier à la Pologne qui était à sa droite, et encore moins forcer une armée si considérable. C'est alors que Bannier eut recours au stratagème en question : il envoie sa femme, celles de ses officiers et son principal bagage par la Pologne dans la basse Poméranie. Persuadés qu'il va prendre le même chemin, les ennemis s'avancent vers le Notez, et se hâtent de construire divers ponts pour suivre les Suédois le long des bois qui mènent à la basse Poméranie. Dans le dessein de mieux tromper Galas, le maréchal fait semblant d'être prêt à partir; et afin que la nouvelle de son prochain départ soit portée à l'électeur de Brandebourg (qui partageait déja le butin et les prisonniers avec le général de l'armée de l'empereur), Bannier donne quelque argent et promet une plus ample récompense à un cornette du pays de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidèle et capable de conduire l'armée suédoise par les bois le long du Notez. Le cornette ne manqua pas d'en prévenir l'électeur, et les ennemis marchent incontinent dans la Pologne; mais le

maréchal, qui n'avait encore rien dit de son projet, fit, sur les neuf heures du soir, une contre-marche sur l'Oder, bien déterminé à forcer le comte de Bouchain qui gardait l'autre passage de la rivière, avant que Galas pût passer le lac de Custrin. Mais quelle fut sa surprise et sa joie quand il vit alors qu'il avait bien moins à faire, parce que Bouchain avait délogé pour suivre Galas! ou plutôt quels furent le dépit, le chagrin et la honte de celui-ci lorsqu'il apprit que l'armée suédoise avait passé heureusement l'Oder à gué! etc., etc., etc.

296. Russes. Lors du siége de Dantzick, en 1807, et après l'attaque de l'île d'Holm, qui eut lieu la nuit du 6 au 7 mai, le 12ᵉ léger surprit un détachement russe dont les officiers crièrent : *Ne tirez pas, nous sommes Français.* Mais un chasseur du même régiment, nommé Fortunas, et qui était tombé peu d'instants auparavant au milieu de ce détachement, cria à son tour, et quoiqu'il fût menacé d'être tué s'il parlait : *Tirez, tirez, mes camarades, ce sont des Russes.* Ce trait

d'héroïsme rappelle celui du chevalier d'Assas au combat de Closter-Camp.

297. Annibal. Annibal contraignit le dictateur Junius, par des alarmes continuelles, à demeurer toute la nuit sous les armes pendant un orage affreux. Puis, l'ayant attaqué le matin, il n'eut point de peine à triompher de troupes exténuées de fatigue.

298. Laubanie. Réponse de Laubanie, gouverneur de Landau, à une sommation de Joseph, roi des Romains, 1704.

Laubanie, gouverneur de Landau, défendait cette place contre Joseph, roi des Romains, qui depuis devint empereur d'Allemagne. Dans une sortie qu'il fit avec une partie de sa garnison, il fut blessé et perdit la vue. Joseph profita de cette circonstance pour tâcher de l'ébranler, et le fit sommer en lui offrant une capitulation honorable : « Je serais le plus lâche des hommes, répon« dit Laubanie, si je rendais cette place, « lorsqu'elle abonde en munitions, lorsque « tous mes soldats sont prêts à verser leur « sang pour la défendre. Je suis trop jaloux

« de l'estime du roi des Romains pour ne « pas lui résister jusqu'à la dernière extrémité. « Aveugle et couvert de blessures, je n'ai plus « qu'un sacrifice à faire à mon roi, c'est celui « de ma vie; je le ferai sur la brèche. » Joseph, en apprenant cette réponse, dit : « Il y a vé« ritablement de la gloire à vaincre de pareils « ennemis. »

299. Cléarque. Après la mort de Cyrus, les Grecs occupèrent un canton fertile et d'une grande étendue, environné d'un fleuve et qui ne tenait à la terre que par un isthme fort étroit. Cléarque ne voulait pas qu'on y campât, mais il avait de la peine à le persuader aux Grecs. Ayant donc fait courir le bruit que l'intention du roi était de faire murer cette langue de terre, les troupes se rendirent à son avis et campèrent au-delà de cet isthme.

300. Eugène et Savoie. En 1707, le duc de Savoie et le prince Eugène avaient projeté de faire le siége de Toulon et voulaient cacher leur dessein aux Français. A cet effet, ils assemblèrent trois corps d'armée; et par ce moyen ils réussirent à cacher leur véritable but, et obligèrent les Français à diviser leurs

forces. Ils firent donc camper un de ces corps aux environs de Pignerol, l'autre près d'Ivrée, et le troisième sous Coni. Les Français comprirent bien alors que le dessein des deux princes était d'entrer en France, mais ils ne pouvaient deviner par quelle porte. Le Dauphiné, en effet, et le Languedoc n'étaient pas moins à portée d'être attaqués que la Provence. Ils furent donc obligés de garnir de troupes les passages de ces trois provinces, de peur de négliger celle que les alliés avaient véritablement en vue, en voulant courir à la défense d'une autre à laquelle ils ne pensaient pas.

301. Autophradate. Lorsque *Autophradate* faisait la guerre aux Pisidiens, qui s'étaient saisis des passages, il se retira après quelques légers combats, comme désespérant de les forcer. Dans cette opinion, les Pisidiens s'étant relâchés la nuit suivante, Autophradate chargea l'élite de ses troupes de s'emparer de ces détroits, et y passa le lendemain avec toute son armée.

302. Bonaparte. Le matin même où devait commencer la batalle de la Moscowa, le

général français parcourut le front des différentes lignes, et, à l'aspect du soleil qui se levait sans nuage, s'écria : *Soldats! c'est le soleil d'Austerlitz!* Il fit battre un ban, et ajouta :

Voici la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire; elle vous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, à Smolensk; et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille, sous les murs de Moscou!

On ne peut s'empêcher de remarquer la convenance et la justesse de ces pensées, et combien la circonstance y ajoutait de prix!

303. Artaxercès. Artaxercès prenait soin d'exciter et de fomenter la guerre parmi les Grecs; mais il se déclarait toujours pour le parti le plus faible. Il affectait d'égaler le vaincu au vainqueur; mais son véritable but

était de ruiner peu à peu les forces de ceux qui avaient l'avantage.

304. SIMPLE. Guillaume le Simple, capitaine dans la garnison de Lierre, ayant traité avec Alexandre Farnèse pour lui livrer la place, demanda au gouverneur la permission de sortir à la tête de trente Écossais de sa compagnie, qui lui étaient dévoués, sous prétexte d'aller faire quelques prisonniers, afin de les échanger avec ceux que les Espagnols avaient faits. Dès qu'il fut dehors, il alla au-devant des troupes avec lesquelles M. Haultpenne, par ordre d'Alexandre Farnèse, était en marche pour venir surprendre Lierre. Le capitaine le Simple les conduisit de nuit aux portes de la place; s'étant alors avancé avec ses trente Écossais, il se fit reconnaître pour être de la garnison, et les portes lui furent ouvertes.

305. VIRIATUS. Viriatus, après une feinte retraite, fit en un jour le chemin de trois journées; et, surprenant les assiégés occupés à faire des sacrifices, il les emporta.

306. SPARTIATE. Un Spartiate, renversé

le visage contre terre au fort de la mêlée, aperçoit un soldat ennemi prêt à le percer dans les reins : « Attends, » lui dit-il en se soulevant; « plonge-moi plutôt ton épée dans « la poitrine. Ma mère aurait trop à rougir, « si on pensait que j'ai reçu la mort en pre- « nant la fuite. »

307. Iphicrate. Iphicrate exerçait continuellement ses soldats par de faux bruits, de fausses marches, frayeurs, embûches, trahisons, attaques, et par de fausses nouvelles de secours arrivé à l'ennemi, afin qu'on fût moins surpris quand ces choses arrivaient véritablement.

308. Cassandre. Cassandre revenant d'Illyrie, et n'étant qu'à une journée d'Épidamne, cacha ses troupes; il envoya un détachement de cavalerie brûler des bourgades, situées sur les hauteurs de l'Illyrie et de l'Alintanie, dont les habitants favorisaient les Épidamniens. Ceux-ci, s'imaginant alors que Cassandre s'était retiré, sortirent de leur ville et se livrèrent aux travaux de la campagne; mais Cassandre, tirant ses troupes du lieu où il les avait cachées, prit environ deux mille

de ces habitants qui étaient dehors, et, trouvant les portes de la ville ouvertes, il entra dans Épidamne, et s'en rendit maître.

309. Sérillac. Ayant appris la mort de Montluc, qui commandait dans Sienne, Strozzi, général des troupes de Henri II, roi de France, forma la résolution de se jeter lui-même dans cette place pour la secourir. Il partit donc à la tête de quelques fantassins et de quelques cavaliers; mais, chemin faisant, il tomba dans une embuscade, où il fut rudement chargé. Son infanterie prit la fuite, sa cavalerie fut en partie dissipée, et ayant été lui-même renversé de cheval par les fuyards, il resta seul sur le chemin avec l'évêque de Sienne. C'est alors que la présence d'esprit d'un capitaine de cavalerie, nommé Sérillac, le tira de danger, et le conduisit à son but. Cet officier, en effet, qui était neveu de Montluc, s'avisa de faire sonner tout-à-coup quatre trompettes en divers endroits, criant : *Tue, tue, tue!* avec quelques cavaliers qu'il avait ralliés. Ce bruit subit, au milieu des ténèbres, épouvanta les ennemis, qui, se croyant investis d'un grand corps de troupes, commen-

cèrent à fuir de leur côté, comme les Français fuyaient du leur. Sérillac, en rôdant avec sa compagnie de cavalerie, la seule qui fût demeurée, rencontra M. Strozzi, qui, profitant de l'épouvante des ennemis, continua son chemin vers Sienne, et y entra.

310. PAUL-ÉMILE. Dans la guerre contre les Lucaniens, *Paul-Émile*, étant obligé de défiler le long de la côte à la vue de leur armée navale, couvrit son flanc de leurs prisonniers; ce qui les empêcha de tirer, de peur de tuer leurs gens.

311 VENDOME. Philippe V, que les victoires du duc de Vendôme venaient de placer sur le trône d'Espagne, offrit à ce général une somme considérable pour l'indemniser des frais de la campagne : « Je n'en ai pas be« soin, » dit Vendôme; « distribuez cet argent « à ces braves soldats espagnols, qui vous ont « conservé quatorze royaumes en vingt-quatre « heures. »

312. DENIS. Tandis que Denis faisait la guerre aux Messinois, plusieurs habitants étaient soupçonnés de vouloir lui livrer la ville, et, pour augmenter ce soupçon, il fai-

sait ravager les terres des autres citoyens, et épargner les leurs. Denis fit plus : il envoya un soldat chargé d'un talent d'or, comme pour le distribuer à ceux que l'on soupçonnait, et ce soldat ayant été pris et interrogé, on sut de lui à qui il portait cet or. On voulut punir sur-le-champ, comme traîtres, ceux qu'il avait nommés ; mais comme c'étaient des personnes puissantes, elles résistèrent vigoureusement ; ce qui donna lieu à une sédition, à la faveur de laquelle Denis se rendit maître de la ville.

313. Alphonse VI. Dans le dessein d'enlever aux Maures la ville de Tolède, don Alphonse VI, roi de Castille, ne se contenta pas, la campagne précédente, de ravager et de brûler tous les environs de cette place ; il fit encore avancer, le plus loin qu'il put, des détachements, auxquels il donna ordre de commettre toutes sortes d'actes d'hostilités, afin que, dans un pays ainsi appauvri, il ne fût pas possible, l'année suivante, aux habitants de Tolède de trouver les choses nécessaires pour soutenir un siége. C'est ce qui facilita à Alphonse la prise de cette place.

314. Caton. Caton attaqua une place en

Espagne avec ses plus faibles troupes, et après avoir mis les meilleures en embuscade; et comme les assiégés sortirent sur celles qui les attaquaient, elles reculèrent; mais, pendant ce temps, l'embuscade se leva derrière eux, et prit la ville.

315. Bonaparte et directoire. Vers le mois d'avril 1798, l'attention générale se porta sur Toulon, où s'accumulaient les préparatifs d'une expédition immense qui exerça bientôt toutes les conjectures; or, cette expédition était celle d'Égypte. Les curieux qui cherchaient à percer le mystère de l'entreprise étaient déroutés par les insinuations consignées à dessein dans les feuilles publiques, ou produites exprès confidentiellement par les membres du directoire dans leurs cercles particuliers. Il n'était donc question dans toute la France que de l'expédition qui s'organisait à Toulon. Confiés aux soins de l'actif Bonaparte, ces préparatifs furent poussés avec vigueur; et, quel que fût le nombre des agents secondaires qui y contribuaient, le secret, si nécessaire au succès d'une opération de cette nature, fut religieusement gardé. Les

Anglais, de leur côté, prodiguèrent l'or pour en connaître le but positif; mais ils ne purent savoir autre chose, sinon qu'il était question d'une descente en Angleterre : de sorte que les Anglais et les Français restèrent également dans la persuasion que l'escadre et le convoi de troupes rassemblés à Toulon passeraient bientôt dans l'Océan. Pendant que les deux nations se perdaient ainsi en conjectures sur l'objet spécial de l'expédition, Bonaparte, retiré dans sa modeste maison de la rue Chantereine, se dérobait à sa renommée, en donnant ses soins à la mission qui lui était confiée. Différents moyens furent aussi employés par le directoire et par lui pour continuer à mettre en défaut la pénétration nationale et étrangère. Ainsi le bruit se répandit que Bonaparte se rendait à Brest pour y prendre le commandement des forces de terre et de mer qu'on y réunissait; quelques jours après on annonça qu'il allait à Rastadt, et lui-même écrivit officiellement au comte de Cobentzel, ministre de l'empereur, en l'invitant à se rendre dans la même ville pour aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à la conclusion des

affaires; au point que le courrier, porteur de la réponse du ministre autrichien, partit de Vienne dans le même temps que Bonaparte se disposait à quitter Paris, non pour aller à Rastadt, mais à Toulon, etc., etc. C'est donc ainsi qu'il réussit à garder le masque dont il s'était couvert, et à prolonger l'incertitude générale jusqu'au moment de son départ.

316. Tarquin. Tarquin-le-Superbe, consulté par son fils s'il devait se défaire des principaux habitants de Gabies, où ce fils s'était retiré, ne répondit rien; mais il passa dans son jardin, et s'y promenant, il abattit avec son bâton, devant celui qu'on lui avait envoyé, les têtes des plus hauts pavots. Il n'en fallut pas davantage pour que le fils comprît et exécutât les intentions de son père, en faisant périr les premiers de la ville.

317. Cimon. Sur la demande des alliés, Cimon fit le partage de tout ce qu'il avait enlevé à Seste et à Bisance. Ayant mis d'un côté les corps des prisonniers tout nus, et de l'autre les habillements, ornements et joyaux, les alliés choisirent pour leur part les dépouilles, et les Athéniens n'eurent que les corps. On

commençait à railler Cimon de ce qu'il avait laissé enlever la plus riche part, lorsque l'on vit venir de Lydie et de Phrygie les parents des prisonniers offrir de grosses rançons pour le rachat de ces captifs. Alors les Athéniens, par la sage conduite de leur chef, eurent occasion de se moquer, à leur tour, des alliés.

318. Barlaimont et Schenk. Claude Barlaimont, seigneur de Haultpenne, et le général Martin Schenk, tous deux au service d'Espagne, surprirent, en 1581, le château de Breda par l'intermédiaire de M. de Fresin qui, y étant prisonnier, suborna une sentinelle pour qu'elle laissât entrer, sans opposition, par son poste les troupes d'Espagne. M. de Fresin, pour réussir, enivra tous les soldats de la garde.

319. Cassius. Cassius en Syrie contre les Parthes, après avoir rangé sa cavalerie en bataille, mit son infanterie derrière et à couvert dans des lieux âpres et difficiles. La cavalerie ayant donc lâché pied à dessein, et s'étant retirée par des routes détournées, l'ennemi donna dans l'infanterie qui était en embuscade, et fut défait.

320. Ney. Le général Ney se présente, en 1795, devant la place de Wurtzbourg avec 300 hommes. Il somme la garnison, forte de 2,500 Autrichiens, de se rendre à l'instant même. Le commandant, étonné, croit que ce détachement n'est que l'avant-garde d'un corps considérable qui s'avance; il propose de dresser les articles d'une capitulation. « Des articles? répond Ney; un seul « suffit : il faut vous rendre. »

321. Marius. Ayant à combattre contre les Cimbres, nés dans un climat très-froid, Marius se persuada que, s'il leur était facile de supporter la glace et la neige, ils ne supporteraient pas si patiemment la chaleur. Comme on était donc au mois d'août, Marius choisit l'assiette de son camp de manière à avoir le soleil à dos, tandis que les Barbares l'auraient dans les yeux. N'en pouvant en effet soutenir l'ardeur et même la trop grande clarté, tout baignés de sueur et essouflés, ils se couvraient le visage de leurs pavois et découvraient leurs corps aux Romains, qui en firent un horrible carnage. Il périt dans

cette bataille 120,000 Barbares, et il y en eut 60,000 de pris.

322. Orcan. Orcan, général de l'armée d'Ottoman, son père, voulant engager à une bataille les troupes qui étaient dans Moropetra, se présenta devant cette place avec peu de monde, ayant tenu caché le reste de ses soldats. Peu de temps après il leva le camp avec des marques de précipitation et y laissa un vieillard, afin que, si les ennemis le faisaient prisonnier, il leur dît que les Turcs étaient en petit nombre, mal commandés et intimidés. Le soldat s'étant acquitté de sa commission, les troupes sortirent de Moropetra, suivirent et chargèrent Orcan, qui les attaqua alors avec toute son armée, et les défit.

323. Scipion. Scipion leva précipitamment et en désordre le siége d'Olbia en Sardaigne, et les assiégés le poursuivant vivement et sans défiance tombèrent entre les mains des troupes qu'il avait cachées près de la place.

324. Auvergne (d'.) Le premier consul, en nommant La Tour d'Auvergne premier

grenadier des armées, lui envoya un sabre d'honneur. Le descendant de Turenne dit en recevant cette épée : « Allons, il faudra « la montrer de près à l'ennemi. »

325. Cléarque. Chargé d'un grand butin, Cléarque se trouva arrêté sur une hauteur par les ennemis, qui l'environnèrent d'une tranchée. *Laissez-les faire*, disait Cléarque aux chefs de ses troupes qui voulaient qu'on chargeât les ennemis avant que l'ouvrage fût achevé, *laissez-les faire, et prenez courage; plus ils avancent la tranchée, et moins nous aurons d'ennemis à combattre*. En effet, sur le soir, laissant là le butin, il se montra à l'endroit où la terre n'était pas encore ouverte, et il mit facilement en pièces, dans un lieu si serré, ceux qui se présentèrent devant lui.

326. Turcs. Au siège de Rhodes, les Turcs trouvèrent le moyen de faire courir dans cette place certains billets par lesquels ils menaçaient les habitants de les faire tous passer au fil de l'epée s'ils continuaient à se défendre. Ils leur promettaient au contraire toute sorte de bons traitements, s'ils ne tar-

daient point à se rendre. Les habitants, étourdis de la menace, forcèrent presque tumultueusement de capituler Philippe de Villars, qui était grand-maître.

327. JUBA. Pendant les guerres civiles d'Afrique, Juba, en feignant de reculer devant Curion, l'engagea dans de grandes plaines, où il fut enveloppé par la cavalerie numide et taillé en pièces.

328. LYONNAIS. Les commissaires de la Convention envoyés près du général Kellermann qui faisait le siége de Lyon en 1793, adressèrent aux Lyonnais une sommation avec les plus dures conditions. « Citoyens « représentants, répondirent les Lyonnais « exaspérés, vos propositions sont encore « plus atroces que votre conduite; nous vous « attendons; vous n'arriverez à nous que sur « des monceaux de cadavres, ou la cause de « la liberté et de la république triomphera. »

329. ANONYME. M. le baron Séruzier, colonel d'artillerie légère, dit avoir vu un canonnier à cheval qui, après avoir amarré deux faux ordinaires sur son porte-manteau, l'une à droite et l'autre à gauche (comme

jadis elles étaient placées aux anciens chariots de guerre), se mit à galoper le sabre à la main sur un poste de cavalerie ennemie. Il culbuta un peloton de douze à quinze cavaliers, et blessa ou mit hors de combat sept ou huit chevaux et autant d'hommes qui fuyaient devant lui comme des moutons. On sent en effet quels ravages pourraient faire dix ou douze hommes escadronnant ainsi dans une plaine, mais il faudrait aussi qu'ils pussent se mettre eux-mêmes à l'abri des faux, dont la blessure est si dangereuse.

330. Xercès. Xercès ayant perdu à l'affaire des Thermopyles un grand nombre de Perses, à cause de la situation des lieux trop resserrés, trouva un Tarquinien, nommé Éphiale, qui lui enseigna un chemin étroit à travers les hauteurs. Xercès y envoya 20,000 hommes qui, prenant les Grecs par derrière, les tuèrent tous. On sait que ces Grecs avaient pour chef Léonidas.

331. Christophe. Dans le dessein de surprendre Lubec, le roi de Suède, Christophe, y introduisit, dans des tonneaux de vin, les armes dont avaient besoin ses soldats qui

étaient cachés dans plusieurs maisons de la ville.

332. Annibal. Pour faire sortir les Sagontins de leur ville, Annibal s'approcha de la muraille avec quelques troupes, et prit la fuite à la première sortie. Mais comme les assiégés, qui se mirent à sa poursuite, s'emportaient trop loin, ils furent coupés par le gros de l'armée et taillés en pièces.

333. Guillaume. Guillaume-le-Conquérant, après avoir opéré sa descente en Angleterre, en 1066, mit de sa main le feu aux vaisseaux qui l'avaient transporté avec son armée. « Amis, dit-il à ses soldats en lançant « le premier flambeau sur sa flotte, cette res- « source vous est inutile, vous n'avez pas « dessein de fuir et de retourner en France; « nous n'avons plus d'asile que dans Londres, « il faut nous y frayer un chemin ou mourir « sous nos drapeaux. »

334. Iphicrate. Campé en Épidaurie, un peu au-dessus de la mer, Iphicrate se trouvant auprès d'un bois fort épais et couvert, s'écria: *Que l'embuscade se lève!* Les ennemis s'imaginèrent qu'il y avait là effectivement une

embuscade considérable, et, saisis de frayeur, ils prirent la fuite, montèrent sur leurs vaisseaux et se rétirèrent.

335. Crumpein. Othon Crumpein, chef des troupes de Christiern, roi de Danemarck, feignant de craindre l'armée suédoise, réussit à l'engager à la bataille de Weter, où les Suédois furent vaincus.

336. Bonaparte. La partie de discours où Bonaparte est éminemment supérieur à tous les orateurs, c'est dans l'énumération des avantages remportés. En effet :

1°. En 1806, après son entrée à Berlin, il exaltait ainsi les succès obtenus :

« Une des premières puissances militaires « de l'Europe, qui osa naguère nous proposer « une honteuse capitulation, est anéantie. « Les forêts, les défilés de la Franconie, la « Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas « traversés en sept ans, nous les avons tra- « versés en sept jours, et livré dans l'intervalle « quatre combats et une grande bataille. Nous « avons précédé à Postdam, à Berlin, la re- « nommée de nos victoires. Nous avons fait « 60,000 prisonniers, pris 65 drapeaux, parmi

« lesquels ceux des gardes du roi de Prusse, « 600 pièces de canon, trois forteresses, plus « de vingt généraux. Cependant près de la « moitié de vous regrette de n'avoir pas tiré « un coup de fusil. Toutes les provinces de « la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont « en notre pouvoir. »

2°. Après l'éclatant début de l'armée d'Italie en 1796, voici comme il présentait aux soldats les premiers travaux de la campagne :

« Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des « rochers stériles, illustrés par votre courage, « mais inutiles à la patrie; vous égalez au-« jourd'hui, par vos services, l'armée con-« quérante de Hollande et du Rhin. Dénués « de tout, vous avez supplée à tout; vous avez « gagné des batailles sans canons, passé des « rivières sans ponts, fait des marches for-« cées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-« vie et souvent sans pain. Les phalanges « républicaines, les soldats de la liberté étaient « seuls capables de souffrir ce que vous avez « souffert. Graces vous soient rendues, sol-« dats! la patrie reconnaissante vous devra « en partie sa prospérité; et si, vainqueurs

« de Toulon, vous présageâtes l'immortelle « campagne de 1795, vos victoires actuelles « en présagent une plus belle encore. »

3°. Il leur disait, après la bataille de Friedland :

« Dans les journées de Guttstadt, de Heils-« berg, dans celle à jamais mémorable de « Friedland, dans dix jours de campagne « enfin, nous avons pris 120 pièces de ca-« non, sept drapeaux; tué, blessé ou fait « prisonniers 60,000 Russes; enlevé à l'armée « ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, « ses ambulances; la place de Kœnisberg, les « 300 bâtiments qui étaient dans ce port, « chargés de toute espèce de munitions, « 160,000 fusils que l'Angleterre envoyait « pour armer nos ennemis. »

337. IPHICRATE. Iphicrate, instruit qu'Anaxabius, général des Lacédémoniens, menait son armée par terre, se mit en embuscade sur son chemin avec ses meilleures troupes, et fit continuer la route à ses galères, comme s'il y eût été. L'ennemi, qui ne se doutait de rien, donna dans l'embuscade, et fut défait.

338. BROUSSIER. Déja les Français étaient

sur les remparts de Trani (avril 1799); mais cette ville tenait encore; ses maisons, comme celles d'Andria, étaient crénelées, et les rues étant défendues par du canon et des coupures, il fallait perdre beaucoup de temps pour surmonter ces obstacles. C'est alors que le général Broussier s'avise d'un expédient qui doit épargner ses intrépides soldats; il fait enfoncer les premières maisons, et les soldats montent sur les faîtes, qui sont disposés en terrasses, suivant la construction de la plupart des maisons en Italie. En marchant de terrasse en terrasse, les grenadiers balaient successivement tous les rebelles qui s'y trouvent, et rendent nuls tous les moyens intérieurs de résistance. Cependant le fort de Trani était encore occupé, et tirait avec la plus grande vivacité sur les assiégeants, placés sur les terrasses; mais ceux-ci, continuant toujours à s'avancer de la même manière, arrivent près du fort, et engagent la fusillade avec les insurgés qui le défendent; et le succès ne tarda pas à couronner les efforts des valeureux Français.

339. Villars. Le maréchal de Villars, at-

teint d'une maladie mortelle, était prêt d'expirer, lorsqu'on vint lui apprendre que le maréchal de Berwick venait d'être emporté par un boulet de canon, sous les murs de Philipsbourg. « Quoi! » s'écria Villars, « Berwick « est mort d'un coup de canon, et moi je « meurs dans mon lit! J'avais toujours dit que « Berwick serait plus heureux que moi. »

340. Séleucus. Séleucus, ayant été obligé de prendre la fuite, après un combat donné contre les barbares, voulut cacher à ses amis eux-mêmes la honte qu'il éprouvait de fuir en petite compagnie. Il se fit passer pour un des écuyers d'Amaction, commandant de la brigade royale, et prit des habits convenables à cet état; mais, quand il vit qu'il s'était rallié un nombre considérable de cavaliers et de fantassins, il reprit la robe royale, et se montra aux soldats.

341. Feltz. Le baron de Feltz attaqua le château Massini avec les troupes de Philippe II, roi d'Espagne. Ce château, qui était défendu par les troupes du pape Paul IV, avait pour gouverneur Jean Orsino, homme sans expérience dans la guerre. Le baron de

Feltz fit placer sur une montagne, qui commande le château, des canons de bois, parce qu'il n'était pas possible d'y en conduire de fer. Les assiégés ayant donc fait remarquer ces canons au gouverneur, l'obligèrent à se rendre avant de voir l'effet de cette redoutable artillerie.

342. Annibal. Comme *Annibal* manquait de vivres, et qu'il voulait sortir d'un lieu désavantageux où il s'était engagé, il attacha des fagots de sarment aux cornes des bœufs, y mit le feu, et les chassa vers les montagnes. Les Romains, étonnés à cette vue, retinrent leurs troupes dans leur camp; ce qui donna au général carthaginois le moyen de se sauver sans péril.

343. Albe (d'). Charles-Quint, en 1546, avait défendu à ses soldats, sous peine de mort, d'accepter le défi d'un soldat luthérien, qui tous les jours venait, entre les deux camps, provoquer en duel le plus brave des catholiques. Un fantassin espagnol, fatigué de cette audace, alla combattre le luthérien, et le tua. Charles voulut lui faire appliquer la peine due à sa désobéissance, lorsque tous

les Espagnols, qui étaient dans le camp, se présentèrent en masse à l'empereur, et lui dirent qu'ils allaient abandonner l'armée, si l'on exécutait leur brave camarade. Charles, obligé de céder, prit ce détour : « On a raison de se soulever contre moi, puisque j'ai « moi-même manqué à la discipline militaire, « en faisant usage d'une autorité que j'ai confiée au duc d'Albe, mon général. C'est à lui « à disposer souverainement des jours des soldats; je reconnais que je n'ai pas ce droit, « puisque je me le suis ôté. » Le duc d'Albe saisit l'intention du roi, et pardonna au soldat.

Mais un peu plus tard, lorsque le calme fut entièrementr rétabli, il rassembla les séditieux : « Quoi ! » leur dit-il d'un ton menaçant, « vous vous croyez permis de vous soulever contre votre maître, dès qu'il donne « des ordres contraires à vos souhaits ? Qui « voudra désormais entreprendre de vous faire « observer les lois de la discipline ? Que n'oseront pas les scélérats, s'ils se croient assurés de votre protection ? Que vous reste-t-il à tenter, sinon de tout soumettre à vos « volontés, de marcher où et quand il vous

« plaira, d'exiger de vos généraux qu'ils vous « rendent compte des ordres qu'ils donnent « et de leurs moindres actions? » Ce reproche toucha vivement les soldats, qui s'empressèrent de demander leur pardon.

344. Denis. Denis, ayant pris une ville dont la plupart des habitants étaient morts ou avaient pris la fuite, vit bien qu'elle était trop grande pour pouvoir être gardée par peu de monde; il y laissa en conséquence quelques troupes en garnison, et, pour suppléer au reste, il fit épouser aux esclaves qui étaient restés, les filles de leurs maîtres, afin que, devenus par-là irréconciliables avec ces derniers, ils lui gardassent plus fidèlement la ville.

345. Egmont. En 1580, le comte d'Egmont surprit Courtrai, après y avoir d'abord fait entrer, sous différents déguisements, un certain nombre de bons soldats, qui restèrent enfermés dans les maisons de quelques habitants catholiques jusqu'au jour de la surprise. Ce général ayant ensuite mis le feu à une maison désignée (ce qui était le signal convenu), ces soldats, restés jusqu'alors cachés, sortirent

et attaquèrent la porte dite de Lille, et par laquelle entra le détachement qu'il avait mis près de là en embuscade.

346. Viriatus. Viriatus, ayant mis ses gens en embuscade près d'une ville, envoya enlever le bétail : il éloigna ensuite le plus qu'il put des murailles tous les habitants, qui étaient sortis en foule pour reprendre ce qu'on leur avait pris; mais ils furent coupés par ceux qui étaient en embuscade, et taillés en pièces.

347. Bonaparte. Lorsqu'en 1801, le général Moreau, couvert des lauriers d'Hohenlinden, revint à Paris recevoir les témoignages d'admiration et de reconnaissance qu'avait inspirés à la nation française sa brillante campagne d'Autriche, le premier consul Bonaparte le félicita publiquement de ses succès, et lui dit, en lui présentant une paire de pistolets richement ornés : « J'ai voulu y faire « graver les noms de toutes vos victoires; « mais il ne s'est pas trouvé assez de place « pour les contenir. »

348. Myronide. Myronide, conduisant les Athéniens contre Thèbes, s'arrêta dans

une plaine, et ordonna à ses troupes de baisser les armes et de regarder autour d'elles : *Vous voyez*, leur dit-il, *la disposition et l'étendue de la plaine, et la nombreuse cavalerie des ennemis. Si nous fuyons, nous serons défaits par cette cavalerie. Il ne nous reste qu'un moyen d'assurer notre salut : c'est de demeurer fermes.* Par ce discours il empêcha ses troupes de se débander, et il remporta la victoire.

349. CROMWELL. Dans le dessein d'en venir à un combat avec l'armée écossaise, Cromwell fit semblant de se retirer en Angleterre, faute de vivres, feignant ainsi d'avoir perdu toute espérance de réussir dans ses projets sur l'Écosse. Les Écossais, qui s'imaginèrent que l'armée ennemie leur échappait, sortirent de leur camp retranché pour suivre Cromwell, qui fit alors volte-face, et les défit à la bataille de Dumbare.

350. FARNÈSE. Le duc de Parme (Alexandre Farnèse), conduisant de Flandre vers Paris une armée d'Espagnols, marchait, ayant les colonnes de son armée couvertes des deux côtés par ses chariots de bagage; il trouva

sa sûreté dans cette manœuvre, et ne put être attaqué par Henri IV, qui le suivait dans l'intention de le combattre.

La meilleure ressource, en effet, d'un général habile, qui conduit un convoi, ou qui se trouve dans l'obligation de faire route en présence d'un ennemi plus fort que lui, ne peut être que de se couvrir des chariots de son armée pendant sa marche. Cela assure ses colonnes, les garantit d'un harcellement continuel, et, en cas d'attaque, il peut présenter à l'ennemi des fronts terribles, derrière lesquels il se bat, comme derrière un retranchement.

351. Domitien. L'empereur Domitien parvint à couvrir du prétexte d'un voyage dans les Gaules le dessein qu'il avait formé de faire la guerre aux Allemands, et de dompter l'orgueil de cette nation. Il les surprit par ce moyen, les étonna et les défit.

352. Séruzier. Au commencement de la bataille de Friedland, le général Sénarmont reçut l'ordre de rassembler à l'instant 150 bouches à feu pour en former une grande batterie, et il lui fut en même temps enjoint

de donner au colonel Séruzier le commandement de l'artillerie à cheval. Les pièces étaient à peine réunies qu'elles furent attaquées de toutes parts, et, de plus, menacées par une réserve formidable. C'est dans ce moment critique que Séruzier hasarde ses réflexions au général Sénarmont, et le prie, s'il les trouvait justes, de proposer à l'empereur le mouvement hardi qu'il venait de combiner. Il lui adressa donc ces paroles que l'on croit devoir rapporter ici sans y faire aucun changement :

« Mon général,

« Vous voyez ce bouquet de bois (garenne) un peu en arrière de nous, et dans « lequel j'avais établi ma première position ; « je pense qu'il faut nous retirer par échelons « à cette hauteur ; je remplirai ce bois de vos « voltigeurs. Il y a, en arrière de cette garenne, « un ravin praticable pour l'artillerie, il en « fait le tour ; si l'ennemi nous suit, comme « il est à présumer, je me retirerai avec mes « huit batteries *impaires*, comme si j'allais « me porter au galop sur l'un des côtés de cette garenne ; vous me ferez suivre par un

« des régiments qui sont sous vos ordres; « pendant ce temps, je ferai le tour de ce « petit bois en descendant par le ravin sans « que l'ennemi puisse m'apercevoir, et je me « trouverai en batterie du côté opposé à celui « où l'ennemi me croira; je le tiendrai alors « en flanc, et dans dix minutes cette belle « réserve, si audacieuse, sera rompue; une « fois ébranlée par ma mitraille, faites char- « ger sur toute la ligne, et la bataille est ga- « gnée. » Le général Sénarmont va consulter sur ce projet l'empereur, qui l'approuve de point en point, et ordonne de l'exécuter. Les ordres sont donnés; le mouvement commence; l'ennemi tombe dans le piége; il nous charge, et est arrêté. L'engagement est plus fort que jamais; Séruzier profite de ce moment d'a- charnement pour exécuter son mouvement avec rapidité en arrière : il file ensuite leste- ment dans son ravin, et se trouve (comme il l'avait prévu, et sans avoir été aperçu) en batterie du côté droit du bois dont il avait fait le tour. Aussitôt il commence un feu d'enfer sur le flanc gauche de la réserve ennemie : sa mitraille, ses obus, les volti-

geurs embusqués dans la garenne, les deux régiments de hussards qui paraissent avec lui, tout contribue à déconcerter l'ennemi, et la charge générale convenue s'exécute alors sur toute la ligne. Alors aussi les Prussiens et les Russes sont culbutés sans pouvoir se rallier sur aucun point : dès ce moment la bataille fut pleinement décidée pour nous; Friedland, le bagage, l'artillerie des alliés, le champ de bataille couvert de morts, un nombre considérable de prisonniers, etc., tombèrent au pouvoir des Français.

353. Lesdiguières. Après avoir vaincu les catholiques de Provence, Lesdiguières écrivit à sa femme sur le champ de bataille ce billet modeste et laconique : « Ma mie, « j'arrivai hier ici, j'en pars aujourd'hui : les « Provençaux sont défaits; adieu. »

354. Tullus. Tullus était à la tête des Romains campés contre les Fidénates. Ceux d'Albe, trahissant les Romains, abandonnèrent leur aile gauche et se retirèrent sur les montagnes. Un cavalier accourut annoncer cette nouvelle à Tullus, qui lui cria fort haut : *Garde bien ton rang; c'est par mon ordre*

que ceux d'Albe ont fait ce mouvement pour enfermer les Fidénates. Les Romains, ayant entendu ce discours, poussèrent de grands cris de joie; et ces cris furent entendus par les Fidénates, qui, craignant d'être enfermés par ceux d'Albe, s'enfuirent.

355. Anjou. Le duc d'Anjou se rendit maître du château de Motrou par le stratagème suivant. Il fit, pendant la nuit, élever un monceau de terre tout près des murailles dans un endroit aisé à soutenir. Il fit ensuite ouvrir presqu'au pied de ce monceau une galerie de mine, où parurent le lendemain matin trois hommes qui jetaient quelque peu de terre sur ce tas. Enfin, quelques jours après, il envoya dire aux assiégés qui pouvaient avoir vu que la place était minée, qu'on allait, s'ils ne se rendaient pas, mettre le feu à la mine pour faire sauter la muraille, et que les troupes entrant immédiatement après par la brèche ne feraient aucun quartier. Le château se rendit donc de suite.

Le duc d'Anjou avait en effet, pour Motrou, ajouté à cette ruse qui avait déja été employée et par le roi Philippe à Prinassio,

et par le général Légal à Mouzon, ajouté, dit-on, celle de faire mettre pendant la nuit dans cette fausse mine des ruines d'édifices, que le lendemain les mineurs jetaient dehors; ce qui fit croire aux assiégés qu'on travaillait déja au pied de la muraille.

356. MEMNON. Memnon de Rhodes ayant 200 vaisseaux, et voulant attirer au combat les ennemis qui étaient beaucoup moins nombreux, ne fit dresser les mâts que de son premier rang; si bien que l'ennemi qui les vit de loin, se croyant aussi fort, donna la bataille et fut défait.

357. GONZALVE. Au commencement de la bataille de Cérignole, Gonzalve voit sauter son magasin à poudre, et s'aperçoit que cet événement consterne ses soldats. « Mes amis, » leur crie-t-il aussitôt, « la victoire est à nous; « le ciel nous annonce par ce signe éclatant « que nous pouvons même nous passer d'ar- « tillerie. »

358. PÉRICLÈS. Pendant que les Lacédémoniens ravageaient l'Attique, Périclès envoya les galères d'Athènes faire le dégât sur les côtes de la Laconie, afin que les ennemis

souffrissent encore plus de dommage qu'ils n'en causaient.

359. Bumbergher. L'ouverture de la guerre de 1635, entre la France et la maison d'Autriche, fut signalée par une action du plus grand éclat, c'est-à-dire par la surprise et l'escalade de Philisbourg.

En effet, pour exécuter le projet que le colonel Gaspard Bumbergher avait formé sur cette place, il choisit quelques soldats déterminés, et les envoie à Philisbourg travestis en charretiers et en gens qui conduisent des provisions à vendre. Pour lui, il s'avance, la nuit du 24 janvier, à la tête d'un petit corps de bonnes troupes jusqu'au pied de quelques bastions. C'est alors que les soldats déguisés tuent le corps de garde et facilitent l'escalade. Arnaud et ses gens, ainsi surpris, sont forcés à se rendre et conduits à Heilbrun. Le roi de France perdit donc, par l'inhabileté et la négligence du gouverneur, une place de la plus grande importance, et renfermant une nombreuse artillerie, des munitions en abondance, et 200,000 écus d'argent monnayé.

360. Darius. Dans la guerre des Scythes,

Darius, pour couvrir sa retraite, laissa dans son camp une grande quantité d'animaux (chiens et ânes), dont les cris firent croire aux Barbares que toute l'armée y était encore.

361. CHARÈS. Charès, général des Athéniens, voulant attaquer une place maritime, cacha ses vaisseaux derrière un cap, et envoya le plus léger passer à la vue du port. Mais tandis que les galères qui le gardaient étaient sorties de leur poste pour poursuivre ce vaisseau, Charès s'empara du port abandonné et ensuite de la ville.

362. CONDÉ. Condé répondit à ceux qui le conjuraient de ne point exposer sa vie comme il le faisait : « Qu'un prince du sang, « plus intéressé par sa naissance à la gloire de « la nation, doit dans le besoin s'exposer plus « que personne pour en soutenir l'éclat. »

363. BRASIDAS. Brasidas, s'étant secrètement approché d'Amphipolis avec ses troupes, estima qu'il n'était pas prudent d'engager un combat avec des gens désespérés. Il fit donc publier que, si les Athéniens voulaient traiter, il leur permettait de se retirer

avec tout ce qui leur appartenait, et qu'il laisserait les habitants vivre sous leurs propres lois et dans leur pays, s'ils voulaient s'unir d'intérêt avec les Lacédémoniens. Les uns et les autres acceptèrent ces propositions, et Brasidas se rendit ainsi maître d'Amphipolis.

364. Charles V. Voulant attirer à une bataille l'armée des Turcs, Charles V, duc de Lorraine, forma à leur vue divers détachements, dont il dirigea les uns vers Siclos et Sigeth, et d'autres passèrent le Danube; mais il donna à tous l'ordre de ne pas s'éloigner de plus d'une lieue, afin que si les Turcs, voyant l'armée impériale ainsi diminuée, se hasardaient de sortir de leurs retranchements, ces détachements que les ennemis croyaient plus éloignés pussent se trouver au combat. Ce que le duc de Lorraine avait prévu arriva; car les Turcs, par ces motifs, se déterminèrent à donner la bataille de Mohats, où ils furent défaits.

365. Le Mière de Corvey. A la bataille d'Esling, le 22 mai 1809, le chef de bataillon Le Mière de Corvey se trouvait, par

circonstance, chargé de commander le 46ᵉ régiment, dans lequel on conservait le cœur de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. Ce régiment avait déja pris deux fois le village de *Gross-Aspern*, et deux fois avait été repoussé par des forces supérieures, lorsque Masséna ordonna à ce chef de bataillon de le reprendre une troisième fois. Mais ce maréchal voyant qu'il avait peu de monde lui dit de prendre en passant un bataillon de renfort qu'on ne voulut pas lui accorder sans un ordre par écrit de Masséna. Cependant le temps était précieux, le 46ᵉ avait beaucoup souffert, et il était nécessaire de l'enlever. S'adressant donc aux grenadiers, Le Mière leur rappela le brave La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, mort dans leurs rangs. Ce nom, cité dans cette circonstance opportune, fit un tel effet sur tous les soldats du régiment, qu'à peine le chef de bataillon avait-il fait les commandements nécessaires pour entrer au pas de charge dans le village, que ce village fut pris et l'ennemi culbuté de toutes parts; etc. Ce qui montre ce qu'un mot dit à propos peut faire

sur l'esprit du soldat, que les longs discours ennuient.

366. Timothée. Timothée, général des Athéniens, avant de livrer bataille à l'armée navale des Lacédémoniens, envoya vingt de ses plus légères galères la harceler, et lorsqu'il l'eut bien fatiguée, il l'attaqua avec toute sa flotte, et remporta la victoire.

367. Noailles. La déplorable expédition de St.-Domingue fut terminée en 1803 par une dernière action glorieuse, due à une ruse dont le succès coûta la vie au brave qui s'en est servi. On sait que le général Noailles commandait au môle St.-Nicolas quand les Anglais vinrent le sommer de rendre ce poste. Il s'y refusa en concevant dès-lors le hardi projet d'échapper, lui et sa garnison, à la vigilance des bâtiments ennemis, et d'éviter ainsi une capitulation fâcheuse. Étant donc sorti par une nuit obscure sur un brick qui portait la plus grande partie de la garnison du môle, le général Noailles cherchait à gagner la Havane pour s'y réunir au général Lavallette, lorsqu'il fut rencontré par une corvette anglaise. Sans changer de route, il

fit cacher son équipage, hissa le pavillon britannique, et répondit au capitaine de la corvette qui le héla qu'il venait de la Jamaïque. L'Anglais, ne doutant point que ce ne fût un bâtiment de sa nation, n'hésita pas à lui dire que la corvette croisait dans ces parages pour s'emparer d'un bâtiment monté par le général français Noailles. « J'ai précisément la même mission, » reprit celui-ci, qui tenait lui-même le porte-voix pour satisfaire aux questions du croiseur. Après avoir marché quelque temps de conserve, le général Noailles, ayant saisi un moment favorable, s'empara de la corvette et la fit entrer dans le port de la Havane. Mais il avait reçu dans ce combat des blessures auxquelles il succomba quelques jours après son débarquement.

368. Chrasonowski. Chrasonowski, qui défendait, en 1675, la place de Trembawla contre les Turcs, ayant appris que la noblesse de Pologne, qui s'était réfugiée dans cette place, et qui craignait le danger, proposait à la garnison de capituler, accourut vers ces lâches. « Il est douteux si l'ennemi nous pren-

« dra, » leur dit-il; « mais il est certain que « si vous persistez dans votre misérable ré« solution, je vous brûlerai vifs dans cette « salle même. Des soldats sont aux portes, la « mèche allumée, pour exécuter mes ordres. »

369. Dorothée de Leucade. Poursuivi par deux vaisseaux ennemis, Dorothée n'en avait qu'un à leur opposer. Comme il avait quelque peu d'avance, il enfila la route du port; mais, au lieu d'y entrer, il détourna brusquement à côté. Le premier vaisseau qui le poursuivait, ne pouvant retenir sa course, fut coulé à fond par Dorothée, qui revint rapidement sur lui. Quant à l'autre, témoin de ce qui était arrivé au premier, il prit le large et s'échappa par la fuite.

370. Contignola. Sforce de Contignola, général des Florentins contre les Pisans, après avoir battu Agnolo de la Pergola, qui s'était mis en marche pour aller au secours des assiégés, fit prendre les dépouilles des prisonniers et des morts à une troupe de Florentins, qui, étant arrivés à Castillon de Percara, comme si c'étaient des Pisans, surprirent le château de Gala.

371. Brasidas. Brasidas, général des Lacédémoniens, se laissa entourer exprès par la multitude des ennemis, dans le dessein de dissiper leurs forces; il fit ensuite un effort par l'endroit le plus faible.

372. Kléber. Trois mois après la signature du traité d'El-Arisch, au moment où les Français, après avoir livré aux Turcs les principaux forts et les places de la haute Égypte, allaient évacuer le Caire et s'embarquer pour la France, le général Kléber reçut une lettre de l'amiral Keith, qui lui annonçait que le roi d'Angleterre ne voulait consentir à aucune capitulation avec l'armée française d'Égypte, que dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait tous les vaisseaux et munitions du port d'Alexandrie aux puissances alliées. Kléber, indigné d'une semblable proposition, et n'ayant plus d'espoir de salut que dans le courage de sa faible armée, fit mettre à l'ordre du jour la lettre de l'amiral Keith; il ajouta seulement ces mots :

« Soldats, on ne répond à de telles insolences que par la victoire. Préparez-vous à combattre. »

Le laconisme de cette proclamation produisit le plus grand effet. Un cri de guerre se fit entendre dans l'armée ; officiers, soldats, tous étaient animés du même désir, celui de venger leur honneur outragé. Kléber eut peine à contenir leur impatience jusqu'au moment où il donna le signal de la bataille. Le 20 mars 1800, 10,000 Français mirent en pleine déroute 80,000 Ottomans dans les plaines d'Héliopolis.

373. ÉPAMINONDAS. Sur le point de livrer la bataille de Leuctres, Épaminondas, qui savait que ceux de Thespie suivaient à regret sa phalange, et pour éviter qu'ils ne causassent du désordre pendant l'action, fit publier à haute voix : *Il est permis à ceux des Béotiens qui le voudront de se retirer.* On vit aussitôt les Thespiens s'en aller avec leurs armes. Par ce moyen il ne resta plus à Épaminondas que des troupes sûres et bien disciplinées, et dont la valeur lui fit gagner une éclatante victoire.

374. NASSAU. Pour surprendre le château de Breda sur les Italiens, le comte Maurice de Nassau envoya plusieurs bateaux, qui, en

apparence, étaient chargés de paille et d'autres médiocres objets, mais dont l'intérieur était rempli de soldats, qui débarquèrent subitement et se saisirent des gardes.

375. PÉRICLÈS. Périclès, général des Athéniens, pendant le siége d'une ville qui se défendait vigoureusement, fit, pendant la nuit, sonner les trompettes et jeter de grands cris du côté de la mer. Alors les assiégés se croyant pris de ce côté, se sauvèrent par un autre, et donnèrent ainsi entrée à l'assiégeant.

376. CATHERINE II. L'impératrice de Russie, Catherine II, mécontente du maréchal de Romanzow, qu'elle avait envoyé avec une armée contre les Turcs, lui fit demander pourquoi il ne livrait pas bataille. Le maréchal lui ayant répondu que c'était parce que l'armée du visir était trois fois plus forte que la sienne : « Les Romains, » lui écrivit Catherine, « ne « demandaient jamais le nombre de leurs en« nemis; mais où ils étaient, pour les com« battre. »

377. DARIUS. Darius faisait la guerre contre les Saques, divisés en trois corps. Après avoir vaincu l'un des trois, il fit prendre à ses

Perses les habits, les ornements et les armes des vaincus, et les envoya, ainsi déguisés, vers le second corps des Saques, auxquels ils se présentèrent comme amis. Les Saques, trompés par les habits et les armes, reçurent ces gens avec de grandes démonstrations d'amitié; mais les Perses, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, les tuèrent tous. Ensuite Darius marcha contre le troisième corps des Saques, qui, n'étant plus soutenu des autres, ne fit aucune résistance.

378. ROLAND. Roland, duc de Normandie, fit paraître son armée plus nombreuse que celle du duc de Bourgogne, par le stratagème suivant :

Il commença par faire courir le bruit qu'il attendait un renfort considérable, et fit sortir, pendant la nuit, quelques régiments de son camp. Le lendemain, au retour de ces régiments, il ordonna une salve d'artillerie comme un signe de réjouissance de l'arrivée de ces nouvelles troupes : de plus, il eut soin qu'un espion fit connaître à l'ennemi qu'il avait reçu un renfort; en même temps il étendit davantage le front de son camp, en y ajou-

tant de nouvelles tentes, et enfin il augmenta le nombre des drapeaux et des étendards.

379. Claudius Néron. Après avoir défait Asdrubal, *Claudius* Néron fit jeter sa tête dans le camp de son frère. Cet acte de barbarie remplit de deuil Annibal, et tout le camp de consternation.

380. Masséna. Masséna aux soldats qui s'étaient livrés au pillage de Gènes, en 1800.

La tâche pénible de défendre avec un petit nombre de soldats une place très-étendue, attaquée par terre et par mer avec des forces supérieures, n'était point la seule qui fût imposée à Masséna, enfermé dans Gènes; il lui fallut encore lutter contre la famine, contenir une population exaspérée par le besoin, porter à des efforts sans cesse renouvelés des troupes épuisées de fatigues et de faim. Ce n'est qu'en déployant une fermeté inébranlable et une justice rigoureuse, qu'il parvint à vaincre tant de difficultés.

Des soldats affamés se livrent au pillage à Casteletto et Besagno; cette action, si elle n'eût été sévèrement punie, aurait pu amener des résultats funestes. Il fait donc juger les cou-

pables par une commission militaire. « C'est « pour moi, » dit-il à ses soldats, « une obli« gation de punir et de protéger, et croyez « que je la remplirai tout entière. Je proté« gerai les citoyens, je ferai respecter leurs « personnes et leurs propriétés, je punirai les « coupables. Soldats, dont la carrière se com« pose de bravoure, de privations, de ver« tus, ce n'est point à vous que je m'adresse; « et vous êtes le plus grand nombre. Je ne dé« signe ici que quelques malfaiteurs, qui veu« lent déshonorer nos armes, et qui servent « les vues de nos ennemis. »

381. Iphicrate. Iphicrate, étant campé en Thrace, auprès des ennemis, s'avisa une nuit de mettre le feu à une forêt qui était entre eux et lui, et, laissant dans son camp le bagage et beaucoup de bestiaux, il se retira à la faveur des ténèbres, que la fumée rendait encore plus épaisses, dans un lieu couvert et fort ombragé. Quand le jour fut venu, les Thraces étant entrés dans son camp, et n'y trouvant aucun Grec, se mirent à butiner; mais Iphicrate, les voyant dispersés, se mon-

tra; et marchant en bon ordre, les vainquit, et sauva tout le bagage et ses bestiaux.

382. Noue. Lorsque M. de La Noüe attaquait Wervick, dont la garnison, qui était walonne, pouvait recevoir des secours de ceux de Halevin, une partie des troupes que M. de La Noüe avait à Menin sortit, et alla sonner l'alarme devant Halevin. Les habitants de cette dernière place, craignant eux-mêmes d'être attaqués, envoyèrent aussitôt ordre aux cinq compagnies de grenadiers, qui étaient sorties pour aller au secours de Wervick, de revenir à Halevin. Ainsi, par cette diversion que fit la garnison de Menin, M. de La Noüe surprit Wervick.

383. Anonyme (chirurgien-major). En 1805, un chirurgien-major, trop avancé au-delà des avant-postes, était sur le point d'être fait prisonnier; déja il était aperçu de l'ennemi, il n'y avait point de moyen de retraite. Après un moment de réflexion, voilà comme il sortit d'une manière brillante d'un pas difficile : Il met son mouchoir blanc à son bras, et pique des deux. Il parvient ainsi

aux portes de Passaw, et se fait conduire au gouverneur : « Monsieur, » lui dit-il, « dans « une heure notre armée sera dans vos murs; « elle est si nombreuse, que vous ne pouvez « songer à faire aucune résistance. Mon gé« néral, pour éviter l'effusion du sang, m'en« voie pour vous inviter à évacuer; en même « temps, je suis chargé de voir s'il est pos« sible d'établir ici un hôpital militaire : en « conséquence, veuillez m'indiquer où sont « les bâtiments où je pourrais établir ce ser« vice. » Le ton d'assurance avec lequel il parla, et le rapport de quelques éclaireurs qui annoncèrent l'approche de plusieurs corps d'armée, déterminèrent le gouverneur; il évacua, et fit remettre les clefs par le bourguemestre au chirurgien-major.

384. CATINAT. M. le maréchal de Catinat avait un sang-froid et une présence d'esprit qui ne se démentirent jamais. Après plusieurs charges infructueuses à la malheureuse affaire de Chiari, qui eut lieu, en 1710, contre le prince Eugène, il cherchait à rallier ses troupes ; un officier lui dit : « Où voulez-vous « donc que nous allions? A la mort? — Il est

« vrai, » répondit Catinat, « que la mort est « devant; mais la honte est derrière. »

385. Acilius Glabrio. Lorsque *Acilius* Glabrio attaquait Antiochus, au détroit des Thermopyles, il aurait été repoussé avec perte, à cause du désavantage de sa position, s'il n'eût envoyé (Porcius) Caton, avec une partie de ses troupes, chasser les Étoliens d'une montagne voisine. Ce qu'ayant aperçu les ennemis, ils se crurent attaqués des deux côtés, et prirent la fuite.

386. Crillon. Un jour que Henri IV était entouré des grands de sa cour et de beaucoup de ministres étrangers, la conversation tomba sur les grands guerriers. « Messieurs, » dit le roi en mettant la main sur l'épaule de Crillon, « voilà le premier capitaine du « monde. — Vous en avez menti, sire; c'est « vous, » répliqua vivement Crillon, plus accoutumé à consulter la vérité que les bienséances.

387. Eumène. Voyant ses soldats dans la disposition de piller le bagage des ennemis, Eumène les en détourna (Plutarque en rapporte la raison dans Eumène) comme d'une en-

treprise qui ne convenait point; mais n'ayant pu les en empêcher, il envoya donner avis aux ennemis de faire bonne garde. Les soldats d'Eumène furent ainsi obligés d'abandonner leur dessein.

388. Nassau. Le comte Maurice de Nassau surprit Vachtendonck sur les troupes de l'archiduc Albert, en profitant d'une nuit où l'eau des fossés de cette place était gelée.

389. Asdrubal. Asdrubal, frère d'Annibal, se trouvait enfermé entre des montagnes dont l'entrée était occupée par les Romains, commandés par Cl. Néron. Il fut donc obligé de traiter avec les ennemis, à la charge de quitter l'Espagne; mais, pendant qu'on examinait les conditions, il fit couler peu à peu ses gens par des routes détournées, et ne garda auprès de lui que l'élite de ses troupes, avec lesquelles il se sauva lui-même.

390. Arminius. Arminius, prêt à combattre les troupes romaines, qu'il avait peu auparavant défaites dans le même lieu, lorsqu'elles étaient sous le commandement de Q. Varrus, cria à ses soldats : « Voilà Varrus

« et ses légions qui vont être battus une se-
« conde fois. »

391. BRASIDAS. Pour se rendre par mer à Sicyone pendant la nuit, Brasidas fit avancer une galère amie, et la suivit monté sur une barque. Son dessein était d'être défendu par la galère, s'il se présentait un vaisseau ennemi plus grand que la barque ; mais, s'il venait à sa rencontre quelque autre galère, de prendre la fuite avec la barque, pendant que les deux galères combattraient.

392. MASI. César Masi, général napolitain, au service de l'empereur Charles V, feignit, pour éviter d'être attaqué par les Français, que toute l'armée du marquis del Vasto s'était jointe à la sienne. Pour donner plus de force à ce bruit, Masi détacha, à l'entrée de la nuit, quelques partis de cavalerie pour escarmoucher avec les ennemis. Ceux-ci s'étant persuadés, par cette action, qu'effectivement les deux armées s'étaient unies, n'osèrent point le charger.

393. ALCIBIADE. Alcibiade s'étant approché, la nuit, de Cyzique, pour y donner l'as-

saut, fit sonner les trompettes du côté où il n'était pas, et les assiégés s'y étant portés à la hâte, il n'eut pas de peine à s'emparer du rempart abandonné.

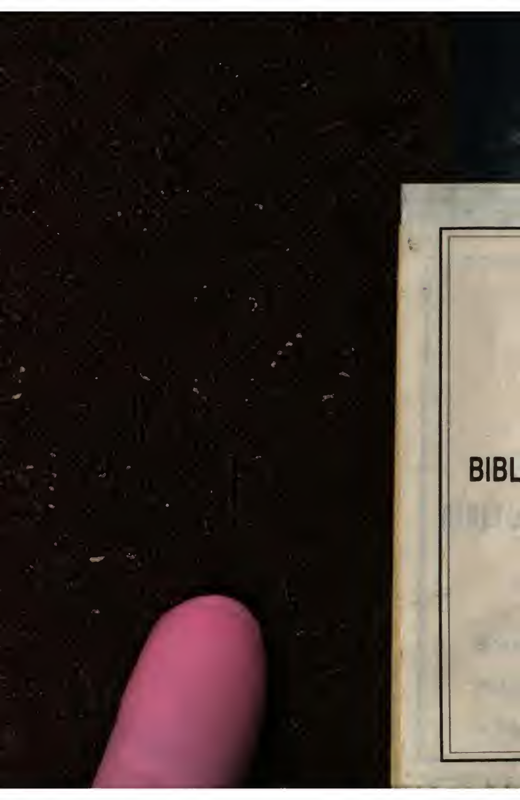
394. Villars. On pressait un jour le duc de Villars de prendre une cuirasse au moment d'engager une action qui paraissait devoir être très-meurtrière. « Je ne crois pas, » répondit-il tout haut en présence de ses troupes, « ma vie plus précieuse que celle de ces « braves gens. »

395. Pompisque. Pompisque employait pour espions des gens inconnus les uns aux autres, pour les empêcher de se concerter ensemble et de répandre ensuite de fausses nouvelles. Il leur défendait aussi de s'entretenir avec qui que ce fût de l'armée, de peur que par jalousie contre eux on ne fît savoir aux ennemis leurs démarches.

FIN DU TOME PREMIER.






BIBL